AMOUR(S)

se raconter

ateliers
d'écriture

jeunesses

témoignages

LA ZEP

AMOUR(S)

DE L'AMOUR À L'AMITIÉ, DU COUPLE À LA SEXUALITÉ,
DE LA FAMILLE AU QUARTIER, LES HISTOIRES D'AMOUR
DE 80 JEUNES PARISIEN·NE·S

LEURS AMOURS, NOS HISTOIRES

Attention fragile ! Lancez le mot amour à la sagacité d'un jeune public en quête d'inspiration et vous obtiendrez sans doute quelques éclats de rires, des mines renfrognées, des regards encombrés, et des silences embarrassés. A notre époque submergée de likes, de smileys cœur et autres selfies amourachés, l'amour est comme à l'état vaporeux. Il nous envahit mais il peine à être saisi. Au premier abord, surtout au sortir de l'adolescence, le sentiment amoureux ne se laisse pas facilement figer dans des écrits circonstanciés. Il faut dépasser le temps obligé des pudeurs pour que les mots se posent, que les histoires se délient et nous donnent à lire des récits qui nous concernent tous.

En dressant par touches une variété d'enjeux amoureux : amour de soi, drague, premiers émois, sexualité... mais aussi amour de son pays, de son quartier, de sa famille... chacun nous livre un témoignage qui devient collectif car il donne à comprendre sa place, son rapport à l'autre, ses désirs, ses manques... Ces dévoilements heureux ou malheureux ne sont donc pas juste à lire comme des intimités éparses. Ils nous éveillent sur des réalités bien tangibles, sur des enjeux et des problématiques sociales que vivent les jeunes.

Ces récits sont le résultat d'une aventure éditoriale inédite avec les jeunes Parisien·ne·s. Elle dure depuis deux ans déjà. Pour la première saison, en novembre 2017, nous faisions écrire 300 jeunes Parisien·ne·s sur les précarités sociales, familiales, scolaires... Pour la saison 2, en mars 2018, nous renouvelions l'expérience auprès de 400 jeunes pour les faire raconter leurs frontières, qu'elles soient géographiques, sociales, générationnelles, familiales ou intimes. Pour cette saison 3, initiée au printemps 2019, ce sont donc quelques 400 jeunes qui ont planché cette fois sur le thème de l'amour.

Avec le soutien de la Mairie de Paris, nous avons déployé nos ateliers d'écriture dans des classes de collèges et de lycées municipaux, dans des foyers de l'Aide sociale à l'Enfance et de jeunes migrants, et dans différentes structures jeunesses (mission locale, école de la deuxième chance, associations de l'éducation populaire...). Avec toujours la même ligne de force : écouter, dialoguer et accompagner pour faire émerger des histoires individuelles, des expériences vécues, parfois très intimes, mais qui font sens pour le plus grand nombre. En cela, on le savait bien, il n'y a pas de mots d'amours, il n'y a que des preuves. Et elles sont à découvrir ici.

Emmanuel Vaillant, directeur de la Zone d'Expression Prioritaire

#amitié

Pages : 14, 16, 21, 26, 28, 42, 48, 71, 72, 78, 80, 99

#amour de soi

Pages : 12, 14, 20, 40, 56, 87, 90, 106

#couple

Pages : 8, 16, 44, 49, 58, 60 62, 91, 105, 114, 122

#corps

Pages : 12, 20, 56, 87, 106, 114

#crush

Pages : 26, 72, 78, 112

#Santé

Page 38

#drague

Pages : 8, 18, 22, 40, 44, 96, 105

#quartier

Pages : 9, 118

#éducation sexuelle

Pages : 68, 102

#séparation

Pages : 28, 36, 38, 44, 46, 48, 60, 66, 82, 91, 110, 117, 122

#migration

Pages : 13, 24, 28, 30, 39, 42, 48, 54, 58, 65, 66, 70, 75, 80, 93, 94, 100, 117

#famille

Pages : 13, 24, 29, 30, 36, 38, 46, 54, 58, 65, 75, 82, 90, 98, 99, 100, 102, 110, 117, 118, 120

#travail

Pages : 34, 39

#divorce

Pages : 76, 110

#sexualité

Pages : 64, 68, 84, 88, 102, 108, 114, 124

#identité
Pages : 19, 54, 101, 120

#LGBTQI+
Pages : 26, 49, 72, 122

#violences
Pages : 13, 29, 58, 76, 82, 88, 91

#maternité
Pages : 58, 60, 70, 76, 98, 110

#séparation
Pages : 22, 66, 123, 13

#pays
Pages : 19, 24, 93, 94, 101, 120

#mariage
Pages : 13, 76, 108, 110

#réseaux sociaux
Pages : 12, 22, 31, 40, 48, 80, 96

#passion
Pages : 35, 39, 42, 71, 93, 101

#précarité
Pages : 9, 30, 34, 35

#solidarité
Pages : 9, 65, 80, 100, 118

#virtuel
Pages : 31, 71, 96

#solo
Pages : 16, 52, 62, 98

#relations amoureuses
Pages : 8, 16, 31, 34, 44, 49, 52, 60, 62, 64, 66, 91, 96, 105, 114, 122

#première fois
Pages : 8, 22, 49, 62, 84, 105, 112, 124

#tromperie
Pages : 18, 60, 91

SAMIR

En CM2, pour la première fois, Samir est tombé amoureux d'une fille. Ça n'a pas été facile de lui parler, la toucher ou même la regarder.

#couple #première fois #drague #relations amoureuses

À 12 ans, je me suis mis avec une fille. Au début, je la trouvais juste belle et je savais pas ce que je pouvais faire. Je savais pas ce que c'était que de sortir avec quelqu'un. J'étais encore un petit garçon innocent. Cette fille, je l'aimais depuis longtemps en plus. Je la connaissais depuis la maternelle. J'ai su que je l'aimais en début d'année. Je me souviens qu'on faisait des maths et c'était la première fois que je voyais sa façon de parler, sa façon de bouger, sa façon d'être quoi ! Elle était magnifique et je sais pas combien de garçons me disaient qu'ils voulaient sortir avec elle.

Rien que sa présence me faisait faire des choses bizarres. Le premier amour, c'est quelque chose de très bizarre. On m'a dit que c'était la boule au ventre, le fait de mal respirer... Ça s'est pas du tout passé comme ça pour moi ! J'avais pas la boule au ventre, j'avais pas du mal à respirer et toutes les choses qui vont avec. Je me sentais bizarre j'dirais : j'osais même pas la regarder, lui parler, même la toucher, pour vous dire !

Le premier amour, c'est jamais pareil que les autres

Il faut savoir que je suis quelqu'un qui rigole beaucoup, qui discute. J'ai pas vraiment honte quand je fais quelque chose que les gens trouvent bizarre. Mais en sa présence, j'étais beaucoup plus timide, j'osais même pas lui dire bonjour. Sa sœur est venue me voir pour me dire : « Samir, est-ce que tu l'aimes ? Est-ce que tu veux rester avec elle ? » En me disant ça, elle m'a expliqué ce que c'était d'être en couple. Je trouvais ça bien en vrai, mais je pensais pas que rester avec la fille que j'aimais allait être aussi difficile. Toujours quand je voulais lui parler, je le faisais indirectement. Je lui ai demandé si elle avait un numéro de téléphone. Elle m'a répondu que non, mais qu'elle jouait à un jeu et j'y jouais déjà aussi. Du coup, on parlait depuis de ce jeu.

Je me suis mis en couple avec elle. Un jour, pendant les vacances de Pâques, sa sœur m'a dit qu'elle m'aimait bien et qu'elle voulait être avec moi. J'ai fait comme dans les films : dans ma tête, j'étais fou de joie, mais en lui répondant j'ai fait genre que ça ne me faisait rien. Pour pas montrer que j'étais content ! Ce que je trouve archi bizarre, c'est que je la regardais que quand elle me regardait pas. Je déteste faire ça aujourd'hui. Pourtant je le faisais tout le temps. Je voulais pas croiser son regard… Ça me gênait. Je me souviens aussi qu'une fois, j'étais assis sur un banc, elle est venue à côté de moi et comme un idiot j'avais pas vu qu'elle était en train de pleurer. J'avais un skate et je voulais pas aller la consoler parce que je ne savais pas quoi dire ! Tout le monde me disait : « Va consoler ta meuf. » Sur le moment, ils m'ont tous vu comme un connard. J'y suis pas allé.

Cette histoire a duré trois mois, c'était mon premier amour, j'étais en CM2. Depuis, j'ai encore été amoureux, mais c'était pas pareil. Le premier, c'est jamais pareil que les autres. Je m'en souviendrai toute ma vie.

SAMIR, 16 ANS, LYCÉEN

CAPO

Pour ses études, Capo a fait le choix difficile de quitter son quartier qui l'a vu grandir. Mais il s'est promis de revenir.

Direction le 94, plus précisément Créteil et sa cité Soleil. Nous voilà dans la cité Kennedy. Ça sonne comme aux States… Mais on est bien en France ! J'ai grandi dans ce quartier dit « sensible ». « Sensible » parce qu'il est défavorisé, presque abandonné, parce qu'on est livrés à nous-mêmes : pas de bibliothèque, pas de structure pour accueillir et aider les jeunes, et un taux de chômage qui crève le plafond. La plupart des familles, y compris la mienne, vivent sous le seuil de pauvreté. Alors, de mes 14 à mes 18 ans, avec mes amis, ma bande depuis toujours, on cherchait à s'en sortir comme on pouvait. Parfois illégalement. On se faisait des sous grâce au trafic de stup' ou la vente de produits contrefaits. Ça m'a causé quelques problèmes, notamment judiciaires.

Il y a des hauts et des bas dans le quartier. Parmi les bas, il y a la précarité mais aussi… les contrôles policiers à répétition et souvent injustifiés. Quand les keufs tournent dans le quartier et nous voient assis tranquillement, ils garent leur véhicule et viennent nous demander nos pièces d'identité. Ils nous palpent devant tout le monde, comme si on était Al Capone ou El Chapo. Certains policiers nous parlent mal : « Tu dégages de là ou je te gaze », « Je suis la police, je fais ce que je veux », « Ferme ta gueule sinon tu finiras au poste »… On subit aussi pas mal de violences physiques (gazage, plaquage au sol).

Ce que j'aime le plus dans mon quartier, c'est l'entraide, la solidarité entre nous, les jeunes de la cité. Je connais tout le monde, tout le monde se connaît. C'est la famille quoi ! À 16 ans, on a commencé à organiser des compétitions de foot. Une l'été, une l'hiver. Le principe : chaque bâtiment de la cité forme une équipe. Il y a six bâtiments, donc six équipes. Je suis souvent le capitaine de mon équipe, celui qui mène la troupe, la motive et qui partage les gains si on gagne. Parce que oui, il y a de l'argent à se faire. Chaque équipe doit déposer une somme d'argent. Parfois, ça monte jusqu'à 300 euros par équipe, voire plus. La compétition se déroule sur le « city », le terrain de la cité. Ça peut durer plusieurs jours, tout dépend des saisons. L'été, ça dure trois, voire quatre jours. L'hiver, ça dure une semaine. C'est la météo qui décide : s'il neige ou pleut, pas de jeu au risque de glisser et de se faire mal.

J'essaie de « devenir quelqu'un »

La moyenne d'âge dans les équipes va de 16 à 25 ans. Et on est qu'entre bonshommes ! Parce qu'on se dit, à tort, que les filles n'ont pas les mêmes capacités physiques que les garçons. Elles ne nous demandent jamais de participer, elles sont simples spectatrices. En même temps, on ne leur propose pas non plus… La team qui cumule le plus de victoires remporte la coupe et la somme d'argent en jeu. J'ai déjà gagné la compétition avec mon équipe. Les champions narguaient les autres et disaient : « Notre bâtiment, c'est le meilleur ! » C'était marrant et ça finissait toujours dans la bonne humeur. Après les matchs, l'équipe gagnante organise souvent un barbecue, surtout l'été. Et on boit, on danse

#solidarité #précarité #quartier

sur des sons de rap… C'est un peu nos Jeux Olympiques à nous. Ça a forgé mon mental et m'a appris à n'avoir peur de rien.

J'adore mon quartier mais je veux réussir ma vie, comme pas mal de jeunes de mon âge. Je veux m'en sortir. Sortir du piège de la cité. Piège parce que même si on s'y sent bien, qu'on est entre nous, on peut vite tourner en rond, faire des bêtises et s'enfoncer dans la galère. J'ai dû prendre une grande décision : quitter Kennedy. Et tout ce qui va avec : les compétitions de foot, les barbecues, les potes… J'ai laissé le quartier derrière moi pour regarder devant. J'ai repris mes études. J'essaie de « devenir quelqu'un », comme on dit. Je veux me donner les moyens d'aider d'autres jeunes de Kennedy.

Le quartier, c'est un peu comme une ruche finalement. On est plein de petites abeilles qui voulons changer les choses. On quitte le nid, notre cocon, pour mieux revenir et construire, bâtir, aider les autres jeunes à atteindre leur but. Alors oui, j'ai quitté le quartier mais je n'oublierai jamais d'où je viens.

CAPO, 20 ANS, STAGIAIRE

J'ADORE MON
QUARTIER MAIS
JE VEUX RÉUSSIR
MA VIE, COMME PAS
MAL DE JEUNES
DE MON ÂGE.

SHIRLEY

Shirley a les cheveux bouclés, mais elle les a longtemps rêvés lisses. Au collège, elle a commencé à les accepter et à en prendre soin.

#réseaux sociaux

#corps

#amour de soi

Petite, je voulais avoir des cheveux longs et lisses comme les princesses dans les films Disney. À la télé, on voyait plus de filles avec des cheveux tout lisses qu'avec des cheveux bouclés. Ma mère qui a les cheveux bouclés les lissait tout le temps. Donc, pour moi, c'est ce que je devais faire pour être belle. J'aimais avoir des cheveux avec des boucles mais je ne les trouvais pas assez longs. Mon moment préféré, c'était quand je me lavais les cheveux parce qu'ils devenaient plus longs avec l'eau.

Nous vivons dans une société remplie de critères précis de beauté : la femme doit être belle, mince avec les cheveux lisses. À cette époque, je pensais que pour être belle, il fallait absolument avoir des cheveux lisses. Je ne voyais pas beaucoup de « renois » avec des cheveux bouclés qui assumaient leurs cheveux naturels sans faire de tissage, de mèches, etc.

Quand ma sœur est rentrée en seconde et moi en CM2, j'ai vu qu'elle prenait beaucoup plus soin de ses cheveux. Elle s'occupait de sa belle chevelure bouclée que j'admirais. Ça lui allait tellement bien ! Et moi j'étais là, à ne pas assumer mes cheveux. Je les attachais tout le temps. Moi et ma sœur, nous n'avons pas le même type de cheveux. Ma sœur a pris du côté de mon père, donc elle a plutôt des cheveux crépus, alors que moi, j'ai des cheveux très bouclés : ni crépus, ni frisés. Pas bouclés comme une blanche, non, bouclés bouclés. Des boucles qui s'approchent plutôt des cheveux crépus, mais pas crépus pour autant… Ma sœur me répétait tout le temps d'assumer mes cheveux, de les lâcher et qu'ils étaient beaux, mais moi, je ne les trouvais pas beaux.

Ma sœur m'a aidée à prendre soin de mes cheveux

C'était énervant à l'école d'entendre toutes ces remarques stupides : « On ne voit plus le tableau », « Est-ce que tu arrives à les coiffer ? » ou « Je peux les toucher ? »... Ils sont cons ou quoi ? Bien sûr que j'arrive à les coiffer. C'est des cheveux comme les autres. C'est juste que la texture est différente… On tentait de me balancer des stylos pour, je cite : « Voir si ça accroche. » Alors je voulais les lisser, mais ma mère refusait. Elle me disait que ça allait les abîmer, alors j'ai décidé d'en prendre plus soin et ma sœur m'a aidée à m'en occuper.

Le fait de voir de plus en plus de personnes assumer leurs cheveux (notamment des influenceuses sur YouTube comme Paola Ict) m'a beaucoup aidée à apprendre à les aimer. J'ai fait toutes les recherches possibles sur les cheveux bouclés : « Comment prendre soin de ses cheveux », « Quels produits utiliser sur des cheveux de métisse ». Je suis allée dans des boutiques spécialisées, j'ai pris des crèmes, des shampoings sans silicone… Je me faisais des masques maison, etc. Puis au collège je les ai enfin acceptés ! Aujourd'hui, je les aime mes cheveux.

SHIRLEY, 14 ANS, COLLÉGIENNE

KADIJA

Kadija a quitté son pays pour fuir un mariage forcé. En Espagne, elle a été violée par un homme qui l'a abandonnée dans la rue.

J'ai grandi en Guinée-Conakry jusqu'à l'âge de 15 ans. Quand j'avais 13 ans, ma grande sœur de 18 ans a vécu un mariage forcé. Mon père était mort, ma mère n'était pas d'accord et ma sœur non plus. C'est la famille de mon papa qui a décidé. J'étais triste pour elle. Elle n'aimait pas son mari. Souvent, elle tombait malade. Elle est morte deux ans après, à l'âge de 20 ans. Sa famille a voulu me marier à cet homme pour la remplacer...

Mais ma maman ne voulait pas que je me marie, car je ne l'aimais pas et parce que j'étais jeune. Elle m'a donc fait partir. Elle m'a emmenée faire mon passeport et je suis allée au Maroc en avion pour fuir, puis en bateau jusqu'en Espagne. Là-bas, j'ai été à la Croix-Rouge à Melilla. Ils m'ont envoyée à Bilbao. Là, ils m'ont dit de partir dans la rue. Là-bas, j'ai rencontré un homme, environ la trentaine, il était grand avec la peau foncée. Il m'a demandé d'où je venais. Je lui ai raconté mon histoire et je lui ai dit que je ne savais pas où aller. Il m'a proposé d'aller chez lui. Il me paraissait gentil. Je n'avais pas peur au début et il m'a fait du mal. Je voulais sortir de son appartement mais j'avais peur qu'on me renvoie dans mon pays.

Il m'a dit qu'il connaissait ma famille en France. C'était un mensonge. Après deux jours de voiture, on est arrivés à Paris. Il m'a dit de descendre de la voiture et de m'asseoir à l'arrêt de bus. Il m'a donné un petit téléphone et 40 euros. Il m'a donné un numéro où l'appeler si je l'attendais trop. Il m'a laissée là-bas de 16h à 20h. Je ne l'ai pas revu. Il m'a abandonnée dans la rue.
Deux femmes blanches m'ont vue et m'ont demandé ce que je faisais. J'avais mal au ventre. Elles ont appelé la police. Quand elle est arrivée, on m'a demandé pourquoi j'étais là. Je leur ai tout expliqué. Ensuite, les policiers m'ont emmenée dans leur voiture, puis dans leur bureau et après, dans un foyer.

Au foyer, on m'a fait des tests et on m'a dit que j'étais enceinte. Je ne le savais pas, mais ça faisait trois mois que je n'avais pas mes règles. On est allés à l'hôpital. Ils m'ont fait l'échographie, ils m'ont dit que le bébé était mort, que son cœur ne battait plus. Ils m'ont donné un rendez-vous pour faire l'intervention. Ça a été un moment difficile pour moi. Je souhaitais être maman un jour, mais pas avec lui. Dix jours après, mon ventre me faisait mal. Je saignais. Les pompiers sont venus me chercher pour m'emmener à l'hôpital. Ils m'ont soignée et aujourd'hui ça va. Je ne regrette pas d'être partie de Guinée, mais je me demande pourquoi j'ai eu ça. Il m'arrive parfois de me réveiller la nuit et de penser à ce qui m'est arrivé. Ma maman a voulu me protéger de la souffrance, mais malheureusement, je l'ai rencontrée durant mon parcours, à cause d'un homme.

Aujourd'hui, j'aimerais parler avec ma maman. Je ne lui ai pas parlé depuis que je suis arrivée en France. Je n'ai pas son numéro. Elle n'a pas Facebook. Je n'ai aucun moyen de la joindre, ni mes frères et sœurs. On n'y a pas pensé quand j'ai quitté le pays. J'aimerais que ma mère, ma petite sœur et mon petit frère viennent en France vivre avec moi.

KADIJA, 16 ANS, COLLÉGIENNE

#migration
#famille
#mariage
#violences

CARLA

Par amour pour son ami Léo, Carla a développé une addiction toxique pour le shit. Mais cette amitié lui est vitale…

#amour de soi

#amitié

Depuis le primaire, je fais des bêtises. Mais arrivée au collège, là, j'ai fait des « vraies » bêtises par amour pour mes meilleurs amis. En quatrième, avec Léo, un gars de ma classe, on est devenus meilleurs amis. On a fumé notre première clope ensemble puis on s'est vus de plus en plus en dehors du collège. Avec les vacances d'été, j'ai arrêté de fumer mais lui a continué et est passé au shit.

La drogue, c'était pas possible pour moi. Mais en allant en soirée tous les week-ends… j'étais grave tentée ! Du coup, pour ne pas y toucher, je buvais. Mais j'en avais marre : ma mère a été alcoolique pendant deux ans et à chaque fois que j'étais bourrée j'y repensais. Léo m'a demandé pour la dixième fois si je voulais pas essayer. J'ai fini par dire oui, parce que quand il était def', ça avait l'air d'être trop bien. J'avais découvert la même année que ma sœur fumait du shit, alors pourquoi pas moi ? Ça m'a plu et j'ai continué. À ce moment-là, je suis devenue meilleure amie avec Lise.

Depuis, je ne me suis jamais arrêtée. Léo et Lise non plus. Avec le temps, on a augmenté les doses. Dès qu'on se voyait, on était obligés d'avoir notre joint, au moins un. Cette année, avec Léo, on a pris trois fois du LSD aussi.

Sans mon meilleur ami et sans mon shit

Mes parents l'ont appris et ils m'ont interdit de revoir Léo et nos autres potes qui bédavent. Ils me voient sûrement comme une folle. Mais ce que très peu de gens comprennent dans mon entourage c'est que, quand je fume du shit, je me sens bien. Avec moi-même et avec les autres. Je sais très bien que ce n'est vraiment pas bon pour ma santé… Mais est-ce que c'est mieux d'être en bonne santé et de se sentir mal ou de se pourrir la santé et de se sentir bien ? Quand je bédave, je ne sais pas trop comment l'expliquer, mais j'ai plein d'énergie et je déborde d'amour pour mes meilleurs amis, ça me rend heureuse.

J'ai continué à traîner avec eux, mais ma mère était trop derrière mon dos. C'était horrible, comme si elle m'empêchait d'être heureuse. Un jour, elle a cramé que je voyais toujours Léo et pendant un temps, j'ai vraiment arrêté de le voir, j'avais bien trop peur de mes parents.

Mais j'étais vraiment mal sans mon meilleur ami et sans mon shit. Un mois et demi après, je l'ai revu, j'ai eu l'impression de renaître, mais on avait pas à bédave. J'ai vite remarqué que notre amitié était vraiment moins bien. Depuis qu'on s'est revus, je le vois tous les jours et j'ai recommencé à fumer. Et à cause de cette pause, j'ai augmenté les doses. Tout le monde me dit que l'amitié que j'ai avec Léo et Lise est toxique. Je suis d'accord avec eux mais ce que personne n'arrive à comprendre c'est que notre amitié est vitale et elle me rend heureuse. Bien que l'on se tire clairement vers le bas, on s'aime énormément. On est les meilleurs amis du monde.

CARLA, 15 ANS, LYCÉENNE

QUAND JE BÉDAVE,
J'AI PLEIN D'ÉNERGIE
ET JE DÉBORDE
D'AMOUR

SARA

**À observer les couples qu'elle côtoie au quotidien,
Sara n'a pas l'intention de mettre un terme à son célibat.**

#relations amoureuses #solo #couple #amitié

Je ne pense pas être faite pour les relations amoureuses. Peut-être que ça vient du fait que mes parents soient séparés ou que les relations de mon entourage soient malsaines et se terminent toujours mal. Pour moi, être en couple est synonyme de problèmes et de prises de tête.

Mes parents se sont séparés quand j'avais 4 ou 5 ans, avant le CP. Je n'ai aucun souvenir d'eux ensemble, je ne les connais que séparés. J'habite chez ma mère et je vais chez mon père pendant les vacances et quelques week-ends. Quand il nous ramenait, il appelait ma mère en bas de l'immeuble, elle descendait nous chercher et il partait avant qu'elle n'arrive ! Il ne nous laissait pas comme ça, il ne voulait juste pas lui parler. Pour moi, c'est normal, je suis habituée. J'ai l'impression qu'ils n'ont jamais été ensemble, qu'ils ne se sont jamais aimés. Ça ne m'aide pas à avoir une vision positive des relations amoureuses !

Mes potes elles sont toutes célibataires, mais j'ai une amie qui nous a lâchées pour un garçon. Elle flirtait avec un gars de sa classe, j'étais vraiment heureuse pour elle. Mais ce dernier a décidé du jour au lendemain de ne plus donner l'heure à mon ex-amie et s'est mis en couple avec une meuf de 22 ans. Et qui a été là pour la consoler ? Roulement de tambour, c'est bibi !

Les jours passaient, elle allait de mieux en mieux et un bon matin, Monsieur a décidé de revenir vers elle, mais comme elle ne l'avait pas bloqué, elle est rentrée dans son jeu. Ils ont recommencé à se parler comme si de rien n'était. Je lui ai donné mon avis par rapport à leur « pseudo-relation » et je lui ai clairement dit que je n'approuvais pas mais qu'elle faisait ce qu'elle voulait. Après tout, je ne suis pas sa mère. Un vendredi, une copine et moi avons eu la flemme d'aller en cours, nous avons donc décidé d'y aller à 9h et de se promener aux Halles en attendant. En marchant, on est tombées sur ma soi-disant amie et son copain.

Ni un sourire, ni un regard, nada !

Ça m'a agacée sur le coup, mais je me suis dit que peut-être, elle ne m'avait pas vue (même si je suis persuadée que c'était le cas). Je lui ai même mis un petit coup de coude pour la faire réagir, mais rien. Nous sommes ensuite allées au Forum des Halles et nous les avons revus assis en train de parler. Nous ne les avons pas calculés, mais je les ai quand même regardés pour voir s'ils avaient remarqué notre présence et OUI. À partir de là, j'avais vraiment les nerfs. Nous sommes retournées au lycée et les avons croisés sur le chemin. Ma soi-disant amie nous a regardées fixement au loin et a détourné le regard. C'est après ça que j'ai compris que c'était mort avec elle.

À partir de ce moment, c'était clair : je ne lui adresserai plus jamais la parole. Quelque temps après, je l'ai croisée dans les couloirs du lycée et elle m'a donné un petit coup de coude en souriant. Je l'ai dévisagée et je me suis éloignée d'elle. Je pense et j'espère que

le message est bien passé. Depuis, je la croise à tous les coins de couloirs avec son vieux gars, là, entassés l'un sur l'autre. Rien que d'en parler, j'en ai la nausée.
Être célibataire, c'est être libre et ne rien devoir à personne.

SARA, 17 ANS, LYCÉENNE

NATHAN

En primaire, Nathan tendait des pièges à des filles en leur disant qu'il voulait sortir avec elles alors que c'était faux. Aujourd'hui, il regrette.

#tromperie

#drague

Amoureux, c'est un grand mot. Quand t'es petit, tu dis que t'es amoureux, mais au fond t'es pas amoureux. C'est facile, tu vois une fille, elle est belle, tu dis que t'es amoureux mais t'es petit, tu ne sais pas. Au bout d'une heure, vas-y, t'es plus amoureux. Moi, si je suis amoureux de la personne, je veux me marier avec elle. Carrément !

La première fois que je suis sorti avec une fille, c'était en maternelle. C'est mon frère qui m'a forcé à sortir avec elle. En mode, il rigolait : « Vas-y, s'il te plaît, pour me faire plaisir ! » Il forçait et à la fin, je l'ai fait. J'y suis allé et elle a dit oui. La maternelle, de toute façon, c'est facile, t'es pas gêné. Maintenant, si je devais le faire, je serais gêné.

Après, y a des filles, c'était pour rigoler, des pranks. Ce sont des défis : « Si t'arrives à sortir avec elle en moins d'une semaine, je te paye un grec. » Dès que t'as ton grec, tu vas voir la fille et tu dis : « C'est un prank. » Je me souviens bien de la première fois où j'ai fait un prank. Avec mes potes, on parlait de filles. On se disait : « En ce moment, c'est la galère. On ne parle plus aux filles. On n'est plus en couple. Viens, on fait des canulars ! Cap ou pas cap ? » Le lendemain, j'avais donc mis un jean troué et une paire de Jordan. Je m'étais bien habillé. Pas en jogging.

Un râteau, ça fout la haine, un prank, c'est pire

Mes potes avaient choisi deux filles de mon âge. La première, j'ai essayé de la pranker et j'ai pas réussi. C'est le risque : tu te prends un râteau. La deuxième, j'ai réussi. Je l'ai appelée. On a parlé, parlé. Après, je lui ai dit : « On fait quoi ? » Tout le temps, je fais cette technique. Ça veut tout dire et rien dire. J'ai dit : « On se pose ou pas ? » Elle m'a dit : « Je ne sais pas. » Je lui ai fait : « T'es chaud ou pas ? Moi, je suis chaud. » Elle l'était aussi. Pendant une semaine, on est sortis ensemble mais on ne se parlait presque pas. À la fin, je lui ai dit : « En fait, c'est un prank ! » Et j'ai eu mon grec. J'étais content. Elle s'est énervée mais, au fond, elle s'en foutait. Quand j'y pense, ça se fait vraiment pas. Déjà un râteau, ça fout la haine, alors un prank, c'est pire. Ça doit foutre la honte devant tout le monde. Après, les gens, ils rigolent de toi. Maintenant, je fais plus ça. Ça, c'était en primaire.

NATHAN, 12 ANS, COLLÉGIEN

OTHMAN

Né en Italie, Othman a vécu au Maroc et en France. Aujourd'hui, il jongle entre ses trois cultures qu'il aime. Et c'est sa force !

#identité

#pays

Je suis né en Italie de parents marocains pour finir en France : ce mélange de cultures a créé une dynamique dans ma vie. Les trois pays comptent beaucoup pour moi. J'ai eu la chance d'y faire mes études. En Italie, j'ai fait ma primaire, au Maroc, mon collège, et mon lycée en France. J'ai des amis et de la famille dans les trois pays et je me sens bien dans les trois. J'aime ce sentiment d'être né dans un pays et d'avoir un autre pays d'origine.

J'ai la double nationalité italienne et marocaine, mais à chaque fois qu'on me demande ma nationalité, je pense immédiatement à mon pays d'origine, le Maroc. Je m'y sens vraiment chez moi : je parle couramment l'arabe et avec mes parents, on parle qu'arabe marocain. J'y vais souvent aux grandes vacances. C'est là où il y a ma vraie famille : mes grands-parents, mes cousins… Des gens qui me ressemblent… physiquement.

Dans les deux autres pays, je ne vais pas dire que je me sens différent, mais de vivre hors de mon pays d'origine, de ressentir le manque de ma famille, de ma culture, de ma religion, ça me rend de plus en plus amoureux de mon pays. La plupart des gens au Maroc ont une culture commune, la même langue, la même religion, une identité commune au pays. Comme le Maroc est un pays religieux, on ne peut pas faire tout ce qu'on veut, ce n'est pas la fête comme à Paris. Mais en France, c'est moins libre dans un autre sens. Ici, quand j'étais mineur, ma mère me disait : « Tu rentres à telle heure. » Et elle le dit encore à mes petits frères.

Au Maroc, dans les quartiers populaires, tout le monde connaît ses voisins, tu peux rentrer chez ton voisin sans même toquer à sa porte. Tu peux rester tard dehors avec les amis, les petits enfants, j'aime bien ça, je me sens à l'aise. Si quelqu'un a besoin d'argent, de quelque chose, tout le quartier va aider cette personne. J'y fais ce que je veux tant que je ne fais pas quelque chose hors système, hors religion.

Parfois, je ne dis pas que je suis de nationalité marocaine. Si je dois m'inscrire dans une école, passer un concours, demander un boulot, là, je dis que j'ai la nationalité européenne, italienne. Il y en a plein qui n'ont pas trouvé de boulot à cause de ça, moi j'ai pris exemple et ça ne m'est jamais arrivé. Mais je me sens bien partout : là je suis en France, parfois je suis en Italie, ou en vacances au Maroc. L'Italie, c'est là où je suis né, c'est là où j'ai ouvert les yeux. Là-bas, j'ai eu mes premiers amis intimes, j'ai commencé à parler. C'est le pays où j'ai tout commencé. En France, je me sens à l'aise, on peut faire ce qu'on veut. Il y a différentes origines, religions… J'aime bien ce mélange. J'aime être parmi des milliers de gens qui viennent de pays différents. Mais au Maroc, je sens que ce sont mes origines, c'est un sentiment qu'on ne peut pas décrire. Tout le monde est pareil et ça me cultive.

Finalement, je me sens à l'aise partout et c'est grâce à ce mélange. Je m'adapte partout où je vais. C'est une force.

OTHMAN, 20 ANS, STAGIAIRE

RÉMI

Au collège, les blagues sur le physique et les origines vont bon train. Rémi les a traversées en apprenant à accepter son corps.

#corps

J'AI UN petit SEXE. Ouais. Je l'assume. Et devinez quoi ? Je suis à moitié Chinois, comme quoi… J'ai entendu ce cliché pour la première fois alors que je n'étais qu'en primaire. Je n'avais alors pas conscience de ce que cela représentait, et qu'est-ce que j'en avais à foutre ?! Puis est arrivé le collège.

#amour de soi

Ah le collège ! Cette merveilleuse période où chacun rabaisse les autres pour prouver à quel point c'est un être supérieur, à quel point il est plus beau, plus fort, que c'est un homme quoi ! Mais qu'est-ce qui définit les hommes ? La taille de son sexe voyons ! Dès le début de la sixième, je me suis retrouvé au milieu de ces discussions : « Elle mesure combien ? » Ou alors : « Les Chinois ils ont des petites bites LOL ! » (J'déteste les gens qui disent LOL dans la vraie vie…)

Je me souviens très bien d'une séance d'EPS à la piscine. Des amis montraient leur « bite » en rigolant (parce que clairement, c'est trop drôle…). Et à ce moment-là, je me disais : « Ah ouais… Y a p'têtre un souci là… Ça fait pas cette taille chez moi… » Alors, bien sûr, je me suis senti visé par leurs moqueries, j'ai commencé à complexer… Bienvenue au collège « Chintok » !

Cette glorification de la taille du sexe masculin…

Plus le collège passait plus je sentais ces moqueries peser, et je perdais confiance en moi. Ajoutez à cela une bonne gueule de premier de la classe, une coupe de moine et un appareil dentaire et paf ! Grand chelem, vous avez une bonne tête de vainqueur. Comment avoir confiance en soi lorsque tout le monde dit que ça dépend de ce qu'on a dans le pantalon ? Cette impression que tout le monde le savait, que tout le monde avait une raison de me prendre de haut… Ce sentiment d'infériorité m'est resté tout le collège. Alors je riais… jaune. Je faisais comme si ça ne m'affectait pas.

Puis, au lycée, j'ai eu une copine. Elle m'a fait prendre confiance en moi et j'ai compris. J'ai compris que bah… J'en ai un peu rien à foutre en fait. La taille de mon sexe, qu'est-ce que ça change pour les autres ? Y a que ma copine qui le voit et si elle m'aime, elle s'en carre l'oignon de mon chibre (enfin de sa taille j'veux dire…). Et puis tout le monde mentait sur la taille de son sexe au collège. « Avoir des couilles », c'est dans la tête.

Comme le dit un de mes potes : « La bite ne fait pas le moine… » Enfin, je ne sais pas comment tant de personnes peuvent se prendre la tête à ce sujet. À croire qu'on est jugé en tant que personne que d'après ce simple caractère physique. D'où nous vient cette glorification de la taille du sexe masculin ? Dans quel monde vit-on pour que des gosses de 10 ans complexent ou se vantent de la taille de leur bite ? Si un enfant pense qu'avoir une petite bite c'est la honte, c'est qu'il l'a forcément entendu quelque part. En parler avec mes potes en rigolant et rédiger un témoignage en me marrant, ça m'a permis de vite me rendre compte à quel point c'est con de se ruiner l'existence avec ce genre de broutilles.

RÉMI, 16 ANS, LYCÉEN

YANIS

Yanis est musulman et prie cinq fois par jour. Né dans une famille non pratiquante, ce sont ses amis qui l'ont initié.

#religion

Je suis né dans une famille musulmane, mais personne ne prie à part ma grand-mère. Mes parents ne font que le ramadan et ne mangent pas de porc. Ça vaut également pour mon frère. Petit, j'allais chez ma grand-mère et je la voyais prier. À chaque fois, je me demandais à qui elle parlait et une fois, je lui ai posé la question. Elle m'a dit : « À Dieu. » Les années passaient et je ne faisais aucun effort pour prier car j'étais trop jeune.

En grandissant, j'ai rencontré des amis qui, eux, étaient issus de familles musulmanes et qui pratiquaient. En mai 2016, un mois avant le ramadan, mes potes allaient tous à la mosquée. Ils m'ont dit de venir avec eux. J'avais 11 ans et j'étais plutôt pour. La première fois que je suis allé à la mosquée, j'ai eu des frissons, comme si j'avais peur de quelqu'un et que quelqu'un me regardait constamment. J'étais tellement concentré dans ma prière que je ne pensais plus à rien, je pensais juste à Dieu. Ce moment-là était trop bien, je me sentais apaisé, calme et joyeux.

J'ai appris sur Youtube comment faire la prière

Du coup, on allait à la mosquée de Noisy de temps en temps le week-end, en groupe de quatre et on priait. Ne sachant pas prier, je suivais leurs mouvements et j'entendais l'imam réciter des sourates du coran. J'ai grave aimé. Je me suis dit : pourquoi pas commencer à pratiquer la religion correctement ? Dans les règles ! Suite à ça, j'ai appris comment faire la prière sur YouTube. Ce sont des musulmans qui montrent comment faire la prière, c'est-à-dire les gestes à faire et les mots à prononcer. J'ai pris un peu de temps à faire la prière et j'ai aussi appris la première sourate du coran, qu'il est obligatoire d'apprendre. J'ai commencé à prier quelquefois, pas tous les jours.

Un jour, un pote m'a dit que prier c'était pas uniquement quand j'en avais envie, que c'était tous les jours, cinq fois par jour et je me suis dit qu'il avait raison. J'ai donc prié cinq fois par jour et pendant ramadan, je le faisais à fond. Mes parents et ma famille l'ont appris et ils étaient fiers de moi.

#amitié

Depuis juin 2016, je prie tous les jours. Je n'ai jamais cessé de faire la prière et maintenant, j'apprends l'arabe coranique avec un couple et j'arrive à lire des mots. Mes potes ont juste été des intermédiaires pour me faire entrer dans la religion. Après, j'ai fait mes propres efforts pour apprendre.

Aujourd'hui, je vis ma religion très bien. Sans elle, je ne serais pas le même. Grâce à elle, je réfléchis mieux, je garde mon calme, je m'énerve moins, je suis moins égoïste, je ne crée aucun problème avec d'autres individus. Au contraire, je les aide et surtout, je ne fais pas aux autres ce que je n'aimerais pas qu'on me fasse. Le regard des gens n'a pas changé, juste on m'a dit que c'était bien que je me lance dans la religion. Dans mon groupe de potes, on est de religions différentes. Mes amis n'ont pas réagi car qu'on soit musulmans, chrétiens ou autre, on est tous des frères.

YANIS, 16 ANS, LYCÉEN

#relations amoureuses #drague #réseaux sociaux #première fois

RAUL

Sur internet, Raul a rencontré une fille pour laquelle il a développé des sentiments. Le jour de leur rencontre, il était stressé… à tort.

J'ai fait une rencontre sur un site qui s'appelle Azar. C'est un site où on fait des discussions en « live ». Tu peux taper la discussion avec tout le monde. Et tu peux rencontrer une fille qui te plaît. Là, tu es content de la voir sourire. C'est ça qui m'est arrivé et ça m'a poussé à m'intéresser aux réseaux sociaux.

J'ai rencontré une fille sur ce site. On a discuté, on a rigolé pendant des heures et on s'est échangé les Snap. On a continué à se parler, elle m'a raconté sa journée, ce qu'elle avait fait avec ses amis. Au début, c'était bizarre… C'était ma première connaissance sur les réseaux. Je ne savais pas quoi dire pour qu'elle se sente en confiance. Je lui ai demandé si elle avait envie de discuter avec moi et de faire connaissance. « Elle m'a dit Oui » et on s'est raconté des petites histoires de nos vies. Ça nous faisait rigoler. On s'est rendu compte qu'on avait beaucoup de points communs et on éprouvait de plus en plus de sentiments. Avec le temps, on a appris à se faire confiance sur les réseaux. Ça faisait plus d'un mois qu'on s'était connus, le moment était venu de se rencontrer dans la vraie vie.

Le stress, juste un moment…

On s'est donné rendez-vous place de la République, un samedi à 15h. J'étais très content de pouvoir la voir dans la vraie vie. En même temps, j'étais aussi un peu stressé de comment ça allait se passer. Je me posais des questions dans ma tête : « Est-ce que ça sera pareil que sur le réseau ? Quand je vais la voir, qu'est-ce que je vais lui dire ? Si je dis "Salut", ça va suffire ou on va se faire un bisou ? »

On s'est vus, on s'est fait la bise. Ça m'a gêné parce qu'à un moment personne ne disait rien, alors que sur les réseaux on se parlait de ouf ! On se sentait à l'aise ! Par rapport à dans la vraie vie, c'était deux choses différentes. Puis, quand on s'est posés au café, on a discuté. Le stress, c'était juste un moment. Il fallait juste reprendre le souffle, car on parlait depuis un mois sur les réseaux quand même. On s'est revus après et on est restés sept mois ensemble. Une expérience qui s'est très bien passée. Mais maintenant, je cherche plus sur les réseaux sociaux, car ça nous renferme au lieu de nous rendre plus sociables. C'est paradoxal. Je dragues dans la réalité. C'est mieux.

RAUL, 15 ANS, LYCÉEN

« EST-CE QUE ÇA SERA PAREIL QUE SUR LE RÉSEAU ? QUAND JE VAIS LA VOIR, QU'EST-CE QUE JE VAIS LUI DIRE ? »

MODI

**Arrivé récemment en France, Modi se souvient de son pays.
Même si la France lui plaît aussi.**

#famille

Je suis Malien et fier de l'être. J'aime plus que tout mon pays. Le seul problème c'est que ça manque de travail. Même si t'as fait beaucoup d'études y en a pas. Même dans les grandes villes. Dans les villages, y en a pas du tout. Sauf le travail familial.

#migration

On peut voir des enfants de 7 ans qui marchent dans la rue au lieu d'être à l'école. Moi c'était pareil : je travaillais. J'y suis jamais allé, sauf un peu d'école coranique, 5 ou 6 ans, on m'apprenait le Coran. Mais ça ne donne pas un travail ça ! Je travaillais en famille pendant la saison des pluies. On cultivait pour manger. Mes parents préféraient ça, ils avaient besoin de moi. J'aurais préféré aller à l'école parce que travailler, c'est bien, mais si ça t'apprend rien, ça va être difficile plus tard.

#pays

J'aime bien le Mali, sauf quelques soucis pour que ce pays avance bien. J'aimerais que l'État donne du travail et de l'éducation aux jeunes et crée des entreprises et des hôpitaux. Même à Bamako ! C'est la capitale, y a beaucoup d'écoles privées mais si t'as pas les moyens, tu peux pas y aller. C'est pour ça que je travaillais ! On avait pas les moyens… La majorité des gens se débrouillent en travaillant pour des gens qui ont les moyens de payer. Mais seulement quand ils appellent, c'est pas du travail quotidien. Quand Madiba Keita était président, on m'a dit qu'il donnait du travail. Même l'éducation c'était bien en ce temps ! Mais maintenant, ça ne va pas.

Mon Mali, tu me manques beaucoup. Mais la vie ça se passe pas comme ça… C'est un pays qui a beaucoup de belles femmes. Jolies et très joyeuses. En France, je connais pas trop les femmes… Mais elles sont belles hein ! J'en ai pas trop rencontré, je suis timide. Maintenant, celles que j'ai rencontré au Mali, elles sont mariées. C'est fini ! Là-bas, même si tu connais pas très bien, même si t'es pas en couple, tu peux être ami.

Bienvenue dans mon pays sans racisme !

Et comment c'est beau ce pays ! Y a mes parents, la bonne ambiance. Les gens, ils sont trop joyeux et accueillants. Ils écoutent. Ils prennent le temps si t'es perdu ou si t'as besoin d'aide. Les gens s'aident beaucoup entre voisins aussi. Si t'as besoin d'un travail, tu peux demander à tes enfants d'aller donner un coup de main. C'est gratuit hein ! Juste pour aider. Bienvenue dans mon pays sans racisme ! Le mot « racisme », je ne l'ai connu qu'en arrivant en France… Ici, tout le monde me pose la question : « D'où tu viens ? » C'est pas facile à vivre.

Partout en France, on te demande si t'as une carte d'identité. Ça te représente pour ton pays. J'aime la France aussi bien sûr ! Parce que, ce qui ne va pas au Mali, ça va bien ici ! Depuis que je suis ici, j'ai appris à parler à l'école, à écrire, à lire le français. J'ai fait un cours avant d'entrer au collège, pendant deux mois. Puis je suis rentré en troisième. C'est bien d'aller à l'école. Pour moi-même. Ce que tu apprends là-bas, c'est toi qui le prends ! T'y vas pas pour quelqu'un. J'aime bien aussi parce que ça va m'apprendre un travail. Mais je pense pas qu'à moi ! J'ai eu

la chance de venir ici, alors que là-bas, y en a qui meurent, qui ont pas de soins ou des accidents. Je pense à ma mère, à mes deux frères qui ont besoin de moi parce que c'est pas facile là-bas. J'aime bien vivre en France mais les autres au Mali, j'aimerais qu'ils vivent bien aussi.

MODI, 19 ANS, EN FORMATION

IFRIKYA

Ifrikya est lesbienne, mais elle le cache à ses amies hétéros, sauf quand elle en tombe amoureuse.

#crush

#amitié

#LGBTQI+

J'ai 14 ans et, il y a quatre ans, j'ai découvert mon homosexualité. Quand je l'ai dévoilée à ma famille, ma mère l'a bien pris. Elle m'a dit que c'était mon choix. Même si pour moi, on ne choisit pas d'être homosexuelle. Mon grand frère aussi l'a bien pris car il est gay. À la fois, ça m'a encouragée et ça m'a freinée, parce que ma tante l'avait très mal pris pour lui. Quand je l'ai annoncé à mes autres frères et à ma sœur, ils l'ont mal pris. Ils n'étaient pas d'accord. Ils ont dit que ce n'était pas dans la religion musulmane et que c'était dommage pour moi, car je n'aurai pas d'enfants. J'ai répondu qu'il y avait des croyants qui étaient homosexuels. Mes cousins l'ignorent et les autres amis de mon foyer l'ignorent aussi.

La plupart du temps, mes amis du collège veulent me mettre en couple avec des garçons. Mais à chaque fois, je dis que j'aime pas les garçons et tout de suite, ils me posent la question : « Est-ce que tu aimes les filles ? » Comme j'ai toujours peur de la réaction des autres, je dois dire non. Qu'est ce qu'ils vont penser ? J'ai peur de dévoiler mes sentiments car le problème, c'est que je tombe toujours amoureuse de filles hétéros. J'étais tombée amoureuse d'une fille, Kelly. On s'entendait très bien. Je lui ai dit que je l'aimais, mais elle était hétéro.

Quand je leur avoue mes sentiments, mes copines hétéros changent de comportement. Elles me disent qu'elles veulent pas qu'on reste amies et que je suis bizarre et que je dois aimer les garçons. Récemment, Christine, une fille du foyer, était ma sœur de cœur. On était très proches et j'ai eu des sentiments pour elle parce qu'on se disait tout et qu'on était tactiles. C'était comme si on était en couple. J'avais envie de rester avec elle, j'avais envie de lui prendre la main. Un jour, je le lui ai dévoilé. Malheureusement, elle m'a dit qu'elle voulait qu'on reste amies. Au début, j'étais triste mais ce n'était pas de sa faute. J'étais contente parce que je ne voulais pas qu'on gâche notre amitié parce que j'étais lesbienne.

J'ai aussi une copine bisexuelle. Elle s'appelle Vénus. Je l'ai rencontrée dans mon foyer. On est très amies. Un jour, je suis tombée amoureuse d'elle. Je lui ai écrit une lettre, mais elle ne m'a pas répondu donc j'ai lâché l'affaire. Pour moi, c'est plus facile de tomber amoureuse des bisexuelles. Comme elles aiment les filles et les garçons, elles vont pas me critiquer si je tombe amoureuse d'elles. Et je me sens pas seule. Au moins, j'ai des amies que je connais qui sont dans la même situation que moi.

Moi, si un jour j'ai une relation avec une fille, tout ce que je voudrais, c'est que la société change, que les gens se disent que c'est normal d'être homosexuelle, qu'on ne doit pas les regarder comme des intruses. On a tous le droit de vivre notre homosexualité en paix. Moi, je rêve du jour où j'aurai une relation avec une fille qui m'aime. On habiterait ensemble dans une maison et on ferait notre vie toutes les deux. Pour assumer, je vais dire la vérité et pour avoir une amoureuse, je vais sûrement regarder des sites ou demander à m'inscrire à un groupe de LGBT [Lesbien-Gay-Bi-Trans]. Parce que j'en ai marre de me cacher !

IFRIKYA, 14 ANS, COLLÉGIENNE

« EST-CE QUE TU AIMES LES FILLES ? » COMME J'AI TOUJOURS PEUR DE LA RÉACTION DES AUTRES, JE DOIS DIRE NON.

BINTOU

Au cours de son exil, Bintou a dû se séparer de sa copine d'enfance. Aujourd'hui, elle a hâte d'avoir ses papiers pour la revoir.

#séparation

#migration

#amitié

J'ai grandi en Côte d'Ivoire jusqu'à mes 10 ans. Je n'ai pas connu mon père et ma mère est décédée quand j'avais 10 ans. Jusqu'à l'année dernière, je vivais à San-Pédro chez ma tante. Ma tante était trop méchante avec moi depuis la mort de ma mère. Elle me maltraitait.

Je me suis enfuie. Je suis allée chez une copine et on est allées en Libye. Là-bas, j'ai travaillé pendant quatre mois. J'ai fait du ménage pour gagner des sous. Ensuite, on a pris le bateau pour arriver en Italie. Dans mon pays, on parle français, mais je n'ai pas été à l'école. J'ai donc décidé de rejoindre la France parce que je voulais apprendre à mieux parler français. Ce n'était pas facile de venir en France et il y avait des risques, car je n'avais plus de famille pour m'aider. Je me suis dit : « Il faut que je me batte et que je parte dans un autre pays. » Même si le voyage a été dur, je n'avais pas d'autres solutions. Je ne pouvais pas repartir chez ma tante et subir des violences.

Je me sens en sécurité, mais mon pays me manque

Je suis arrivée en France par le train. Les policiers nous ont contrôlés. Mon billet était pour la France et ils m'ont fait rentrer. Une fois arrivée, j'ai demandé aux personnes comment faire pour aller à la Croix-Rouge, puis la Croix-Rouge m'a orientée vers la Maison d'Accueil de l'Enfance [MAE]. Ma copine, elle, est partie en Allemagne. C'était son choix. Au moment de se quitter, j'étais juste triste parce qu'on se soutenait, on se parlait bien. Pourtant, nous ne nous sommes rien promis pour l'avenir. J'ai perdu contact avec elle mais parfois, on cause sur Facebook. Nous sommes heureuses de parler. Je ne sais pas pour elle, mais elle me manque beaucoup.

Ça fait presque un an maintenant que j'ai quitté mon pays. Je me sens en sécurité, mais mon pays me manque. Je n'avais pas d'autre choix que de partir de mon pays. Je n'avais personne vers qui me tourner. Maintenant, je me sens bien entourée par des personnes. Je suis au collège et j'apprends, j'évolue. Aujourd'hui, je sors pour voir mes amies, y a l'école et ensuite, je rentre à la maison.

Au début, je ne pouvais pas aller à Paris parce que je n'avais aucun papier en cas de contrôle. Le foyer m'a donné une petite carte comme justificatif de domicile et maintenant je peux y aller. Mais avoir des papiers, c'est compliqué. Il faut faire des démarches auprès de la police et justifier de mon identité. J'ai hâte d'avoir les papiers. Quand j'aurai mes papiers, je serai heureuse. Peut-être que je pourrai avoir un travail. Peut-être que je pourrai aller en Allemagne voir ma copine.

BINTOU, 16 ANS, COLLÉGIENNE

OMAR

Omar ne vit pas avec son père violent et irascible, mais il est obligé de passer le voir. Des retrouvailles dont il se passerait bien.

#violences

#famille

Je vivais avec mes deux parents quand, l'année de mes 15 ans, en août, mon père est parti et tant mieux. Avant, quand il était là, c'était horrible. Il nous criait dessus pour tout et rien, il nous interdisait tout. C'était pire que la prison. Avant on habitait à Clichy, mais comme on avait plus de thunes on a dû déménager chez mes grands-parents. Et je crois que c'est là que ça a commencé. Je me rappelle qu'il m'engueulait tout le temps. Je mangeais plus trop du coup et je maigrissais de ouf. Il faisait que de me dire « Mange ! Mange ! », en gueulant.

Au bout d'un moment, il a commencé à boire. Un peu chez mes grands-parents, mais c'est quand on a emménagé à Paris qu'il buvait le plus. Une bouteille de vin par soir. Un soir, j'étais seul à la maison avec lui et il était saoul. Quand il nous faisait à graille, parfois c'était mauvais, mais si on osait lui dire, c'était parti pour toute une nuit de cris. Avant de faire quelque chose, on était obligés de lui demander plein de fois.

Mon père, je l'aime pas

Mon petit frère, lui, il se laissait faire, alors que moi, je criais encore plus fort. Il me laissait pas tranquille par rapport à ma mère qui, elle, m'expliquait les choses. Depuis beaucoup d'années, on voulait qu'il parte et en août, il est enfin parti. Ça fait grave longtemps que j'aie créé quelque chose contre lui. En fait, je l'aime pas, je m'en fous, ma mère me suffit. De toute façon, même quand il était là on lui parlait pas, donc ça a pas vraiment changé grand-chose. Mais il croit que je l'aime et me force à aller le voir. Quand j'y vais, il me casse les couilles, il me gueule encore dessus. Surtout qu'en ce moment je sèche. Le matin, il m'envoie des messages à 7h en mode « Réveille-toi ! » alors qu'il ne connaît même pas mon emploi du temps.

On me place des douilles [mensonges] maintenant pour que je le voie. La dernière douilleuse, c'est ma CPE. Elle a pris rendez-vous avec mes parents. Je pensais qu'il y aurait que ma mère mais quand je suis arrivé, je suis tombé sur lui. Normalement, quand on voit son père, on lui dit bonjour au moins. Moi, j'étais trop choqué de le voir, j'ai complètement oublié. Je m'y attendais pas. C'est qu'au bout de cinq minutes que je suis allé le voir pour lui dire bonjour. Le fait de vivre sans lui, ça me permet de faire ce que je veux, j'ai pas de manque. J'ai pas besoin de mon père pour avancer, son amour m'est indifférent.

OMAR, 15 ANS, LYCÉEN

PANGEA

Pangea est venu seul en France depuis le Mali. Loin de sa famille, c'est dur, mais c'est justement pour venir en aide à ses proches...

#migration

#précarité

#famille

Ça doit faire cinq ans que je n'ai pas vu mes parents. Juste entendus au téléphone. Et c'est difficile d'être seul, sans parents, dans un endroit où tu ne connais personne. Surtout que sans travail, tu ne peux rien faire ici.

Je suis venu ici pour réparer la vie : je ne voulais pas vivre là-bas, c'était trop difficile. C'est une question d'argent en fait. C'est pour les aider à vivre facilement que je suis parti de mon village. Parce que c'est dur pour mes parents. Ils me manquent beaucoup… Tous les jours, je pense à ma mère que j'aime. Je ne peux pas rester tout seul sans parents parce qu'eux aussi ils m'aiment beaucoup. Être seul, c'est difficile. Maman, votre fils se sent mal à cause de vous, mais ça va aller malgré les difficultés !

Mes parents sont trop vieux pour venir

Pour l'instant, je suis en terminale, en formation. Après je vais travailler pour avoir de l'argent et pour leur envoyer. Pour qu'ils puissent se nourrir tranquilles. Ils sont cultivateurs, il font le mil et le maïs. Ça pousse mal parce qu'il ne pleut pas beaucoup. Du coup, ils n'ont rien à manger.

Je les appelle une fois par semaine. Si j'ai du crédit téléphone je peux le faire deux fois. Au téléphone, ils me demandent si je vais bien et si je travaille pour envoyer de l'argent. Je leur explique que je dois finir ma formation. Ils me demandent si je me comporte bien, je leur dis pas que j'ai des difficultés. Sinon, ils vont penser toute la journée à moi. Je ne veux pas qu'ils s'inquiètent… On parle d'eux, de leurs sentiments envers moi.

J'aimerais qu'ils soient ici, mais ils sont trop vieux pour venir. Si je commence à travailler, j'irai les voir tous les deux ans ! Je pense que ça ira mieux après. Mais ils me manqueront quand même beaucoup.

PANGEA, 19 ANS, LYCÉEN

BONNIE

Timide, Bonnie joue souvent en ligne. Lors d'une partie, elle fait connaissance d'un garçon dont elle tombe amoureuse… sans jamais le rencontrer.

#virtuel #relations amoureuses #réseaux sociaux

C'était un jour où je m'ennuyais de fou chez moi dans ma chambre. J'ai joué aux jeux vidéo en ligne pour faire passer le temps. Je joue énormément, histoire de me mettre de bonne humeur, depuis que j'ai 7 ou 8 ans ! Comme je suis plutôt une fille connectée, je lance le jeu PUBG sur mon portable. C'est un jeu de battle royale où il faut éliminer tous les autres. Au total, il y a 100 joueurs par partie. Après le chargement, je me suis retrouvée avec mes trois coéquipiers choisis aléatoirement, dont un qui avait activé le micro pour parler dans le jeu. Son pseudo, c'était « Sea ».

C'était un garçon plutôt ouvert d'esprit, bon joueur et très fort aux jeux vidéo (j'ai vu sur son profil qu'il avait un niveau assez haut). J'osais pas trop lui parler. Dans la vraie vie, je suis pas très à l'aise pour parler avec les autres, mais derrière mon ordinateur c'est plus simple. On joue juste et on ne voit pas la personne. Les jeux, ça m'aide à être moins timide.

Bref, ce garçon était vraiment très spécial. Sa façon de parler et sa manière de jouer m'ont fait penser qu'il n'était pas comme les autres joueurs que j'avais pu rencontrer. Les autres font souvent leur partie en solo alors que lui, il restait toujours avec moi. Il me faisait beaucoup rire : il savait que j'avais activé le haut-parleur et que je l'entendais me parler. Quand il se faisait tirer dessus par les ennemis, il imitait des onomatopées de douleur.

Il me posait des questions sur moi, du coup, je me suis enfin décidée à activer le micro pour lui répondre. Il m'a posé des questions sur mon âge, ma région, mon collège. Je lui ai répondu que j'étais parisienne. Il avait juste un an de plus que moi, il habitait en Chine. On se parlait en mandarin.

Durant la partie, j'ai été blessée, il est venu me soigner et me ravitailler. C'était la première fois que quelqu'un faisait si attention à moi dans un jeu. C'est pas tout le monde qui aide ses coéquipiers dans des parties comme ça ! C'était comme dans la vraie vie, mais dans un jeu : il faisait attention à moi comme si je comptais pour lui et qu'il ne voulait pas que je me blesse ou que je quitte la partie. C'était de la séduction virtuelle quoi ! Ça m'a fait plaisir. Je trouvais ça drôle et amusant. À la fin, on est arrivés à la deuxième place. Du coup, il m'a demandée en amie sur PUBG pour qu'on puisse continuer à jouer ensemble. Et depuis un an, on joue ensemble, on fait au moins 50 ou 60 parties par semaine. Quand vous voulez voir votre copain, vous l'appelez et vous lui dites : « Viens on se voit. » Moi je lui dis : « Viens on joue ! »

On s'aime depuis un an

Un jour, il m'a demandé si j'aimais quelqu'un dans mon entourage et je lui ai répondu oui. Il était déçu, triste. J'ai ajouté : « Pas vraiment dans mon entourage. » Il m'a demandé si c'était quelqu'un dans un autre pays. J'ai dit oui. « Quelqu'un en Chine ? » J'ai dit oui. Il a changé d'humeur. Il était plus positif d'un coup. On a fait un jeu de devinettes et on

s'est finalement avoué qu'on s'aimait. C'est lui qui me l'a déclaré en premier car il n'en pouvait plus de laisser durer le suspense. J'étais gênée mais super heureuse au fond de moi et malgré ma timidité, j'ai réussi à lui avouer en retour.

On s'aime depuis un an. On communique par Wechat tous les jours, on se parle, on se voit par Facecam. C'est pas si dur d'entretenir une relation à distance. Quand on se parle, c'est comme s'il était là. Quand je lui réponds pas, il me demande à chaque fois où j'étais, si c'est des filles ou des garçons avec qui je sors. Je sens qu'il est jaloux. Ça me fait rire et souvent il me demande pourquoi je rigole. Je lui dis qu'il n'y avait pas de garçons avec moi. Je l'entends soupirer de soulagement, je ne sais pas pourquoi mais ça me plaît qu'il réagisse comme ça. Je trouve ça plutôt mignon de sa part parce que je pense que je suis amoureuse. On projette de se voir un jour quand j'irai en Chine. On passera, ce jour-là, du jeu à la vraie vie.

BONNIE, 14 ANS, COLLÉGIENNE

QUAND VOUS VOULEZ VOIR VOTRE COPAIN, VOUS L'APPELEZ ET VOUS LUI DITES : « VIENS ON SE VOIT. » MOI JE LUI DIS : « VIENS ON JOUE ! »

JASON

Pour l'instant, Jason est occupé par sa recherche d'emploi. Instable financièrement, il n'est pas encore prêt à démarrer une relation amoureuse.

#précarité #travail #relations amoureuses

Quand j'étais ado, les relations, c'était uniquement basé sur le sexe. J'avais envie d'avoir ma première expérience sexuelle. Je n'arrivais pas à voir comment les femmes voyaient les choses par rapport au couple, aux sentiments. Du coup, les relations ne duraient pas. Ce n'était pas de notre âge de toute façon. En grandissant, j'ai remarqué que l'amour, ce n'était pas que le sexe.

Aujourd'hui, j'aimerais donner du temps à une femme. J'ai besoin d'affection, comme tout le monde. Mais ma situation ne me le permet pas. Il me manque de l'argent. Or, dans cette vie, on est obligé d'avoir une situation pour se payer à boire, à manger, faire des cadeaux. Ça aide parce que ça nous divertit. Non seulement on se kiffe, mais on kiffe à deux ! L'argent, c'est un début pour s'épanouir. Après, on voit où ça mène avec la personne. Bien sûr y en a d'autres qui vivent différemment, qui sont pauvres, qui s'aiment et qui se divertissent à leur façon, avec leurs moyens. Mais moi, j'ai besoin d'argent. Ça va compléter ma personnalité. Ça va me rendre plus créatif, plus confiant.

J'ai besoin de penser qu'à ma gueule

En ce moment, j'ai l'esprit occupé et je suis instable. Je cherche un emploi. J'intellectualise tout, tout le temps. L'argent, c'est le seul truc qui me permettrait d'arrêter. Si j'ai de l'argent, je me distrais. Si j'en ai pas, je me pose trop de questions et je crève.

Du coup, je préfère accorder du temps à une femme après avoir atteint mes objectifs ou en tout cas une situation minimum : un taf, de l'argent, un toit à moi, pour pouvoir m'épanouir avec une femme. Pour l'instant, j'ai besoin de penser qu'à ma gueule. Ensuite, je pourrai m'occuper de quelqu'un d'autre.

JASON, 21 ANS, EN FORMATION

MOHAMMED

Mohammed écrit du rap sur son quotidien, un amour de la musique qui l'aide à mieux affronter ses soucis et la vie en foyer.

#précarité

#passion

La première fois que j'ai écrit, c'était en CE2. C'est quand Sexion d'Assaut a sorti Disque d'or. Ce son, c'était du feu ! Mon premier texte parlait de foot parce que, quand j'étais petit, je voulais jouer en club. Mon tonton, il avait dit qu'il allait m'inscrire, mais il ne m'a jamais inscrit. Ensuite, en CM1, j'écrivais pas vraiment. Je mettais les écouteurs avec une instru et j'improvisais.

En CM2, j'ai vraiment commencé à écrire quand un gars du quartier a sorti un clip. C'était la folie ! Il parlait de la hess, des bavures policières, du trafic et même de l'amour. J'étais là pendant le tournage du clip. C'était en 2015 à la Grange-aux-Belles dans le 10e. Tout le monde s'ambiançait. À ce moment-là, je parlais que de la hass car je ne connaissais que ça. Quand j'ouvrais le frigo, y avait que des yaourts nature. En plus, j'avais rien. On galérait. À l'époque, quand mes parents partaient, ils fermaient la porte de la cuisine et ils nous laissaient juste une bouteille d'eau dans le salon. Pas de sodas. Alors rapper, ça me faisait du bien. Chez moi, je chantais et je trouvais des instrus sur YouTube. Souvent, quand j'avais rien à faire, ça me donnait de l'inspi.

Quand je suis heureux, j'ai de l'inspi

Depuis que je suis passé par la juge en 2016 et que je suis allé en internat en foyer, j'ai commencé à rapper sur les guerres de quartiers, sur mes potes. J'ai aussi fait un texte sur la vie au foyer. Généralement, quand je mange, je suis heureux et quand je suis heureux, j'ai l'inspi. Quand je m'ennuie aussi. J'écris tous les jours : soit je prends le temps d'écrire de mon côté, soit on se fait des freestyles à plusieurs en dix minutes. Je note les paroles sur le téléphone. Des fois, quand je suis au salon du foyer, je rappe avec les écouteurs.

Maintenant, tous les mercredis, je vais au studio. La première fois que j'ai enregistré y avait presque tout mon quartier dans le studio. Quand je suis tout seul, je suis à l'aise, mais quand il y a du monde, je fais le guignol car ils sont derrière la vitre et ils m'entendent. C'est marrant ! Je commence à être reconnu par mon entourage et ça fait plaisir.

MOHAMMED, 14 ANS, COLLÉGIEN

ERIKA

Erika vit en foyer depuis plusieurs mois. Être séparée de sa mère lui a fait prendre conscience du rôle essentiel qu'elle avait dans sa vie.

#séparation

#famille

Je me suis souvent dit : « Je serais perdue sans ma mère ! » Savoir qu'on a une personne qui nous attend à la maison, à qui on pourra raconter sa journée, c'est sans doute l'une des meilleures sensations au monde. Aujourd'hui, je me sens perdue et seule sans elle. Je passe des heures à me rappeler les souvenirs passés. J'aimerais remonter le temps pour être à nouveau dans ses bras. Depuis notre séparation, je vis un gros manque en moi. Une grande tristesse me submerge.

Camerounaise et fille unique, je suis arrivée en France en 2012, grâce au regroupement familial. J'ai vécu à Saint-Cloud avec ma mère et mon beau-père. Je n'ai eu que ma maman comme repère, exemple et soutien. Lorsque je suis née, j'avais beaucoup de problèmes de santé, car j'étais prématurée et en Afrique, la médecine est très approximative. Ma mère avait déjà perdu un bébé, prématuré comme moi. Alors, quand je suis venue au monde, elle a voulu me protéger de ces dangers, parfois de manière maladroite. J'ai été très couvée.

À l'adolescence, nos relations sont devenues plus complexes et difficiles à gérer. Je voulais un peu de liberté, je pensais savoir ce qui était bon pour moi, mais surtout, je voulais qu'elle me laisse trouver ma propre voie. Ma mère, elle, voulait tout contrôler et décider pour moi. J'ai pourtant pris l'initiative de faire du volley-ball et très vite j'y ai pris goût, au point de développer une véritable passion. En 2014, je jouais la coupe de France avec mon équipe à Saint-Cloud ! J'ai alors eu envie de faire sport-études, mais ma mère n'a pas été d'accord. Elle voulait que je me concentre sur mes études.

Nos relations sont devenues de plus en plus compliquées… Jusqu'à ce qu'en 2015, ma mère me renvoie en Afrique pour me punir ! J'y suis restée trois ans. Quand je suis revenue en France, elle a eu des soucis de santé… Le juge a alors décidé de me placer. J'ai intégré le foyer Tandou en décembre 2018. Je ne savais pas à quoi ressemblait la vie en foyer, mais j'ai appris à m'y faire et à m'adapter. Ce n'est pas évident de dormir dans un petit lit, de cohabiter avec 40 personnes, de subir leur humeur, de ne pas pouvoir manger mon repas préféré ou regarder ma série favorite quand je veux. C'est comme un internat. Si je vis des moments joyeux ou si je fais des nouvelles rencontres, j'ai aussi parfois le blues. Mais j'ai fini par comprendre pourquoi j'étais là et à l'accepter avec philosophie.

J'aimerais pouvoir à nouveau dire à ma mère que je l'aime. On ne dit pas assez aux gens qu'on aime ce qu'ils représentent pour nous. On ne leur montre pas assez notre gratitude. Depuis que ma mère est absente de ma vie, je sais que tout ce que je suis, je le dois à sa ténacité. Sans elle, je ne serais pas cette fille forte de caractère, ambitieuse et intelligente. Quand les doutes m'envahissent et que la peur du futur me saisit, je l'entends encore me répéter : « Moi je crois en toi et je sais que tu vas t'en sortir. » Et tout de suite, je reprends du courage. Je me sens plus confiante.

ERIKA, 17 ANS, LYCÉENNE

J'AIMERAIS POUVOIR
À NOUVEAU DIRE
À MA MÈRE QUE
JE L'AIME.

FOUSSEYNI

Du Mali, Fousseyni est venu se soigner d'une maladie cardiaque en France. Une histoire de cœur...

#séparation
#famille
#santé

Je suis malade du cœur. J'avais 11 ans quand j'ai commencé à avoir des douleurs dans la poitrine. Je vivais au Mali, à Bamako. Je suis parti à l'hôpital avec ma mère. Le docteur a dit que j'avais un gros problème, mais qu'il n'y avait pas de machine pour l'opération, qu'il fallait aller en France. Mon père m'a obtenu un passeport et une cousine m'a accompagné à Paris pour que je ne voyage pas seul. Je me suis fait opérer six mois après.

Après l'opération, je suis resté quatre jours à l'hôpital Necker. C'est un grand hôpital, il y avait au moins 1000 médecins. J'étais seul dans ma chambre, mais j'ai joué avec d'autres enfants au piano et à la batterie. L'opération m'a fait du bien, tout est normal maintenant. Mon cousin au Mali aussi était malade du cœur, mais il n'a pas eu d'opération et il est mort. Il avait 40 ans.

Plus tard, je veux être médecin

Ça fait trois mois maintenant depuis l'opération. Je ne sais pas quand je vais retourner au Mali. Pour l'instant, je dois rester ici. Depuis que je suis en France, je vis avec ma tante qui habite à Créteil. Mon père n'est pas encore venu me voir, mais c'est prévu au mois de mai. J'ai envie que ma mère vienne aussi.

Je préfère le Mali à la France. Au Mali, j'allais au zoo pour voir les lions, les crocodiles, je jouais au foot, je montais à cheval et il y avait des animaux, des moutons, des vaches. À l'école, on apprenait l'arabe, le français et l'anglais. Plus tard, je veux être médecin et faire un hôpital au Mali pour soigner les gens. Je conduirai aussi des avions.

FOUSSEYNI, 13 ANS, COLLÉGIEN

DEMBOUZ

Passionné de foot, Dembouz a tenté d'intégrer des clubs pros au Sénégal et en France. En vain.

Je suis fou amoureux du foot. Devenir professionnel était l'un de mes plus grands rêves depuis tout petit. Je jouais au football pratiquement tous les jours au Sénégal, à Dakar. La première fois que j'ai touché le ballon, c'était avec mon frère, sur un terrain à côté de chez moi. Chaque jour, je forçais mon petit frère à aller jouer. J'avais 6 ou 7 ans.

À 16 ans, je me suis inscrit dans un centre de football qui s'appelle « Dakov Football ». C'est un grand centre qui organisait des tournois dans toutes les régions de Dakar. Mon poste, c'était attaquant, j'adorais marquer des buts, faire des dribbles et faire jouer mon équipe. J'étais frais, talentueux, un peu comme mon idole : Ousmane Dembélé. Ce qui m'attire chez lui, c'est sa façon de dribbler et sa grande rapidité.

J'avais totalement confiance en moi

J'ai arrêté l'école en seconde générale. Je détestais l'école. Je séchais les cours pour aller jouer au football. Je m'entrainais pratiquement toute la semaine, du lundi au vendredi, de 10h à 16h. J'ai été dans ce centre pendant trois ans et je me disais que j'allais être pro un jour. J'avais totalement confiance en moi. On peut dire que j'avais un bon niveau.

Après trois ans dans ce club, je n'avais toujours pas signé dans les plus grands clubs du Sénégal. J'ai donc décidé de venir en France pour trouver un club. J'étais vraiment déterminé à devenir pro. Dès mon arrivée, je me suis installé chez mon frère qui était là depuis trois ans et avec qui je jouais au foot depuis tout petit. Il m'a aidé à visiter des clubs à Paris. J'ai passé des tests dans trois clubs, mais ils ne m'ont toujours pas appelé.

Un an passé en France et toujours pas de club. Je ne peux jouer au foot que les weekends avec des personnes que je ne connais pas parce que je viens d'arriver en France. Des matchs amicaux. Je commence à perdre espoir, j'ai parlé avec mon frère et j'ai su que ce n'était pas ma chance de devenir pro. Du coup, j'ai abandonné et je continue ma vie. Je refais ma vie plutôt. Je me suis inscrit à l'E2C de Paris afin de trouver un projet professionnel. C'est la première fois que je baisse les bras et que je cherche autre chose à faire dans la vie. Mais ça ne m'empêche pas d'aller jouer au football de temps en temps, les week-ends.

DEMBOUZ, 20 ANS, STAGIAIRE

#migration #travail #passion

YANNICK

Draguer sans Snapchat ? Impossible pour Yannick. Car aborder une fille « en vrai », c'est compliqué.

#amour de soi

#réseaux sociaux

#drague

De nos jours, les relations amoureuses, c'est plus les mêmes. Les réseaux ont fait leur apparition dans les couples. Maintenant, quand il faut gérer une fille bah... tu demandes son Snap ou son num'. Avant, quand j'étais en primaire, j'avais une copine que je voyais tous les jours, on sortait au parc sur nos temps libres mais ça, c'était en 2013 ! Maintenant, je suis adolescent et je suis H24 sur les réseaux sociaux. Je me suis mis aux réseaux à 12 ans.

Ça a changé de ouf parce que maintenant, pour gérer une meuf, tu vas lui parler sur les réseaux. Ça permet de parler avec des meufs qui sont pas forcément de ta ville ou de ton département. Maintenant, où que je sois et quoi que je fasse, je peux parler avec une meuf ou ma meuf, tout ça grâce aux réseaux. Alors qu'avant, je pouvais les voir ou leur parler qu'à l'école.

« Envoie ton Snap en balle »

Un jour, j'étais avec des reufs à moi dans un centre commercial et y avait un groupe de filles. Y en avait une qui me guettait, donc je suis allé la voir direct. Là, je lui ai dit : « Wesh ça va ? T'as quel âge ? Tu t'appelles comment ? » Et j'ai terminé par un : « Envoie ton Snap en balle. » Dans ce genre de situation, si elle me le passe bah... je lui dis qu'on parlera le soir, et si elle refuse bah... c'est la honte un peu, parce que graille un recal' devant tes potes, c'est pas pro. Pour accoster dans la rue, faut être sûr de soi, parce que faut jamais se faire recal', ça fait perdre confiance en soi (ou alors ça peut te forger). Ce jour-là, ça avait marché, je suis sorti quatre mois avec la meuf. Après, elle m'a trop cassé la tête, elle voulait trop me contrôler. Parfois, je prenais un Snap dehors vers 23h et elle me demandait de rentrer chez moi. Donc on s'est ché-la.

Avoir un Snap maintenant, c'est trop simple : il suffit de connaître une pote ou une connaissance de la meuf que t'as en vue et t'auras son Snap. Ou alors tu peux la voir dans une story ou une pub (une pub, c'est le fait de partager le Snap de quelqu'un pour qu'elle ait des ajouts et donc plus d'amis), après t'ajoutes. Snap, c'est le réseau sur lequel je suis le plus actif. C'est plus simple d'accoster une meuf. T'as plus confiance en toi vu que c'est du virtuel !

YANNICK, 15 ANS, COLLÉGIEN

GRAILLE UN RECAL' DEVANT SES POTES, C'EST PAS PRO. POUR ACCOSTER DANS LA RUE, FAUT ÊTRE SÛR DE SOI.

HAMZA

Jouer au foot permet à Hamza de se faire des amis partout où il va. Au Tchad, en Libye, au Niger, en Italie, et maintenant en France.

#migration

J'ai beaucoup bougé dans ma vie. Je suis né à N'Djamena, au Tchad. À 7 ans, je suis parti en Libye, puis au Niger. À 13 ans, je suis revenu en Libye. J'ai traversé la Méditerranée, direction l'Italie, puis la France. Nice, Marseille, Nantes et maintenant Paris. À chaque fois, l'amour du foot m'a permis de rencontrer des gens.

#amitié

J'ai commencé à jouer en club à l'âge de 6 ans, au Tchad. Je me souviens de mon premier coach. Il était trop content dès qu'on était victorieux, il criait et il disait à tout le monde : « On a gagné cinq matchs d'affilée ! » On avait des maillots du Brésil, on se croyait les champions du monde !

#passion

Dès que je suis arrivé en Libye, je me suis inscrit dans un club. Je ne jouais plus dans le sable, mais sur la pelouse. C'était plus confortable. Trois fois par semaine, j'étais à l'entraînement. On faisait des championnats interquartiers. Je les ai gagnés plusieurs fois avec mon équipe.

Dès qu'il y a un ballon, j'ai envie de jouer

Un mois après être arrivé en Italie, j'ai repris un ballon. Je jouais tout le temps : il y avait un terrain à moins de cinq minutes de là où on habitait avec mes potes libyens. Les Italiens aussi venaient jouer avec nous. J'ai fini par m'inscrire dans un club local, sur les conseils d'un copain. L'entraîneur voulait que je sois là dès 7h du matin pour améliorer ma condition physique. Il ne m'a pas lâché. Il me faisait courir trois fois par semaine. Il m'a même acheté des crampons. Tout le monde parlait italien, je ne comprenais pas grand-chose, mais une fois le ballon entre les pieds, la communication s'établissait.

Et puis, il a fallu encore partir. À Nantes, je jouais dans le quartier. C'était l'époque où je buvais pas mal d'alcool et où je fumais. Il a fallu choisir : l'alcool ou le foot. Et j'ai choisi le foot, car je me sens bien quand j'ai un ballon, ça me permet de rester en bonne santé et de m'évader de mes soucis.

Dès qu'il y a un ballon quelque part, j'ai envie de jouer, de dribbler, de courir, de marquer un but ou de faire marquer mes coéquipiers. Les gens disent que je suis doué. Je ne sais pas. Je reconnais seulement que je suis rapide et courageux. Je ne me plains jamais sur un terrain. S'il y a faute, je le reconnais, même si, je l'avoue, je n'aime pas perdre. J'oublie des choses, mais jamais les dates et les horaires des entraînements.

Depuis deux mois, me revoici dans un club. Je suis plus tranquille, ça me donne un cadre. Le foot me permet de rencontrer des gens qui me comprennent. Je parle avec tout le monde. Sinon, ce ne serait pas facile de se lier. Comme je suis assez fort et respectueux, les gens viennent vers moi, me parlent. On se raconte nos exploits, à quel âge on a commencé, ce qu'on a accompli. On parle de clubs de foot, de la Ligue des Champions. On discute de qui va gagner ou perdre. On évoque Pogba, Neymar, Messi, Ronaldo, Mbappé. On se demande qui est le meilleur

joueur cette année. Moi, je suis pour l'Ajax, mais beaucoup sont pour Barcelone ou Liverpool... Je sais que partout où j'irai, je ferai du foot. J'en ferai toute ma vie. C'est trop important pour moi.

HAMZA, 16 ANS, LYCÉEN

YIN

Yin aime attirer l'attention sur elle et séduire. Jusqu'au jour où elle rencontre Jérémie, un mec pas comme les autres.

#couple #séparation #drague #relations amoureuses

C'est l'histoire d'une personne qui veut découvrir un nouveau monde, un monde qui n'est pas le sien, et qui finira par s'accrocher à celui-ci. Cette personne n'est autre que… moi. C'était au mois de décembre dernier, j'avais 17 ans. J'ai rencontré un garçon lors d'un tournoi de foot auquel je participais avec mon club. Jérémie. Un grand blond aux yeux verts. Crush immédiat. Ce Jérémie représente ce nouveau monde à mes yeux, parce qu'il est plus âgé donc plus expérimenté que moi. Parce qu'il est différent. Parce que c'est un étudiant parisien. De quoi me vanter auprès de mes amis.

Un jeu de séduction s'est très vite installé entre nous. Peu à peu, j'ai pris goût à nos discussions. Les coups de fil s'enchaînaient à toutes heures du jour comme de la nuit, sans qu'il n'y ait de blanc ou de gêne. Et les textos et les snaps. Et les FaceTime. Et enfin l'attachement. Il était tellement avenant, drôle, attentionné. C'était la première fois que je m'attachais autant à un garçon. Pourtant, je continuais à me vanter auprès de mes amis de taper chez les plus grands.

Un samedi de janvier, j'ai voulu contacter Jérémie et il n'a pas répondu alors que je savais qu'il était disponible. En traînant sur les réseaux sociaux, je suis tombée sur une photo de lui : il avait pris une capture d'écran de lui en FaceTime avec une autre fille. L'insulte ! Pire, je connaissais la fille avec qui il s'était affiché : elle jouait dans mon club de foot. Son objectif était de me faire réagir, il a réussi. Nos discussions qui duraient des heures ont vite laissé place à des embrouilles au téléphone.

Des plans pour le rendre jaloux à mon tour

Pendant un mois, j'étais frustrée et furieuse. J'ai imaginé des plans pour le rendre jaloux à mon tour... Je me suis rapprochée de l'ami de Jérémie dans le but de le faire souffrir. Ça a marché. J'étais contente de jouer avec son ami, de lui faire croire que j'avais des sentiments. J'ai fait ça avec deux, puis trois, puis quatre personnes. J'ai fait la meuf, comme on dit. C'était une sorte de vengeance.

Au bout du compte et après pas mal d'échanges, je me suis remise avec Jérémie. Cette fois, notre démarche était plus sérieuse, on ne souhaitait pas s'amuser ou se faire souffrir. Enfin, c'est ce que je croyais. Au bout de cinq mois, je n'arrivais toujours pas à digérer qu'il se soit affiché avec une autre fille sur les réseaux. Ça me faisait toujours mal. Résultat : j'ai recommencé à jouer avec les garçons. Les mecs avec qui je m'amusais étaient complètement in love de moi alors que perso, je m'en foutais.

J'en ai eu marre de toutes ces bêtises et je n'avais plus de nouvelles de Jérémie. Je lui ai alors envoyé un texto. J'ai réalisé en écrivant ce texte que mon comportement n'était pas mature. Ça m'a fait ouvrir les yeux sur la situation et m'a donné envie de contacter Jérémie. J'ai fait le premier pas avec ce texto dans lequel je lui demandais si on pouvait aller de l'avant. Il m'a répondu « OK » et on n'est jamais revenus sur l'histoire de la photo ni sur les embrouilles. On a énormément parlé. On s'est retrouvés. Je suis peut-être retombée dans le panneau, l'avenir me le dira. Pour

l'instant, je me dis que c'est un mal pour un bien.

Je ne ferai plus les mêmes erreurs

Avec du recul, j'aurais sûrement fait les choses différemment. Déjà, je n'aurais pas dû entrer dans le jeu de séduction aussi vite avec Jérémie. J'aurais dû apprendre à le connaître surtout. Je n'aurais pas dû chercher à me venger. J'ai déconné… Mais lui aussi ! Il n'aurait pas dû s'afficher avec une autre fille.

Tout n'est pas à jeter non plus ! Jouer avec l'amour, jouer à séduire, ça permet aussi de passer le temps jusqu'à trouver le bon. Ça réconforte mon ego aussi de savoir que je peux plaire. J'aime ces moments de séduction, savoir que je plais, car j'ai une sensation de pouvoir. Mais lorsque la personne se désintéresse de moi, ça me fout un coup, ça me fait mal, ça me blesse.

Est-ce que j'ai tiré des leçons de cette histoire ? Oui, j'ai mûri. Je ne ferai plus les mêmes erreurs, comme par exemple m'attacher trop rapidement, parce qu'on risque de souffrir si c'est pas réciproque. Ou chercher à séduire absolument sans apprendre à prendre le temps. Mais pour tout vous dire, je ne suis pas encore tout à fait guérie : il n'est pas impossible que je retombe un jour dans les filets du jeu de la séduction !

YIN, 18 ANS, STAGIAIRE

#séparation

#famille

CYRIL

Il y a deux ans, le père de Cyril a quitté la France pour retourner en Côte d'Ivoire, laissant derrière lui dix enfants, dont lui.

J'ai grandi sans mon père. Peu de gens le savent autour de moi. À part ma famille évidemment. C'est un sujet sensible. Je n'aime pas en parler. Ce n'est pas comme si j'en avais honte, non. Ça me rend triste quand j'y pense, c'est tout. Et je ne suis pas du genre à me confier sur des trucs aussi perso. Je n'aime pas montrer mes faiblesses ni mes peines, même pas à ma mère. L'amour que je porte à mon père fait partie de mes points faibles.

Mon père nous a quittés. Il n'est pas mort, il a quitté ma famille et moi pour une autre. Une autre patrie, un autre pays. Il nous a laissés en France pour retourner vivre dans son pays natal, la Côte d'Ivoire. Quand j'ai compris qu'il n'allait plus jamais revenir, mes problèmes judiciaires ont commencé. C'était il y a deux ans, quand j'avais à peine 18 ans. Ça fait deux ans aussi que je ne l'ai pas vu, je n'ai pas trop de contact avec lui aujourd'hui.

En l'absence de mon père, je n'ai personne à qui poser des questions

Avant qu'il ne parte, il s'engueulait tout le temps avec ma mère. Et moi, je n'arrivais pas à arrêter leurs disputes. Souvent, c'était à cause de son alcoolisme. Il buvait beaucoup, ma mère voulait nous en éloigner, mes neuf frères et sœurs et moi. On n'a jamais parlé de l'alcoolisme de mon père ni avec ma mère, ni avec mes frères, ni de son départ pour la Côte d'Ivoire.

Ma mère a fini par nous élever seule, nous la fratrie de dix. À nous supporter, je devrais dire ! Parce que j'ai mon caractère, je suis égoïste, souvent en colère contre tout et tout le monde. J'en veux même à ma mère, c'est plus fort que moi. Je lui en veux de ne pas avoir fait en sorte que ça marche avec mon père. Pourquoi elle ne lui a pas pardonné ? Mon père m'a déçu aussi. Je ressens de la colère et de la déception à chaque fois que je croise un enfant avec sa mère et son père.

Depuis deux ans, je n'ai personne à qui poser mes questions. Personne ne peut comprendre ce que je ressens. Mon père aurait compris. Il m'aurait rassuré, il aurait répondu à toutes mes interrogations, comme il faisait quand il était là. Ma mère ne m'a jamais vraiment compris, mais elle m'a toujours supporté malgré ma forte personnalité, elle a toujours été là pour moi dans tous les moments de la vie. Tout le monde n'a pas cette chance. Je lui en serai éternellement reconnaissant. L'amour puissance deux comme je dis, un amour à sa manière. Quand j'y pense et quand je la vois, ça me fait toujours sourire.

Aucune haine contre lui

Depuis ma jeune adolescence, je sais que j'ai le caractère de mon père, sa façon de penser. On s'est toujours compris. Les décisions qu'il a prises, bonnes ou mauvaises, m'ont construit. C'est pour ces raisons que je n'ai jamais ressenti de haine contre lui. Ce que j'ai retenu, entre autres, du départ de mon père,

c'est que je ne toucherai jamais à l'alcool.
L'autre défi que j'aimerais relever, c'est d'aller vivre en Côte d'Ivoire. Je porte beaucoup d'amour pour ce pays, même si je ne le connais pas. Contrairement à huit de mes frères et sœurs, je n'ai pas encore eu la chance de le visiter. J'ai quand même été élevé dans ses cultures, sa langue, ses coutumes et ses plats traditionnels. Mes souvenirs, mon identité, ma vie sont ici, en France, mais en questionnant mes origines, mon existence est africaine.

Mes parents nous ont tous élevés ici en France, pas en Côte d'Ivoire. Je ne sais pas pourquoi, je ne les ai jamais interrogés à ce sujet. Peut-être qu'ils souhaitaient nous donner l'opportunité de réussir. En plus de nos prénoms occidentaux, mon frère et moi portons un second prénom, Guéré, du nom de l'ethnie dont sont originaires nos parents. Je suis fier de le porter, il m'aide à me rappeler qui je suis et d'où je viens. Rejoindre mon père en Côte d'Ivoire m'aidera aussi à en savoir plus sur mon identité.

CYRIL, 20 ANS, EN FORMATION

AMADOU

Amadou a grandi au Sénégal avec une bande de potes. Depuis qu'il est arrivé en France, il n'a plus de bande, mais un seul ami.

#réseaux sociaux

J'ai quitté le Sénégal parce que je n'avais pas de formation ni de boulot. Mes amis ont réagi avec une très grande tristesse. Moi, j'ai ressenti de la peine et du déchirement. Avant de partir, j'ai promis à mes proches qu'on se reverrait.

#séparation

Depuis que je suis en France, je ressens un manque profond envers mes potes du quartier. Je les connaissais depuis longtemps. On était complices. On avait l'habitude de jouer ensemble au foot. Parfois, on allait à la plage ou à la salle de jeux vidéo.

Ici, je me suis fait un meilleur pote : Salif. On joue au foot, on court, on mange dehors et on se promène parfois. On se pose tranquille dans la rue pour fumer la chicha. Mais c'est pas pareil qu'avec ma bande de potes au Sénégal.

Si j'étais resté, ça n'aurait plus été pareil

#migration

Dans les bandes, y en a toujours un qui donne les ordres, mais il y a aussi de la solidarité. On est tous regroupés dans un lieu, c'est plus facile de parler avec les gens. Dans les relations individuelles, tu es toujours seul, tu as du mal à parler avec les gens. En même temps, on se sent plus proche de la personne. Quand je suis avec Salif, je lui raconte les conneries qu'on a faites au Sénégal avec mes potes.

#amitié

J'ai hâte de retourner au Sénégal pour passer des bons moments avec mes amis. Je parle avec mes potes sur les réseaux sociaux. Je leur raconte l'actualité en France avec les gilets jaunes ; eux celle du Sénégal. On parle de lutte, on donne des pronostics sur les grands combats. Parfois, on est déçus. Y a la mystique aussi ! C'est la sorcellerie que font les marabouts.

Mais mes amis du Sénégal, ils ne sont plus ensemble. Certains ont déménagé dans d'autres quartiers ou dans une autre région. Si j'étais resté au Sénégal, ça n'aurait de toute façon plus été pareil. Il n'y aurait pas eu tout le monde au complet. Les réseaux sociaux, ça m'a permis de garder contact avec mes proches. Ça nous permet de reconstituer le groupe à l'identique.

AMADOU, 19 ANS, EN FORMATION

LÉA

Quand Léa a embrassé une fille, ça a été la panique : était-elle homosexuelle ? Qu'allaient penser les autres ?

Les premières à avoir une relation gay

Il y a trois ans, je suis tombée amoureuse d'une fille. Une situation plutôt compliquée à gérer quand tu es toujours sortie avec des hommes et que tu ne regardes qu'eux. Avant de me lancer, beaucoup de choses se sont passées dans ma tête.

Au début, c'était juste une amie. Je la connaissais depuis peu, mais notre relation était déjà très forte. Je ne me suis pas posé de questions, je la voyais comme mon amie. Et puis, notre relation est devenue plus bizarre, on était vraiment proches, mais pas comme deux copines. Je n'avais jamais été aussi proche, aussi tactile. Mais je faisais comme si de rien n'était. On n'en parlait pas, on savait toutes les deux, dans notre tête, que c'était bizarre, mais on ne se disait rien. Un vendredi, on est sorties un peu, on a bu un peu, puis on est rentrées et au moment de se coucher, on s'est fait un petit bisou. Sur la bouche. Puis plus rien, on s'est endormies.

Le lendemain, on n'en a pas parlé. Le soir, en soirée avec nos amies, on a bu un peu trop et quand on est rentrées, on s'est réellement embrassées. Puis, la panique. Je ne comprenais vraiment pas ce qui m'arrivait. Je me demandais si j'aimais les filles ou non. Ça me prenait beaucoup trop la tête. Je n'arrivais pas à comprendre. Pourquoi est-ce que je faisais ça avec une fille alors qu'aucune fille ne m'attirait ? J'essayais de regarder des filles, pour voir si j'étais bi ou gay, mais non, rien. C'était un peu le brouillard.

Et puis, je me suis mis la pression. Je me suis demandé qui allait réagir et comment. Qui allait dire quoi ? Mon père, ma mère, mes frères, qu'est-ce qu'ils allaient en penser ? Peur de mes grands-parents, pour qui tout ça n'est pas normal. Ils sont de la vieille école. Et puis, les potes au lycée. On était à l'âge con où les réputations se faisaient vite et les rumeurs aussi. J'ai donc aussi ressenti cette peur de me faire juger par toutes les personnes de mon entourage. On était les premières à avoir une relation gay, donc les gens allaient forcément parler de nous. Et ça me faisait très peur. Alors on se cachait. On n'osait pas le dire à nos amis, alors qu'ils étaient très ouverts d'esprit ! On s'est cachées pendant près de quatre mois. Je faisais beaucoup de crises d'angoisse. J'étais vraiment perdue dans ma tête. Je n'en pouvais plus d'être aussi mal. Et juste parce que j'étais tombée amoureuse d'une fille !

Et puis, j'ai lâché l'affaire. J'ai décidé de ne plus me prendre la tête et de vivre ça comme ça venait. J'étais juste tombée amoureuse d'une personne et pas de son sexe ! J'ai assumé et ça s'est plutôt bien passé. Mon entourage proche a très bien réagi, je n'ai plus eu peur de ce qu'on pouvait dire de nous. J'étais bien, je pouvais lui tenir la main ou l'embrasser, rien ne pouvait m'atteindre.

#couple #première fois #relations amoureuses #LGBTQI+

Pouvoir le dire sans peur

Mais bon, comme je le disais, les années lycée, c'est l'âge con. L'année dernière, j'ai changé de lycée et je me suis un peu retrouvée comme deux ans plus tôt. Avec cette peur de dire que j'aimais une fille. Car, en fait, avant même que je puisse faire connaissance avec ces gens-là, je me suis rendu compte qu'ils étaient tous homophobes. Une seule fille ne l'était pas. Mais sinon, l'ensemble de ma nouvelle classe était sexiste et homophobe. Et pour eux, c'était une très grande fierté. Donc je n'ai pas osé le dire. C'était ma dernière année, je voulais passer mon bac et je n'avais pas envie de leur dire. Ils étaient beaucoup trop cons pour comprendre quoi que ce soit et j'avais peur de me retrouver toute seule.

Cette année, je suis à la fac. On n'est plus ensemble, mais j'ai décidé que, peu un importe avec qui je serai, je le dirai, et je l'ai dit ! Personne ne m'a dit quoi que ce soit et j'adore ! Je suis très heureuse et je me sens vraiment soulagée de pouvoir dire ça sans avoir peur. Après m'être posé beaucoup de questions pour comprendre si c'était les filles, les garçons ou les deux, j'ai réalisé que j'étais juste tombée amoureuse d'une personne, pas de son sexe.

LÉA, 19 ANS, ÉTUDIANTE

JE SUIS TOMBÉE AMOUREUSE D'UNE PERSONNE, PAS DE SON SEXE !

#relations amoureuses

#solo

JAMES

Quand une pote annonce à James sa grossesse, ça lui fait un choc. Il travaille beaucoup mais quid de sa vie perso ?

Dimanche en fin d'après-midi, un couple d'amis invite toute notre petite bande à se réunir chez eux. Ils insistent. Ça aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. On s'installe, on débriefe notre semaine (métro, boulot, pas trop dodo) et puis notre pote n'arrive plus à se retenir : « Bon faut que je vous annonce un truc... Voilà, je suis enceinte ! » Explosions de joie, de cris, de larmes. Chacun y va de son petit commentaire pendant que, sur son téléphone, circule la première échographie.

On accuse tous un peu le coup. À 28 ans, c'est un peu les premiers de la bande à passer le cap. Ça fait tout drôle. Un bébé quoi… On se met à parler du sexe, des prénoms, à regarder son ventre et leurs visages avec une attention soutenue. On cherche ce qui a changé. Trois mois, c'est encore trop tôt. Notre pote n'a pas l'air de tilter. Elle, plus. La soirée passe dans le bonheur le plus total. C'est pas tous les jours ces bonnes nouvelles, ces moments magiques dont on se souviendra probablement toute notre vie. Mais après l'empathie vient l'éternel retour à soi, et la question fatidique : j'en suis où moi ?

À 28 ans, je suis le dernier célibataire de ma bande. J'en ai eu des histoires hein ! Un peu trop même… Mais ça n'a jamais duré plus d'un an. Alors que tous mes potes sont avec leurs copines depuis quatre, cinq, huit ans. J'en ai oublié ce que c'était les soirées mecs, célibataires, hyper motivés pour traîner dans les bars et rencontrer de nouvelles personnes.

Niveau sentimental, j'ai pris le large

Et le problème c'est ça : moi, j'en suis pas là. J'en suis encore à coucher à droite à gauche, à m'embourber dans des histoires compliquées, à faire des dates Tinder sans saveur. J'en suis encore à raconter mes péripéties à mes amis. Ça les fait rire. Eux, ils ont trouvé un rythme où draguer, séduire, pécho, c'est plus d'actualité. Alors forcément, mes histoires, ça les distrait. Mais moi, quand mes potes m'ont dit qu'ils attendaient un enfant, ça m'a mis une pression.

Je fais partie de ces mecs qui se fixent des objectifs dans la vie. À 30 ans, je devais être bien ancré dans le journalisme, avoir réalisé mon premier long métrage et commencer à penser à avoir des enfants. Deux ce serait cool, comme moi avec mon frère. Ce genre de délire, pour beaucoup, c'est de la projection sans conséquence. Pour moi, c'était un vrai plan de bataille. Et j'ai donné pour ça !

Je viens de passer les cinq dernières années de ma vie à me buter au travail, à me former en indépendant, à chercher du boulot, à écrire, à réaliser, puis à bosser, comme un acharné. Je me suis lancé corps et âme dans ma « carrière ». Et ça a plutôt bien fonctionné hein ! J'ai une carte de presse, un film en festival. C'est pas le franc succès, mais c'est en bonne voie. Par contre, niveau sentimental, j'ai pris le large. Et je suis bien loin du rivage.

C’est pas tellement que je suis vieux, c’est qu’aujourd’hui TOUT LE MONDE est casé. Encore récemment, j’accrochais avec une fille dans un bar. On a parlé pendant deux heures, on a dansé, du désir dans le regard, mais au moment de l’embrasser elle m’a repoussé. « J’ai un mec… » Je critique pas hein ! Même casé, c’est agréable d'être désiré. Mais moi j’étais niqué. Mes coups d’un soir se font plus rares, plus ennuyeux aussi. C’est bien de baiser, mais ça me suffit plus. J’ai envie d’une vraie histoire, un truc qui dure, un peu pur.

Alors je continue mes rencontres, mais j’ai beaucoup moins de gens avec qui sortir : le couple, ça réduit fortement les aventures nocturnes. Mes potes font des « soirées tranquilles », des cinés, des dîners, et puis ils sont fatigués… Et sortir seul, à 20 ans c’est drôle, à presque 30 c’est un peu ridicule. Alors je sors moins, je rencontre moins de gens et donc moins de filles. Pendant un temps ça allait, je pouvais bosser plus. Mais mes potes attendent un bébé et moi, je suis toujours tout seul.

JAMES, 28 ANS, SALARIÉ

AWA

Adoptée par une famille française, Awa se retrouve entre deux familles aux cultures bien différentes !

#migration

#identité

#famille

Difficile d'aimer deux familles si différentes

En 2007, j'ai quitté le Sénégal pour venir en France, j'avais 3 ans. C'était pendant les grandes vacances. J'ai été adoptée parce que là-bas, il n'y avait que ma grand-mère pour m'élever ; mes oncles et tantes avaient déjà des enfants. Ma marraine est venue au Sénégal demander à ma grand-mère si elle pouvait m'adopter. Elle a dit oui. Je suis arrivée dans la banlieue parisienne, à Châtillon, dans ma nouvelle famille. C'était la femme du frère de ma mère biologique, en gros ma tante par alliance. Elle était française.

Au début, je ne captais pas ce qui m'arrivait (j'ai pleuré dans l'avion). Quand j'ai atterri, j'ai vu un groupe de personnes m'accueillir, j'ai pas tout de suite compris qui c'était, sachant que je ne parlais pas français. Ma mère adoptive, elle, me parlait en wolof, une des langues principales du Sénégal. Ça m'a un peu rassurée. J'ai fait la bise à tout le monde. Puis, on a pris un goûter. On m'a offert des cadeaux. J'ai eu peur du doudou qu'on m'avait offert, je me suis cachée parce qu'il était grand et que je n'en avais jamais eu.

Ma nouvelle maison, elle était plus grande, spacieuse, lumineuse… La France n'avait rien à voir avec le Sénégal ! Là-bas, j'habitais dans la maison familiale qui était petite et en brique avec un portail. Puis, la rentrée est arrivée, j'étais en moyenne section. Je me suis plutôt bien intégrée. En CP, j'ai eu une aide personnelle un jeudi sur deux, je jouais en apprenant. Ma mère adoptive était plutôt gentille, chaleureuse, bienveillante et attentive. Au bout de quelques années, je lui ai demandé : « Pourquoi toi t'es blanche et moi je suis noire ? » Elle m'a répondu que c'était parce que j'avais été adoptée : « Au début, j'étais ta marraine, et après je suis devenue ta mère, parce que ta mère biologique est morte ». C'est comme ça que j'ai réalisé vers 10 ans que ma vraie mère était décédée. J'étais triste. C'est aussi cette année-là que j'ai connu mon père biologique, en retournant au Sénégal avec ma mère adoptive. Elle voulait que je revoie ma famille (mes tantes, oncles, cousins, cousines). J'ai trouvé ça généreux de sa part de me permettre de les revoir. Et de rencontrer mon père.

Ces deux familles, c'est des cultures bien différentes. Et c'est difficile pour moi d'aimer deux familles si différentes : dans ma famille française, ils sont athées et je mange du porc. Alors que dans ma famille sénégalaise, ils sont musulmans et si je mangeais du porc, je me ferais frapper ! Ils le savent pas. Il y a que mon père qui sait que je mange du porc. C'est important cette histoire de porc. Ça marque la différence de cultures.

Aussi, dans ma famille française, il y a des gays. Alors que dans ma famille au Sénégal, ils sont pour la plupart homophobes. Je peux pas leur en parler. Mais malgré tout, pour moi, il n'y a pas de différence. Il n'y a pas une famille que j'aime plus que l'autre, je ne fais pas de favoritisme. Parce que c'est la famille. Finalement, je me dis que même si tu as été adopté, tu trouveras toujours des personnes pour t'aimer.

AWA, 14 ANS, COLLÉGIENNE

« POURQUOI TOI T'ES BLANCHE ET MOI JE SUIS NOIRE ? » J'AVAIS ÉTÉ ADOPTÉE.

LUCKY

Comparée aux stars, Lucky ne s'aime pas, mais par rapport à ses amies à la peau plus foncée, elle se sent chanceuse et ça la révolte.

#corps

#amour de soi

Je ne m'aime pas, enfin je n'aime pas mon visage. Je n'aime pas me prendre en photo, alors que quand j'étais petite, j'aimais beaucoup me prendre en photo et j'étais très photogénique. Quand je me compare aux stars, je me dis : « Waouh, elles sont magnifiques ! » Et quand j'en parle à ma sœur et à ma cousine, elles me disent : « Mais t'es grave bête, parce que ce sont des stars, elles sont pleines d'artifices, de chirurgie, de faux ongles, de maquillage… »

Saweetie, Ryan Destiny, Rihanna et plein d'autres. J'ai commencé à me comparer à ces stars quand j'ai commencé en cinquième à utiliser les réseaux sociaux, et surtout Instagram. Je les suis sur Insta. Je passe mon temps à les admirer. Je me dis tout le temps qu'elles ont une plus belle peau que moi, bien bronzée, bref... Parce que j'ai des tâches, des boutons et beaucoup de tracas, je complexe.

Être « une lightskin », askip, c'est une bonne chose

Je suis claire de peau et dans la société dans laquelle on vit, la couleur est TRÈS importante. La couleur claire, le fait d'être blanche, d'être « tysmey » [métisse] et d'être « une lightskin », askip, c'est une bonne chose. Je ne sais pas ce que pourrait ressentir une personne beaucoup plus foncée que moi car « je ne suis pas dans sa peau » mdr, mais je pense que ça doit être dur d'endurer ces remarques. Par exemple, une de mes copines d'origine malienne est très foncée et parfois les gens à l'école la comparent à un charbon et se moquent de sa couleur de peau. Autre exemple : les garçons de ma classe disent qu'ils préfèrent les rebeus et qu'ils ne sortiraient jamais avec une renoi parce que les noires seraient moches... Comme moi je suis claire de peau, peut-être que je suis chanceuse, parce que j'échappe un peu plus à ce genre de remarques.

Aux garçons noirs qui se moquent des filles noires, je leur dis : il serait temps de vous réveiller ! Nous ne sommes pas dans un clip de Nicki Minaj ou de Chris Brown. Si vous trouvez que les femmes noires foncées sont moches, déjà, vous insultez vos mères, vos tantes, vos sœurs et cousines. On a beau vous le répéter, vous ne comprenez pas. Ne vous inquiétez pas, JE/ON continuera à vous le répéter jusqu'à ce que ça rentre dans vos GROSSES têtes. On dirait qu'on est leur mère et qu'il faut leur apprendre la vie.

LUCKY, 14 ANS, COLLÉGIENNE

JE SUIS CLAIRE
DE PEAU ET DANS
LA SOCIÉTÉ DANS
LAQUELLE ON VIT,
LA COULEUR EST TRÈS
IMPORTANTE.

EVELINE

Maltraitée pendant son enfance en Côte d'Ivoire, Eveline a découvert l'amour en fondant sa propre famille.

#couple #maternité #migration #violences #famille

À ma naissance, j'ai été arrachée à ma mère et élevée par ma grand-mère, la mère de mon père, à Sakassou, en Côte d'Ivoire. Jusqu'à mes 3 ans, je faisais la navette entre ma grand-mère paternelle et mon père.

Chez mon père, j'étais une petite fille heureuse qui avait l'attention et l'amour de son papa, quand il rentrait du travail ou quand il nous félicitait pour notre réussite scolaire. À 4 ans, j'ai vécu avec mon père et sa partenaire. Je pense que c'était l'unique femme qui avait de l'amour sincère à offrir aux enfants de mon père. Mais il l'a quittée et en 2002, pour fuir, une semaine avant la guerre civile, il est parti de Côte d'Ivoire pour un monde inconnu : l'Europe. Avec ma grand-mère et mon petit frère, on a fui Sakassou pour se réfugier à Abidjan. J'avais 8 ans. Et c'est là que mon calvaire a commencé.

On me traitait de sorcière

Je vivais à Abidjan avec le frère de mon père, sa femme et leur fille. Là j'ai été maltraitée. Les frères et sœurs de mon père passaient leur temps à me battre, à m'attacher… Ils me laissaient affamée, je dormais à la belle étoile. On me traitait de sorcière. À chaque fois que mon père appelait, on s'arrangeait pour lui dire que je n'étais pas présente pour éviter qu'il me parle. Je vivais tout cela très mal, je ne pouvais pas me défendre. J'écoutais, j'appliquais les ordres. Je n'avais pas le numéro de téléphone de mon père pour lui dire.

Un jour, je me suis enfuie pour trouver du réconfort auprès de ma grand-mère maternelle et de la nourriture pour manger. J'étais affamée et faible. À mon retour chez mon oncle, j'ai été attachée et frappée avec une rallonge qui m'a laissé une très grande cicatrice au niveau de la poitrine. Les voisins sont venus me secourir et j'ai été transportée à l'hôpital par un ami de mon père.

Après ça, j'ai été renvoyée chez ma grand-mère paternelle à Sakassou. Je n'étais pas la bienvenue. Je passais toutes mes journées dans la cour à entendre des chuchotements à mon égard. J'étais la Cendrillon, je faisais le ménage, le repas, l'entretien de la maison, sans me nourrir. Puis, mon père a rencontré quelqu'un en France qui m'a adoptée. Et elle m'a fait venir en France. J'avais 11, 12 ans. Mais quand je suis arrivée, ils n'étaient plus ensemble. Du coup, j'ai vécu avec elle, jusqu'à ce qu'à l'âge de 15 ans, mon père vienne nous arracher à elle. J'ai vécu avec lui, mon frère et ma sœur dans une maison où on le voyait jamais.

La rencontre avec mon mari a changé ma vie

En 2014, j'ai rencontré mon futur mari. J'avais 20 ans. J'ai quitté la maison de mon père deux ans plus tard quand j'ai appris que j'étais enceinte. Mon fils est arrivé dans notre vie le 16 février 2017 à 14h05. Mon mari m'a épaulée, guidée et m'a montré que l'amour existait, à sa façon à lui. Entre mon mari et moi, c'était fusionnel, on se complétait, c'était ma moitié. Grâce à cet amour, j'ai pu me poser mentalement et

construire ma propre vie de famille. L'arrivée de mon fils a été une très grande étape, car l'amour maternel était un sentiment mystérieux et inconnu pour moi.

Dans mes débuts avec mon enfant, c'était très difficile. Peu après, j'ai eu des conflits avec mon mari et on s'est séparés pendant près d'un an, avant que notre fils ait 1 an. Pendant notre séparation, j'ai été très triste et dure avec mon fils. Mais chaque fois que je le regardais, mon prince, ce petit garçon arrivait à me donner le sourire et la force de me réveiller à 4h du matin. La rencontre avec mon mari a changé ma vie : je peux me livrer à lui, c'est la personne avec qui je me retrouve physiquement et mentalement. Quand il est près de moi, ensemble, on essaie d'assurer et de mettre des projets en place pour notre vie future. Mon passé restera toujours dans mon cœur et dans ma vie. Parce que chaque fois que je regarderai mon corps, je le verrai.

EVELINE, 25 ANS, STAGIAIRE

WHITNEY

Six mois après leur rencontre, Whitney est tombée enceinte de Rico. Mais après l'annonce de la grossesse, il n'a plus donné de nouvelles.

#relations amoureuses #séparation #tromperie #couple #maternité

Début 2014, je me balade sur Instagram, comme tous les jeunes du monde entier, puis je tombe sur le profil d'un jeune homme, plutôt beau garçon… J'aime quelques-unes de ses photos sans forcément m'attendre à un retour de sa part. Les jours passent quand, un beau jour, je reçois un message. Tout émoustillée, je m'empresse de répondre, en surveillant chaque seconde mon téléphone pour savoir s'il m'a répondu. On a continué à se parler jours et nuits sans jamais qu'il y ait un blanc. J'étais toujours aussi excitée de lui parler.

Voici le jour de la rencontre tant attendue ! J'y suis allée avec une copine qui était encore plus enthousiaste que moi. On va lui donner un nom, on l'appellera Rico. Arrivées au rendez-vous : pas de Rico. Coup d'œil à gauche, à droite. Personne ! N'étant pas patiente, je décide de rentrer chez moi, quand ma copine me dit de patienter encore un peu… Ce que je fais pour lui faire plaisir ! Avachie sur le banc de l'arrêt du bus, attitude nonchalante, qui voilà ? RICO !!! Il s'avance vers moi, prêt à me serrer la main. Je refuse, agacée par son retard. Un léger sourire se dessine sur sa bouche. Il était accompagné de deux amis. Tout le rendez-vous s'est bien passé, sauf que devinez quoi ? Rico et moi n'avons pas décroché un mot. PAS UN SEUL ! Incroyable, mais vrai ! Encore plus bizarre : j'ai vraiment eu un coup de foudre. Chacun est rentré chez soi. Quelques heures plus tard, j'ai reçu un message du fameux Rico qui me disait : JE TE VEUX !! (Oui, oui, en lettres capitales !).

Du petit conte de fées au cauchemar

À partir de ce moment-là, on ne s'est plus lâchés ! On se voyait chaque jour, on se parlait sans cesse. Tout se passait bien. Et je suis tombée enceinte de Rico ! (Bon à savoir : on avait déjà eu une discussion sur ce sujet bien avant ça, tout était OK). Mais il y a toujours un *fail* dans l'amour. Le petit conte de fées s'est transformé en cauchemar.

Six mois après notre première rencontre, je lui ai annoncé ma grossesse, il semblait réjoui. Sauf que je suis rentrée chez moi et je n'ai plus entendu parler de Rico. Disparition totale. Au bout de quatre mois de grossesse, je me suis permis de contacter sa mère et nous nous sommes donné rendez-vous à la gare de Vigneux. J'avais fait tout mon possible pour cacher mon ventre. Elle m'a emmenée dans un McDonald's et, la peur au ventre, je lui ai tout raconté. Elle était choquée ! Je me sentais coupable de lui avoir imposé cette grossesse.

Quelques jours plus tard, la sœur de Rico nous a fait nous confronter, surtout pour remonter les bretelles à son frère ! En conclusion, Rico et moi nous sommes remis « en couple ». Oui, je mets des guillemets parce que tout ça n'était que mirage ! La grossesse se poursuivait tranquillement, je résidais dans un centre d'hébergement pour les mamans enceintes ou avec des enfants. Sauf qu'un beau jour, j'apprends toutes les infi-

délités de Rico, ce qui me détruit totalement. Pourquoi moi ? Moi qui porte son enfant ! J'ai pardonné ses infidélités, mais ça restait en travers de la gorge.

Il avait été interpellé par la police

Voilà, j'ai accouché de mon petit bébé ! Tout s'est très bien passé, Rico était présent. Les mois ont passé, Rico se faisait de plus en plus rare. Voire INEXISTANT. Quand ses amis m'ont appris qu'il avait été interpellé par la police et qu'il était en détention provisoire, c'était l'incompréhension totale. J'ai été convoquée par le commissariat, qui m'a expliqué le pourquoi du comment Rico était incarcéré. Je suis tombée des nues, mais j'ai gardé mon sang-froid durant l'audition. Finalement, cela n'a pas changé grand-chose pour mon fils et moi, vu qu'il n'était déjà pratiquement pas là. J'ai effectué une demande de parloir pour pouvoir aller le voir en prison, ce qui m'a été accordé. Faut savoir qu'à sa sortie, il me promettait mondes et merveilles.

Un an a passé, Rico a été libéré et devinez quoi ? Ses infidélités ont repris. Ça n'a pas loupé ! Toujours éperdument amoureuse, j'ai quand même décidé de stopper cette relation toxique. Je pensais mériter beaucoup mieux que ça ! Je suis tombée en dépression pendant un an. Ça a été très dur de me relever, mais j'ai réussi. Voilà, aujourd'hui mon fils a 3 ans et demi, j'ai eu mon appartement en résidence sociale. Je vis ma vie et je ne regrette pas ma rupture avec Rico. Je m'oubliais pour lui. Toute cette histoire m'a permis de savoir ce que je ne veux plus dans une relation. Je suis une jeune maman célibataire et épanouie ! AH OUI ! Si vous vous demandez ce qu'est devenu Rico, eh bien, il est à nouveau en prison.

WHITNEY, 24 ANS, STAGIAIRE

CLARA

**À 21 ans, Clara n'avait jamais été amoureuse d'un garçon.
Dernière de ses copines à ne pas avoir de copain, ça a fini par lui arriver.**

#couple #première fois #solo #relations amoureuses

L'Amour est un bien grand mot. Je n'y avais jamais vraiment cru jusqu'à récemment. J'ai toujours pensé que c'était pour les autres et pas pour moi. Au lycée, j'étais la fille qui donnait des conseils à ses amis. En plus, je n'intéressais pas les mecs. Donc tout allait bien.

À la fac, le regard des mecs a changé. Je savais que je plaisais à certains, mais j'ai continué à avoir le même comportement qu'au lycée. Je n'avais pas le temps d'aimer. J'étais préoccupée par mes études et c'est un sujet qui me paraissait lointain, car on n'en parlait pas chez moi. C'était assez tabou. Mes parents ne sont pas du tout démonstratifs entre eux. Ni même avec mon frère, ma sœur et moi. Ce « manque d'amour » a créé une certaine distance avec les gens. Faire la bise à une amie, c'était pas naturel pour moi, encore moins la prendre dans mes bras (j'ai d'ailleurs encore un peu de mal). C'est pour ça que je me considère comme une personne froide avec les autres. J'ai du mal à être sociable. J'essaie de m'améliorer, même si c'est difficile. Je suis une fille solitaire. J'ai l'habitude de me débrouiller seule, sans l'aide de personne. J'ai donc fait comprendre aux mecs que je n'étais pas intéressée. Cela a duré trois ans, trois ans durant lesquels j'ai continué à ignorer les mecs et l'Amour.

Ma représentation de l'amour était très négative. J'avais une copine qui me racontait ses problèmes avec son mec. Ça m'a confortée dans mon idée que le célibat, c'était mieux. Je me demandais : « C'est ça l'amour ? Des disputes en continu ? Mon amie qui reste en couple ne serait-elle pas plus heureuse célibataire ? » J'essayais de lui donner des conseils, mais qu'est-ce que j'y connaissais ? J'étais contente de mon statut de célibataire même si mes amis me taquinaient à propos du fait que, à mon âge, je n'avais jamais été en couple. Je n'y prêtais pas attention. Je n'avais pas besoin de quelqu'un dans ma vie.

Et puis, c'est arrivé. Sans que je m'y attende. J'avais d'abord connu deux histoires, mais je n'étais pas amoureuse. Ensuite, ce garçon m'a draguée (je ne fais jamais le premier pas, je suis trop timide). Au début, je n'étais pas trop sûre de vouloir me relancer dans une nouvelle relation. Mais j'ai rapidement été charmée par sa gentillesse, ses attentions, son humour. Nous avons officiellement été en couple deux semaines après notre rencontre. J'avais un petit peu peur, car je ne savais pas dans quoi je me lançais. Quatre mois plus tard, je ne regrette pas. Jamais je ne m'étais sentie aimée par quelqu'un.

Par rapport aux jeunes de mon âge, je ne sais pas trop où me situer en fait. J'ai l'impression qu'il y a deux extrêmes, et moi au milieu : d'un côté ceux qui enchaînent les relations et de l'autre ceux qui attendent le mariage. Je sais qu'il y a aussi des personnes dans le même cas que moi. En fait, j'ai la sensation qu'avec toutes les nouvelles technologies, tout va beaucoup plus vite : les rencontres, les relations, les histoires, les ruptures… Tout cela me dépasse. Je préfère connaître une seule et belle histoire d'amour dans toute ma vie plutôt que dix, vingt, trente histoires qui ne mèneront à rien. Aujourd'hui, je suis heureuse en amour et c'est tout ce qui compte.

CLARA, 21 ANS, VOLONTAIRE

AU LYCÉE, JE N'AVAIS PAS LE TEMPS D'AIMER. J'ÉTAIS PRÉOCCUPÉE PAR MES ÉTUDES ET C'EST UN SUJET QUI ME PARAISSAIT LOINTAIN.

#relations amoureuses

#sexualité

PIERRE

Pierre fréquente des prostituées. Il aimerait se mettre en couple avec une fille qui lui fasse découvrir l'amour.

Je n'aime pas parler pendant des mois avec des filles car parler, draguer, au bout d'un moment, ça devient plat et ne donne plus envie. Même si certaines filles que j'ai rencontrées donnent vraiment envie d'aller loin avec elles. Du coup, je fais un mix entre une vraie relation et des relations payantes, avec des prostituées.

Ça fait plus d'un an que je fais ça parce qu'au bout d'un moment, avec mes copines, c'est chiant. La relation devient plate, sans amour, sans ce petit truc chaud. Le problème n'est pas totalement le sexe, c'est vraiment que la fille me lasse. Avec certaines filles, des « vraies » filles, ça tourne en boucle. J'aimerais que ça monte, ça descende, avec des disputes, comme un vrai couple quoi ! Quand je tombe sur des filles pas très intéressantes, je les délaisse. Et dans ces cas-là, je contacte des prostituées.

Je suis parfois tenté par une « vraie meuf ».
C'est au bled que j'ai découvert les maisons closes, avec mes grands cousins. C'est eux qui m'ont appris tout ça il y a deux ans en Espagne. Quand on est arrivés, ça m'a fait bizarre de rentrer là-dedans, même si j'avais déjà fait ma première fois depuis quelques mois. Au Portugal aussi !

Dans la maison close, t'arrives, c'est une grande maison, de la musique, un bar, les filles qui sont « habillées » en tenues sexy, mais t'as pas l'habitude de voir ça comme ça ! On a bu un verre, puis plusieurs prostituées se sont rapprochées de nous, puis la soirée a vraiment commencé. On a engagé la discussion, puis on en a payé une. Elle m'a emmené dans une chambre qu'il y a à l'étage du club puis... voilà.

Parfois, je suis plus tenté d'avoir « une vraie meuf plutôt qu'une prostituée. Mais faut avoir la tête sur les épaules ! Avec les escortes, il n'y a pas d'amour. Que du sexe. Quand je rencontre une vraie fille, il n'y a que de l'amour et du vrai. Et, quand j'y arrive avec une vraie fille, il y a les deux ! J'ai eu quelques relations avec des vraies filles mais qui ont pas duré. Je ne l'ai pas fait beaucoup de fois, mais dans mes relations anciennes il y avait le feeling et la p'tite étincelle qui faisait qu'on le faisait plusieurs fois.

Parfois, je suis plus tenté d'avoir « une vraie meuf »

Je suis très conscient que ce que je fais, c'est mal en se faisant du bien. Quand on est en « chien », on veut juste se vider et alors, à ce moment précis, payer des prostituées. Mais je préfère tellement fréquenter une vraie fille intéressante qui me plaît et tout et faire les choses bien avec elle ! C'est pour ça que je songe à arrêter et à le faire plutôt en vacances, au bled, une ou deux fois, pour m'amuser.

PIERRE, 15 ANS, LYCÉEN

ABDOU

Quand Abdou vivait au Sénégal, sa famille en France lui envoyait de l'argent. À Paris depuis peu, il devra bientôt faire de même.

L'amour de la famille, c'est prioritaire. C'est mon père qui m'a amené ici en France. Il a la nationalité française. Je suis arrivé au mois de mai 2018. Ma famille était dans un petit appartement, du coup j'ai été hébergé chez mon cousin. Avant, j'ai fait mon parcours scolaire au Sénégal. Je vivais dans notre maison avec toute ma famille, ma grand-mère, les cousins, les oncles et les tantes. Mon père a fait tous les papiers et je suis venu. Maintenant, j'ai la moitié de ma famille ici, l'autre au Sénégal. En France, il faut travailler pour soutenir la famille et les amis.

Au Sénégal, si j'avais besoin de quelque chose, un ordinateur, un téléphone ou des habits, j'appelais mon père ou les amis qui étaient en France. Ils me répondaient. Des fois, c'était positif : « Pas de problème, si je reçois mon salaire, je vais voir si c'est possible. » Des fois, c'était négatif. Ils me disaient qu'ils avaient beaucoup de dépenses ce mois-ci et qu'ils ne pouvaient pas. Je ne comprenais pas. J'avais en tête que s'ils étaient en France, ils avaient beaucoup d'argent. Quand ils disaient qu'ils avaient beaucoup de charges, je ne les croyais pas. Je me disais : « Peut-être ils sont méchants et ils veulent rien t'envoyer. » Quand je suis venu ici, je me suis aperçu que ce qu'ils disaient, c'était vrai.

Quand j'aurai un travail, il faudra que je participe

Ici, c'est difficile. Quand tu reçois ton salaire, tu payes ton loyer et toutes les charges et puis après, tu dois envoyer à la famille. Il ne te reste pas beaucoup d'argent pour vivre. Quand on est seul, c'est plus facile. Mais quand tu as une fiancée ou une femme, les charges de la famille ne sont pas les mêmes. Par exemple, mon cousin a une fiancée au Sénégal et il doit lui envoyer de l'argent. Et parfois ça le met à découvert.

Moi, pour l'instant je n'envoie rien, j'ai pas de dépenses mais j'ai rien comme argent. Quand j'aurai un travail, il faudra que je participe comme les autres. Et ici aussi : pour aider mon père, ma mère, mes frères et sœurs. Tu fais ça selon tes moyens. Tu vas quand même garder une partie pour toi, car il peut y avoir des imprévus : partir en voyage, quelqu'un peut tomber malade. C'est ce que je ferai. Je suis obligé de donner. C'est par amour. Ça m'embête pas. Parce que lorsque j'étais là-bas, ils faisaient la même chose. Maintenant c'est à moi.

ABDOU, 18 ANS, STAGIAIRE

#solidarité #migration #famille

#migration #séparation #relations amoureuses

ABDOUL

Abdoul a dû se séparer de son amoureuse en Mauritanie. Aujourd'hui, alors qu'elle s'apprête à se marier, lui cherche l'amour en France.

J'ai quitté le Mali en 2017. Je suis arrivé en Mauritanie dans un petit village, tout seul, pour travailler en tant que tailleur. Là-bas, j'ai rencontré une fille. Elle est venue à l'atelier et m'a demandé comment je m'appelais, m'a dit qu'elle me trouvait beau et qu'elle m'aimait. Je n'ai pas compris : « Comment tu peux m'aimer ? On ne se connaît même pas ! » Elle m'a répondu que la première fois qu'elle m'avait vu, elle m'avait aimé. On a échangé nos numéros. Elle me disait de belles paroles alors qu'on venait de se rencontrer. Quelques jours plus tard, on s'est mis ensemble. Elle venait tout le temps à l'atelier, on prenait le thé, on discutait. Un jour, elle m'a dit qu'elle était enceinte. J'en ai pas mangé pendant une semaine… Mais elle m'avait menti ! Elle voulait savoir si je l'aimais ou pas. Plus tard, on m'a parlé de cette fille pour me dire que ce n'était pas une fille bien, mais l'amour ne choisit pas. On s'aime. C'est la vie.

On s'écrit, on se parle, mais elle va se marier

Un jour, j'ai dû retourner au Mali, parce que ça faisait longtemps que je n'avais pas vu ma famille. On se parlait par téléphone, mais on a fini par mettre un stop car j'ai décidé de quitter le Mali pour ma famille, pour leur donner de l'argent, parce qu'on a pas de moyens. Je suis en France, elle en Mauritanie, elle me manque trop. On s'écrit par WhatsApp et on s'appelle deux, trois fois par mois. J'aime Fatou plus que Paris. Et elle m'aime toujours, mais elle va bientôt se marier, elle veut s'enfuir. Je lui ai dit de pas le faire. Elle a fini par se calmer et accepter la situation. Elle a 20 ans, c'est mieux pour elle qu'elle se marie maintenant. Elle m'a dit que si je trouve une fille, je peux discuter avec, faire connaissance. C'est elle-même qui m'a dit ça, parce qu'elle, elle n'est pas là. Si elle était là, je le ferais pas.

Mais comparé à une ville au Mali, trouver une fille à Paris, c'est compliqué, surtout que j'aime encore Fatou. Un jour, à Saint-Denis, j'ai vu une fille, j'ai même cru que c'était Fatou. J'ai crié « Fatou », « Fatou », mais c'était pas elle. À Paris, les filles me disent : « On se connaît pas, pourquoi tu veux me parler ? » En Afrique, c'est pas ça. En Afrique, quand t'arrêtes une fille, elle s'arrête, prend le temps de discuter… C'est tranquille. Sinon, les filles ne veulent donner que leur Snap, pas leur numéro. J'ai récupéré des Snap, mais on ne discute pas, parce que moi, je suis direct, et les Snap c'est beaucoup pour les amis. Je dragues des filles sur Snap, mais elles habitent toutes à Toulouse. J'espère que moi aussi je trouverai une fille avec qui me marier en France.

ABDOUL 16 ANS, EN FORMATION

« COMMENT TU PEUX M'AIMER, ON NE SE CONNAÎT MÊME PAS ? » ELLE M'A RÉPONDU QUE LA PREMIÈRE FOIS QU'ELLE M'AVAIT VU, ELLE M'AVAIT AIMÉ.

POSTY

Posty se pose des questions sur la sexualité. Il en parle avec ses potes, mais il aimerait avoir les conseils expérimentés d'un sexologue !

#éducation sexuelle

#sexualité

Il y a un mois, j'ai regardé la série Sex Education. C'est une série que je trouve particulièrement intéressante parce qu'elle met en scène des jeunes qui viennent en aide à d'autres. S'il y avait un jeune sexologue dans mon lycée, je pense que ça aiderait beaucoup de gens.

Par exemple, je parle rarement de sexualité avec mes parents. Quelques fois avec mes cousins, cousines et des amis plus âgés. Je me sens libre de parler avec eux de tout ce qui touche aux maladies, au sida, au fait d'utiliser des préservatifs, parce que ça reste entre nous. Les réponses qu'ils m'apportent sont pertinentes mais, parfois, ça ne me suffit pas. Ils savent plus de choses que des gens de mon âge, mais ils en savent quand même moins que les adultes.

On a besoin de parler des questions de sexe

Avec les gens de mon âge, on échange sur ce qu'on a fait ou ce qu'on aimerait faire, on se questionne ensemble sur notre sexualité. On se fait des blagues, c'est léger. Ça arrive parfois qu'on se fasse des remarques blessantes, sans réfléchir. On se moque des goûts des uns et des autres en matière de filles. Alors que les filles que j'aime bien, ça ne regarde que moi, ils n'ont pas à juger. Mais la plupart du temps, on s'écoute. Avec les adultes, on peut pas faire ça. Alors qu'ils peuvent nous apporter des réponses qu'entre jeunes on n'a pas. Ils nous disent d'aller parler à des gens de notre âge. Je ne le prends pas mal, je pense juste que c'est plus simple pour eux de nous renvoyer vers des amis plutôt que de prendre le temps de nous expliquer. Mais quand ça se passe bien avec les adultes, ça leur arrive de nous raconter leurs histoires.

Par moment, je sens que j'aurais besoin d'un cadre, de personnes sérieuses pour en parler. J'aimerais pouvoir leur demander si je suis trop jeune pour commencer à avoir des relations sexuelles par exemple, s'il faut que j'attende, etc. Au collège, des intervenants sont venus pour parler du sida et de l'éducation sexuelle. Au lycée, il y a eu une visite médicale avec l'infirmier. Il m'a rappelé qu'il fallait se protéger. Mais on a besoin de parler plus profondément et plus longtemps de toutes ces questions.

Ce serait vraiment libérateur

À notre âge, on s'en pose beaucoup. Mais on ne sait pas forcément à qui les poser. Alors on se sent seul. Mais si on avait la possibilité d'en parler, librement, avec quelqu'un de compétent et d'à peu près notre âge, par exemple avec un jeune sexologue, ce serait vraiment libérateur pour beaucoup d'entre nous, filles comme garçons. C'est important qu'on puisse se confier à quelqu'un proche de notre âge, qui sait ce qu'on vit au quotidien et qui comprend les questions qu'on se pose.

POSTY, 16 ANS, LYCÉEN

UN SEXOLOGUE, CE SERAIT VRAIMENT LIBÉRATEUR POUR BEAUCOUP D'ENTRE NOUS, LES FILLES COMME LES GARÇONS.

AÏSSA

Aïssa a donné naissance à deux enfants. Aimer le second n'avait rien d'une évidence car ce n'était pas une grossesse désirée.

#maternité

Je me suis mariée en 2014 au Sénégal. Après, je suis venue en France rejoindre mon mari en juin 2014. Quand on est marié, on ne peut pas refuser de faire un enfant si le mari le veut. Le mien ne m'a obligée à rien. Il m'a dit que ça dépendait de moi. De mon côté, je me sentais prête car j'étais mariée.

#famille

Je suis tombée enceinte et le 18 avril 2015, ma fille est née en France. J'avais 18 ans. C'était ses 3 ans quand j'ai accouché d'un deuxième enfant, le 26 juin 2018. Avant, j'aimais beaucoup mon premier enfant ; plus que mon deuxième parce le premier avait été désiré tandis que le second n'était pas prévu. Avant que le deuxième naisse et que je le prenne dans mes bras, je ne l'aimais pas vraiment. Mais, avec le temps, j'ai appris à l'aimer comme sa sœur.

C'était mon devoir de le sauver

À sa naissance, à l'hôpital, les médecins m'ont dit : « Il faut faire la césarienne parce que sinon, il ne va pas naître en vie. Il faut la césarienne pour le sauver ! » J'ai pensé que c'était quand même mon bébé. Je l'avais porté huit mois dans mon ventre. C'était mon devoir de le sauver. Je lui ai même donné le nom de mon père. J'ai fait ça pour avoir le nom de mon papa à côté de moi car je l'aime beaucoup. C'était une façon de penser à lui alors qu'il n'était pas près de moi. Finalement, c'était des preuves d'amour pour mon deuxième enfant !

La grande est jalouse depuis ma seconde grossesse. Elle se met en colère, elle me demande de la porter tout le temps. Quand elle est venue à l'hôpital avec son papa, elle a dit : « C'est à qui le bébé ? » J'ai dit : « C'est à moi ! » Elle a répondu : « Non, c'est pas à toi. » Quand je suis rentrée à la maison, elle a dit que le bébé n'allait pas rester ici. Je n'arrive pas à la laisser toute seule, sinon elle tape le bébé. Il faut que je reste attentive. L'amour, on peut le partager. Chacun a sa place. Je les aime tous les deux. C'est ce que je lui dis tout le temps : « Tu es à ta place et ton frère aussi. »

Il n'y avait pas que ma fille qui était jalouse, mon mari aussi. Avec le premier, tout allait bien. Depuis le deuxième enfant, mon mari croit que je m'occupe plus de mes enfants que de lui. Il me dit que je suis amoureuse de mes enfants. Ils sont petits, ils ont besoin des deux parents. Il faut qu'il comprenne ça.

Mais j'avoue, c'est vrai : je suis plus amoureuse d'eux que de lui. J'aime mes enfants, c'est ma passion, mon bonheur, ma joie de vivre, ma raison d'exister, ma plus grande fierté. C'est simplement ma raison d'être. Sans mes enfants, je ne suis plus rien.

AÏSSA, 22 ANS, STAGIAIRE

HARRY

Introverti, Harry a pour meilleur confident… son ordinateur, le seul qui connaisse tous ses secrets et qui lui permette d'échapper à la réalité.

#virtuel #amitié #passion

À l'école ou au collège, beaucoup de gens se moquaient de moi à cause de mon style et de ma culture sortis des années 90 : chemises à carreaux ou unies toujours bien repassées, pantalons en jean coupe classique, chaussures de ville en cuir cirées et lustrées.

En quatrième, deux choses importantes sont arrivées. D'abord, deux personnes ne se sont pas arrêtées à ma chemise toute propre et à mon air timide. Elles se sont intéressées à moi, à qui j'étais vraiment. J'ai commencé à comprendre ce qu'était l'amitié. J'ai compris à quel point les expressions « je tiens à toi » et « je te fais confiance » étaient importantes. Ensuite, j'ai eu mon premier téléphone portable et en première, un ordinateur personnel.

Ces événements peuvent paraître sans importance, mais pour moi, ils en ont eu beaucoup : mon téléphone m'a permis de parler beaucoup plus régulièrement avec mes amis et mon ordinateur est lui-même devenu mon ami. Ce qui me manquait, c'était de pouvoir réellement me confier à quelqu'un. Je suis comme ça, introverti, et je ne me confie pas. Pourtant, au bout d'un moment, les sentiments et les émotions refoulés doivent sortir. Pour moi, ça ne pouvait plus durer. Mon ordi m'a permis de me lâcher en toute sécurité. Mes parents ne connaissent pas le code et les fichiers dans lesquels mes sentiments sont stockés sont des fichiers cryptés plusieurs fois.

Ainsi, mon ordi occupe dans ma vie la même place qu'un confident. Je ne confierai jamais à personne mes secrets ou bien juste les moins importants. J'ai confiance en mes amis, mais aucun être humain n'est infaillible. Et je n'ai pas du tout confiance en mes parents. La plupart du temps, mon ordinateur est hors ligne. J'ai compris que ça me donnait un avantage : mon ordinateur est inaccessible à distance sauf quand je le connecte manuellement (ce qui est rare). Le seul moyen d'y récupérer une donnée est donc d'y accéder physiquement. De plus, ces fameuses données sont stockées sur une clé USB qui ne me quitte jamais.

Il m'arrive parfois de vouloir échapper à ma vie, échapper à ma routine, à un quotidien trop réel que je déteste : les cours, ma mère qui râle tout le temps pour rien, le fait que quelqu'un me dérange (en moyenne, j'ai chronométré) toutes les 6min35 jusqu'à 20h. Pas le temps de souffler et le peu de temps libre que j'ai, je dois le passer enfermé dans la boîte de conserve qu'est mon appartement. Alors que je suis quelqu'un qui a besoin d'air, besoin de sortir, besoin de marcher, courir, sauter, voler ! Tout ce dont j'ai besoin, je n'y ai pas accès. Mais j'ai mon ordinateur.

J'ai peu de véritables amis mais j'ai plaisir à être avec eux, à discuter. Ils m'apaisent quand je suis avec eux, mais lorsque je suis en colère, c'est mon ordi qui tient le rôle de confident. Je l'allume et je programme. Seule contrainte : ça doit être inutile, complexe et m'occuper l'esprit. Ça me relaxe, apaise mes tensions, mes peurs et mes colères. Je préfère tout de même être avec mes amis, mais je ne pense pas être capable de survivre un mois sans mon ordi.

HARRY, 16 ANS, LYCÉEN

SANDY

Sandy est bisexuelle et elle a du mal à distinguer, chez les filles, les gestes d'amitié de ceux qui se veulent amoureux.

#crush

#amitié

#LGBTQI+

Au lycée, dans mon groupe d'amis, beaucoup sont hétéros, mais il y a aussi des pans, des gays. Moi, je suis bi. Je m'attache très vite aux gens, je leur donne beaucoup d'affection. Je suis leur « bébé panda », comme ils m'appellent. Cette affection, ils savent me la rendre, on est un groupe très fusionnel. Il y a notamment une fille que j'adore. Elle a un style un peu masculin, cheveux courts et l'attitude qui va avec. Au collège, on était juste amies, mais au lycée, mes sentiments ont changé.

J'ai eu envie de plus la voir dans la journée, d'être assise à côté d'elle. Elle est devenue comme une batterie de téléphone pour moi : quand elle n'était pas là, je ne fonctionnais pas. Plus les jours passaient, plus nous étions proches. Je me suis demandé si j'étais en train de tomber amoureuse d'elle et si elle aussi m'aimait. C'était pas la première fois que je ressentais des choses pour une fille.. Mais cette fois, j'étais perplexe. J'avais peur que ça perturbe notre amitié, vu que je la voyais tous les jours. Je me suis beaucoup posé de questions et c'est ce qui m'est monté à la tête. Il suffit qu'un ou une amie me donne plus d'attention et d'affection que les autres pour que je m'attache trop. Et si ce genre de relation dure, je tombe amoureuse.

Différencier l'affection venant d'un garçon ou d'une fille

Je me sentais perdue. J'avais peur de la regarder dans les yeux quand on se croisait dans les couloirs. Plus les jours passaient, plus j'avais envie de savoir ce qu'elle pensait de moi et qu'elle sache ce que je ressentais. J'ai expliqué ma situation à plusieurs amis du groupe. Je leur ai dit de rester discrets, de ne pas en parler à la fille que j'aimais. Une des amies m'a dit de tenter ma chance, d'aller voir mon crush et de lui avouer mes sentiments. Mais j'avais pas envie de la perdre à cause d'un coup de cœur d'adolescence !

Un soir, en rentrant des cours, ma meilleure amie du collège s'est emparée de mon téléphone et madame a eu la merveilleuse idée d'entamer une conversation par messages avec mon crush ! J'ai cru que j'allais l'étrangler, mais la réponse est arrivée très vite : mon crush voulait me parler. Le lendemain matin à 10h, je l'ai retrouvée dans la cour, armée de mon courage et d'un bout de papier. J'étais très stressée, j'avais écrit que je l'aimais sur le papier. Elle l'a pris et je suis partie vite. A 15h, elle m'a souri de loin.

J'ai peur qu'elle pense que je l'aime encore

Le soir, j'étais sur Netflix et j'ai reçu un message. Elle me disait qu'elle appréciait ce que je ressentais, mais que ce n'était pas la même chose de son côté. Elle m'aimait en tant que super amie, mais rien de plus. Je n'étais pas surprise alors j'ai éteint mon téléphone sans répondre et je me suis endormie en pensant à comment faire pour entamer une conversation avec elle le lendemain.

Depuis ce jour, ce n'est plus comme avant. Je ne suis plus aussi proche de mon crush car j'ai peur d'en faire trop et qu'elle pense que

ELLE EST DEVENUE COMME UNE BATTERIE DE TÉLÉPHONE POUR MOI : QUAND ELLE N'ÉTAIT PAS LÀ, JE NE FONCTIONNAIS PAS.

je l'aime encore. Et je ne fais plus confiance à certaines de mes amies... Résultat : dans cette histoire, j'ai perdu une amie et une personne que j'aimais. Le problème est là : je suis bi et je n'arrive pas à différencier l'affection venant d'un garçon ou d'une fille. Pour les hétéros, quand un garçon est proche de toi, il y a de grandes chances qu'il soit amoureux de toi (ou pas) mais moi, comme je suis bi et pan (tout comme certaines filles que je fréquente), je ne suis jamais sûre. Quand les filles me câlinent sans cesse et qu'elles me collent H24, je me rapproche mais je ne sais pas si c'est de l'amour ou seulement de l'affection amicale. C'est pour cela que j'ai peur de ma bisexualité. Elle me joue des mauvais tours en se servant de la confusion entre mes sentiments amoureux et amicaux.

SANDY, 15 ANS, LYCÉENNE

ESPERANZA

C'est la vidéo d'une pasteure qui a fait naître la foi d'Esperanza. Elle estime avoir trouvé l'amour qu'elle n'a pas reçu de ses parents.

#migration
#famille
#religion

Il y a des années, je détestais ma vie, je me sentais très frustrée. Petite, en Gambie, j'habitais avec un ami de mon père. Lui, était ici, à Paris. Ce n'était pas facile. Je ne connaissais pas l'amour de mes parents. Enfin... Rien n'allait. Au fil du temps, j'ai attrapé la haine et j'ai perdu toute confiance en moi. Je voulais juste mourir, rien n'avait de sens dans ma vie.

À 15 ans, je suis partie avec mon frère en Espagne : le frère de mon père habitait là-bas avec sa femme. J'y suis restée quatre ans. À 18 ans, j'ai vu une vidéo sur YouTube d'une femme américaine, une pasteure chrétienne. Elle racontait à quoi ressemblait sa vie avant de connaître Dieu. Je me suis tellement identifiée à elle, parce qu'elle avait vécu la même chose que moi : elle n'habitait pas non plus avec ses parents. Elle a dit que si Dieu pouvait la changer. Il pouvait aussi me changer. Alors j'ai décidé que j'allais essayer de savoir si c'était possible. Je n'avais rien à perdre.

Je me lève à 5h du mat' pour prier

À partir de ce jour, je me levais à 6h. Personne n'était levé, c'était le silence et j'essayais de prier, de lire la Bible. Je méditais beaucoup ce que je lisais. Dès la première fois, j'ai senti la paix, l'espoir de vivre, et j'étais très heureuse. Ça m'a donné le goût de continuer. C'était la meilleure période de ma vie. Je suis restée en Espagne encore un an, puis j'ai déménagé en France pour rejoindre mon père. J'étais contente de vivre avec lui pour mieux le connaître.

Arrivée en France, je n'avais plus le temps de prier, de lire, car mon père se levait à 6h. Et je n'avais pas d'espace privé pour méditer : je partageais une chambre avec ma sœur et il n'y avait pas de place dans la maison. J'aime quand je suis toute seule, quand personne ne me dérange. J'étais de nouveau très stressée, frustrée, j'ai commencé à perdre la foi.

J'ai réalisé que je ne pouvais pas vivre sans Dieu : c'est lui qui me donne la foi de vivre, sans lui, je suis perdue et je ne suis rien. J'ai décidé de me rapprocher de lui de plus en plus, donc maintenant, je me lève à 5h pour avoir ce moment avec lui, pour méditer, prier jusqu'à 6h. Puis je me recouche jusqu'à 7h30 pour aller en cours.

En lui, j'ai trouvé tout l'amour dont j'avais besoin, un amour inconditionnel. Bien que j'aie beaucoup de défauts, il ne me juge pas. Il est toujours là pour m'écouter et me conforter. J'ai eu l'amour que je ne connaissais pas.

ESPERANZA, 20 ANS, STAGIAIRE

AMINA

Après son mariage, Amina a découvert la violence de son mari et l'a quitté, se retrouvant seule et sans papiers avec un nourrisson prématuré.

#maternité #divorce #violences #mariage

Dans un couple, le respect et la confiance sont primordiaux. En fait, il y a quatre ans, j'étais mariée avec un Monsieur. On s'est connus à travers des amis en commun. Il vivait en France et moi en Guinée. Au début, on s'entendait bien. Après quelques mois, il est venu me rejoindre et là, les problèmes ont commencé.

Je me suis rendu compte qu'il m'avait menti sur beaucoup de choses notamment sur son âge, sa façon de vivre et de penser. Quand il m'a demandée en mariage, il cochait toutes les cases, mais tout n'était que mensonge. Vu qu'il était venu pour le mariage civil et pour mon visa, j'ai tenu à ce qu'on ait une discussion, mais Monsieur ne voulait rien entendre. Vous savez, en Afrique, en général, les femmes n'ont pas le droit d'exprimer leur opinion dans un couple, surtout si ça parle de leur conjoint. Il a vu que je m'entêtais pour avoir cette discussion et il m'a promis qu'il allait changer. Mais c'était juste des mots pour me calmer.

J'ai obtenu mon visa et je suis venue le rejoindre à Paris. Mais on se disputait tout le temps. Il m'insultait, me rabaissait. En même temps, j'ai accouché d'un enfant très prématuré, à cinq mois et demi. C'était très difficile. Je me sentais dans un piège. Il doutait de moi. Chaque fois que je recevais un appel, il me demandait : « Tu parlais avec qui ? » Ce genre de bla bla bla ! Et ça se terminait toujours par une dispute.

Y avait plus rien entre nous et je commençais à ressentir de la haine pour lui. Je n'arrivais plus à lui faire confiance. Je ne voyais pas ma vie avec un homme comme ça.

Le quitter, même si c'est difficile

Même avec le petit, il ne se comportait pas bien ! Il ne venait pas le voir à l'hôpital tous les jours et même quand il venait, il ne restait que quelques minutes. Quand je lui parlais d'acheter des habits pour le bébé, il me répondait qu'il n'avait pas besoin de vêtements sachant que depuis sa naissance, c'était l'hôpital qui l'habillait.

Comme je lui tenais tête, il m'insultait. Et un jour, il a fini par me frapper. J'ai alors décidé de le quitter même si c'était difficile : je venais d'arriver dans un pays qui m'était encore inconnu avec un fils prématuré à l'hôpital. Je n'avais personne pour me soutenir, nulle part où aller, mais je me suis dit que ce serait plus facile de vivre tous ces doutes que de revivre tout ce que j'avais vécu.

Après l'avoir quitté, je me suis retrouvée toute seule avec un enfant prématuré qui venait de sortir de l'hôpital et qui avait de l'asthme du nourrisson. J'ai dû aller dans un foyer de bonnes sœurs mais, en tant que musulmane pratiquante, c'était compliqué. Je suis restée une semaine. Après, j'ai atterri dans un Centre d'Hébergement d'Urgence. Mon fils avait des rendez-vous de consultation une ou deux fois par semaine et le CHU ne me fournissait pas de tickets de transport. Et en même temps, il y avait le problème de mes papiers à régulariser.

Rester pour mon enfant et pour moi-même

J'ai failli retourner en Guinée, mais je ne pouvais pas me le permettre vis-à-vis de la santé de mon fils. Il ne pouvait pas avoir les soins dont il avait besoin là-bas. J'avais arrêté mes études en arrivant en France et je voulais recommencer quand j'aurais plus de temps pour moi. Je savais qu'en Guinée, avec un enfant malade, je ne pourrais pas, que je serais obligée de travailler pour payer ses soins médicaux. Après analyse, j'ai décidé de rester, pour mon enfant et pour moi-même, en espérant lui donner une meilleure santé et une bonne éducation.

Maintenant, je vis dans un CHRS [Centre d'Hébergement de Réinsertion Sociale]. Je ne dirais pas que je nage dans le bonheur, mais en tout cas, je me sens bien dans ma peau et mon enfant se porte beaucoup mieux maintenant. J'ai mes papiers en règle et j'envisage même de reprendre mes études. Je ne vous dis pas que c'était une bonne expérience, mais elle m'a permis d'être plus responsable, plus mature et plus autonome, d'où ma fierté. Concernant les hommes, je suis encore un peu méfiante mais je pense qu'avec le temps ça va le faire...

AMINA, 24 ANS, EN FORMATION

SARAH

D'abord amie avec un mec, Sarah a eu un crush. Elle a passé la frontière de l'amitié à l'amour, mais ça n'a pas duré longtemps.

#crush #amitié

Avant d'avoir un crush, je ne m'intéressais vraiment pas aux garçons. Mais lui, il a changé « mon cœur ». Au début on était de simples potes de classe puis des meilleurs potes. On s'est rapprochés, car on avait les mêmes amis, on aimait les mêmes musiques et on avait les mêmes centres d'intérêt. On faisait des sorties en groupe puis à deux, on restait très souvent ensemble dans la cour, on parlait, beaucoup sur Insta et Snap. Il est devenu mon meilleur ami quand nos conversations sont devenues de plus en plus privées. On était comme frère et sœur. Avant de le rencontrer, je ne savais pas réellement ce que c'était l'amitié fille-garçon.

Puis, petit à petit, on s'est mis à parler de nos ex, de nos émotions. Nos actions dépassaient celles que j'ai avec mes simples amis garçons, comme les câlins par exemple. Il avait aussi des petites attentions mignonnes que j'appréciais, il venait de lui-même pour me demander comment j'allais, il s'intéressait à moi… En plus, il était brun, aux yeux marron, mince et beau. Il avait beaucoup de qualités physiques, mais aussi morales. C'est pour tout cela que j'ai eu un crush sur lui.

Entre l'amitié et l'amour, c'est compliqué

Quand il était là, j'étais heureuse. Mes amis voyaient que je n'étais pas indifférente à sa présence. Les semaines passaient et on devenait de plus en plus proches. On restait ensemble avec des potes sur la place des fêtes et je l'avais même invité à mon anniversaire. Pendant les grandes vacances, on continuait à se parler. Puis il y a eu la rentrée, on était de nouveau dans la même classe. Tout se passait très bien, on commençait à se faire des câlins, des bisous sur la joue et il me raccompagnait souvent chez moi. Tout était « parfait ».

À un moment tout s'est arrêté, je sais pas pourquoi. Ça m'a vraiment énervée et pour protéger mon cœur, j'ai fini par lui dire par Insta : « Je suis désolée, mais je crois que notre amitié doit s'arrêter ici. » Ce message, je le regretterai toute ma vie. Je me suis excusée, mais ça n'a pas suffi. On s'est séparés de plus en plus et ça m'a VRAIMENT fait MAL ! Après trois semaines d'excuses, il a fini par me pardonner. J'ai fait beaucoup d'efforts pour qu'on retrouve notre relation d'avant. Mais aujourd'hui, on ne se parle plus, je ne sais pas trop si on est des amis ou des inconnus… À 14 ans, faire la différence entre l'amitié et l'amour, c'est compliqué. Pour la suite, j'essaierai de mieux savoir où est la frontière et de ne pas m'attacher aussi vite !

SARAH, 14 ANS, COLLÉGIENNE

AVANT D'AVOIR
EU UN CRUSH,
JE NE M'INTÉRESSAIS
VRAIMENT PAS AUX
GARÇONS. MAIS LUI,
IL A CHANGÉ MON
CŒUR.

TOURAMAKAN

Mineur isolé, Touramakan compte sur ses amis en Côte d'Ivoire pour le soutenir dans sa nouvelle vie et s'occuper de son père en son absence.

#migration #solidarité #réseaux sociaux #amitié

À Gagnoa, en Côte d'Ivoire, j'ai des amis que je pourrai jamais oublier. Je les porte dans mon cœur, on partage tout ensemble : les moments difficiles et les moments géniaux. Mes amis sont mes frères que ma maman n'a pas donnés. J'ai un frère et une sœur, mais je les aime différemment. Comme je voudrais les voir ici en Europe avec moi ! Ils me manquent beaucoup. Si je pouvais retourner en arrière, je ferais le voyage avec eux pour que l'on reste toujours ensemble. Je pense à eux tous les jours, même si j'ai de nouveaux amis ici. Ils sont irremplaçables dans mon cœur.

Chacun a son caractère. Abou est le plus calme d'entre nous. Ibrahime D., lui, il aime trop se moquer. Ibrahime C., c'est lui qui répare nos objets gâtés, il est trop fort, et Cheick Oumar, il est rigolo. Quand il est là, on s'ennuie jamais. Dramane, c'est lui qui aime trop les femmes. Et moi, je suis le porte-parole.

En France, un vrai décalage

Depuis que je suis arrivé en France, je sens un vrai décalage. Ici, il y a des choses que je n'arrive pas à faire, comme jouer le maracana et faire le thé avec mes amis. Même les nourritures ne sont pas pareilles. Je peux même pas aller manger l'attieké avec eux. J'aime pas trop la vie en Europe, mais je suis obligé de rester pour chercher de l'argent pour une vie meilleure.

Mes amis ont créé un groupe WhatsApp pour que je ne sois pas seul, pour me motiver dans ma nouvelle vie et me donner les nouvelles de mes parents. Surtout de mon papa qui ne peut pas parler au téléphone. Ce sont eux qui m'aident à communiquer avec lui. Quand on parle dans le groupe WhatsApp, mes amis me racontent leurs situations. Ils m'envoient des vidéos, des photos et parfois se moquent de moi en me disant que je peux plus sortir, alors qu'eux sont dehors. On se parle tous les jours et je leur raconte tout.

Quand mes amis racontent ce qu'ils font ensemble en Côte d'Ivoire, je suis content pour eux. Ils sont heureux, je vois la joie dans leurs cœurs et ça me rend plus fort et je me sens bien aussi. Quand je leur donne de mes nouvelles, souvent ils sont inquiets : quand je leur dis qu'ici, c'est un peu compliqué, que je vais devoir aller voir le juge et faire le test des os. À part ça, quand j'envoie mes vidéos dans le groupe, ils sont très contents pour moi. Ils font des FaceTime avec moi quand ils boivent le thé et me disent qu'ils veulent porter mon maillot dans tout le quartier, car j'ai envie d'être footballeur. Parfois même, ils m'envoient des photos de mon lit.

Sans mes amis, ce serait dur

Quand j'ai quitté mon lit, j'ai donné les clés à Ibrahime C. pour qu'il y dorme. Même mes papiers, c'est lui qui me les envoie. Il a tous mes dossiers, c'est lui qui fait les démarches, je lui fais confiance à 100 %. Extrait de naissance, pièces de nationalité de mes parents… Le juge m'a demandé ça pour que je sois re-

connu comme mineur. Quand je suis arrivé en France, je n'avais pas de papiers sur moi. Ibrahime est parti chez mes parents pour les prendre en photo.

Mes parents n'ont pas de téléphone, mon père a des problèmes aux oreilles et c'est difficile pour lui de parler. Il peut pas tout comprendre. Pour marcher aussi c'est difficile. Ibrahime amène mes parents à l'hôpital. Avant, c'est moi qui le faisais, mais comme je suis plus là, c'est lui qui le fait. On a grandi ensemble, c'est mon ami et mes parents ont confiance. C'est le premier ami que j'ai eu. Les autres, ils sont venus après. Ils me disent : « J'ai vu ton père, il va bien. J'ai vu tes sœurs, elles vont bien. Elles te saluent. »

Sans mes amis, ça serait dur pour moi. Ce sont eux qui me donnent les nouvelles, ce sont eux qui me disent en cas de problème. Grâce à notre groupe WhatsApp, je me sens toujours proche d'eux. Notre relation est toujours la même. C'est juste que je suis loin d'eux. Je reverrai mes amis si Dieu me donne longue vie et la réussite dans mon rêve ici en Europe afin d'avoir beaucoup d'argent pour retourner en Côte d'Ivoire un jour.

TOURAMAKAN, 16 ANS, EN FORMATION

DOUNIA

Quand son frère est sorti de prison, Dounia l'a trouvé changé, violent. Il a fallu du temps pour qu'ils retrouvent leur complicité.

#violences
#séparation
#famille

Moi, c'est Dounia. J'ai 17 ans et j'habite à Aubervilliers, dans le 93. J'ai un grand frère qui s'appelle Islem. Il y a trois ans de différence entre nous. On a toujours eu une complicité de frère et sœur. J'allais le voir à ses entraînements de boxe. J'étais fascinée de le voir boxer, mettre les gants face à d'autres garçons. Je le voyais comme le plus fort. Quand il avait des matchs de foot, j'allais le regarder, je l'encourageais, je le voyais courir sur le terrain comme une fusée, à toute allure. On sortait aussi avec mon père au parc en vélo. On faisait des courses et il me laissait gagner parce qu'il savait que j'étais une mauvaise perdante. Il a toujours été protecteur avec moi, même un peu trop collant.

En 2015, d'un coup, je ne l'ai plus vu. Comme s'il s'était envolé. J'ai demandé plusieurs fois à ma mère où il était et elle me répétait sans cesse qu'il était en vacances chez un copain. Puis, trois mois après, j'ai appris qu'il était en prison. On ne voulait pas me dire pourquoi, ni même quand il sortirait. Je lui écrivais souvent, mais j'ai jamais eu la force de lui envoyer. Je l'avais quelques fois au téléphone et je faisais comme si ça allait, comme si je supportais le fait qu'il soit loin de moi. Mais non, loin de là. Je me suis renfermée sur moi-même. J'allais plus au collège. Quand j'y allais, c'était pour me battre pour des futilités, me faire exclure des cours parce que je foutais la « merde ».

Puis, neuf mois après, il est sorti. Ça n'a pas arrangé les choses, ça les a empirées au contraire. Il avait changé, je ne reconnaissais plus mon frère. Ce n'était pas celui que j'avais laissé. Je ne le reconnaissais pas mentalement comme physiquement. Grand de taille, tout maigre, yeux cernés, cheveux longs. C'était la guerre entre nous. Il m'insultait pour un rien quand je ne l'écoutais pas, me tapait dessus quelques fois, des gifles.

Quand il me l'a annoncé, j'étais soulagée

Le temps est passé, je ne m'étais pas calmée en cours et un jour, mon collège a décidé de me passer en conseil de discipline et de me virer. Ça a été un petit déclic pour moi, j'ai essayé de me reprendre en main. Je me suis inscrite à la boxe, ça a été un refuge, un peu. Ça m'aidait à lâcher toute ma haine et ma colère et à éviter mon frère. Puis, il y a eu ce moment où il a eu trois jours de jugement d'affilée. Ça ne sentait pas bon du tout. À la fin de la deuxième journée, il est rentré dans la chambre en me disant : « Je peux rester avec toi ? » Il est resté à fumer par la fenêtre, en me demandant si ma journée s'était bien passée, ce que j'avais fait au travail. Je trouvais ça assez bizarre. Je lui ai demandé comment s'était passé son jugement et c'est là qu'il m'a dit que le juge demandait quatre ans ferme de prison.

Je le regardais, aucune parole voulait sortir de ma bouche. Il m'a regardée avec les yeux qui brillaient. Il avait les larmes aux yeux et puis il est sorti de ma chambre. Le lendemain, le jour de son dernier jugement, il m'a appelée, il m'a donné de l'argent, m'a dit de faire attention et de pas faire de bêtises, puis m'a serrée fort contre lui. Et c'est en sortant de chez moi, en pleurs, que j'ai compris que

c'était peut-être la dernière fois que je voyais mon frère avant quatre longues années.

Finalement, il a échappé à cette peine. Il est ressorti avec trois ans de prison avec sursis. Quand il me l'a annoncé au téléphone, j'étais soulagée, je pleurais de joie, de soulagement. Je me disais que cette histoire qui nous suivait depuis cinq ans était enfin derrière nous. Depuis, il est gentil avec moi, il ne m'insulte plus, ne me tape plus, il ne passe plus ses nerfs sur moi. Il m'aide à faire la vaisselle, le ménage, il vient faire les courses avec moi, il rigole. Ça peut paraître bête et sans intérêt, mais venant de lui, c'est vraiment un changement qui fait plaisir à voir. J'ai retrouvé la complicité que j'avais avec mon frère, et même en mieux.

Je réalise aujourd'hui que, parfois, l'amour fraternel peut faire plus de dégâts que l'amour entre deux amoureux.

DOUNIA, 17 ANS, VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE

Loïs

Peur de ne pas savoir comment faire, d'avoir mal... Loïs appréhendait sa première fois. Et puis, elle a kiffé. Inoubliable !

#première fois

#sexualité

Ma première fois, ça fait maintenant six mois. Et franchement, c'était un moment que je ne regrette pas et que je n'oublierai pas !

Sur le moment, je pensais que c'était l'homme de ma vie, comme toutes les filles. On ne finit pas forcément notre vie avec notre premier amour, mais cette relation a changé ma vie. Je ne suis plus avec lui actuellement, mais on est toujours en contact. C'était ma première relation amoureuse, donc tout nouveau pour moi. De base, je suis une fille timide, réservée. Je ne me préoccupais pas trop de sortir avec un garçon. Je ne pensais pas que ça allait m'arriver maintenant. Être en couple, tomber amoureuse... Je m'étais toujours dit « après le mariage », par rapport à ma famille et à la religion, qui sont contre le fait de faire l'amour hors mariage et avec n'importe qui. Ce qui est normal !

Une décision bien réfléchie

Mais faire ma première fois avec cette personne était une décision bien réfléchie. Au début de notre relation, on avait déjà essayé de le faire, mais je n'étais pas prête. J'avais pas vraiment confiance pour me donner à lui. Ce qui m'a poussée à le faire, c'est la prise de confiance que j'ai eue tout au long de la relation. Avant, j'avais peur, je me disais que c'était un truc de ouf, que j'allais avoir trop mal, saigner, salir mes draps, tout ça. Lui, c'était pas sa première fois. Mais il n'avait jamais « déviergé » une meuf, donc lui aussi appréhendait. Mais il a su me mettre en confiance.

Ce moment tant attendu (non je rigole, on l'a fait spontanément), on était chez moi, dans mon lit. On s'est embrassés et vous connaissez la suite. Je me sentais bien à l'aise. Sur le moment, tu ne penses pas à tout ce que j'ai raconté avant ! Ça va tout seul. J'en avais envie, il en avait envie, et puis voilà. C'est comme si c'était hier. Je ressens encore les sensations de son corps sur le mien, de ses bisous partout, de ses mains qui me touchaient et de sa voix qui me rassurait. Au début, j'étais terrifiée à l'idée d'avoir mal, de ne pas savoir m'y prendre ou que ça se passe mal. Pendant l'acte, j'ai même carrément pleuré, mdrrr. Pas de souffrance ! Au contraire ! Il m'a dit : « Pourquoi tu pleures ? » Je lui ai dit : « Je sais pas, ça coule tout seul. » C'était un peu marrant, ça coulait comme une fontaine quoi. Mais bon, voilà, c'était un moment agréable, j'ai kiffé.

Se poser les bonnes questions

Après l'avoir fait, j'étais un peu gênée. Je n'en revenais pas ! Enfin… Je n'avais pas vraiment réalisé que je l'avais fait. Mais maintenant, je suis devenue plus à l'aise sur le sujet. La première au courant a été ma meilleure pote. Je n'ai pas honte de raconter à mes copines que j'ai fait l'amour, et si on me pose la question, je vais répondre franchement.

Avant de faire sa première fois, il faut se poser les bonnes questions : êtes-vous réellement prête ? Et surtout, est-ce la bonne personne ? Pour ne pas appréhender. Pour ma part, je n'ai malheureusement pas choisi la bonne personne, car je me suis rendu compte qu'on

ON NE FINIT
PAS FORCÉMENT
NOTRE VIE AVEC
NOTRE PREMIER
AMOUR, MAIS
CETTE RELATION
A CHANGÉ MA VIE.

était pas fait pour être ensemble, même si c'était quelqu'un que j'aimais de tout mon cœur. Mais ce n'est pas pour autant que je regrette de l'avoir fait, au contraire, c'était un moment magique, j'ai été mise en confiance, donc pas de quoi avoir peur. C'était un choix et je l'assume.

LOÏS, 18 ANS, ÉTUDIANTE

YASMINE

Complexée, Yasmine a passé son adolescence à essayer toutes sortes de régimes. Aujourd'hui, elle apprend à s'aimer telle qu'elle est.

#corps

#amour de soi

Il y a quelques années, j'étais au fond du gouffre à cause de mes complexes. J'étais complexée par mon corps parce que j'étais plus grosse que les autres filles de mon âge.

La société a eu beaucoup d'impact en mettant toujours en avant des filles minces et belles sur les réseaux sociaux et dans les pubs. Même dans ma famille, j'étais la seule fille ronde. J'avais l'impression de ne pas rentrer dans les critères de beauté. Même si j'ai toujours été timide, ça m'a fait perdre totalement confiance en moi. Pour moi, être grosse, c'était la fin du monde. Je pensais que je n'aurais jamais d'amis à cause de ça et que personne ne s'intéresserait à moi.

Je voulais absolument changer, peu importe le moyen

Je n'osais pas m'habiller comme je le souhaitais. Pour moi, je devais mettre seulement des vêtements amples et larges pour me cacher. S'accepter tel qu'on est sans rien changer n'est pas facile, ça prend du temps et ça s'apprend au fil des expériences.

Je voulais absolument changer, peu importe le moyen. C'était pas forcément pour plaire aux autres ou se faire accepter. C'était déjà pour se plaire à soi-même et être heureux avec son corps. C'est le plus important. Je m'étais mise au sport. J'essayais d'en faire le plus souvent possible et je faisais des exercices au-dessus de mon niveau. En même temps, j'ai essayé tous les régimes absurdes connus sur internet. Même si c'était dangereux pour ma santé, je mangeais le moins possible.

C'est surtout en voyant les filles de mon âge grandir mentalement, évoluer et changer que je me suis remise en question. Après tout ça, le soutien de ma mère m'a beaucoup aidée. Elle me disait que j'étais bien comme j'étais, que ce n'était pas mon surpoids qui faisait de moi une personne sans valeur. On peut avoir des complexes, mais ça ne veut pas forcément dire qu'on ne s'aime pas, c'est juste une partie de nous qu'on n'apprécie pas. Qu'on puisse le changer ou non, on doit apprendre à passer outre. S'accepter, c'est s'aimer physiquement mais aussi moralement et on n'en parle pas assez.

Je me suis dit que je voulais aussi évoluer et qu'il était temps de passer à autre chose. Vivre ma vie en faisant abstraction de l'opinion d'autrui. Aujourd'hui, j'apprends encore à m'accepter, même si j'ai beaucoup avancé.

YASMINE, 17 ANS, LYCÉENNE

#violences

#sexualité

KADY

Au lycée, Kady a appris qu'elle avait été excisée. Aujourd'hui, cette mutilation lui fait redouter son premier rapport sexuel.

J'avais 15 ans quand j'ai su que j'avais été excisée. Un jour, à l'école, je discutais avec mes amies et j'ai découvert que ça existait. C'était pendant la récréation, on avait écouté une chanson qui parlait d'une jeune fille et disait « stop à l'excision ». Au début, je trouvais ça normal. On me disait qu'une fille non excisée pouvait avoir plusieurs relations sexuelles. Les parents disent que ça fait partie de la coutume. Quand tu es excisée, dans leur tête, tu ne peux pas faire de bêtises. Au retour de l'école, j'ai demandé à ma mère si j'avais été excisée moi aussi. Elle m'a répondu oui, mais que ce n'était pas de sa faute, que c'était la coutume qui l'avait poussée à le faire. Je ne m'en souvenais pas parce que j'étais petite quand ça m'est arrivé.

J'avais personne à qui parler, autre que ma mère. Elle-même n'avait pas de réponse si ce n'est que c'était la coutume du pays. J'étais déçue et découragée parce que je pensais que ce n'était pas une bonne chose pour une jeune fille.

Triste de voir mon sexe différent

Un jour, en Afrique, ma copine se douchait et m'a montré son sexe. J'ai vu à quoi ressemblait le sexe des personnes qui n'ont pas été excisées. Le mien est différent. La différence c'est que pour moi, c'est plus court et pour ma copine c'est plus long. J'étais triste de voir que mon sexe était différent du sien. Ma copine n'a jamais vu le mien parce que j'avais honte.

Je n'ai pas encore eu de rapport sexuel. Mais mes amies qui en ont déjà eu et qui ont elles aussi été excisées me disent que quand elles couchent avec les garçons, elles sentent la douleur. Elles disent aussi que ça joue sur l'accouchement. En Guinée-Conakry, j'avais un copain mais on n'a jamais eu de rapport sexuel parce que j'avais peur que ma mère le chasse. Du coup, ça m'inquiète d'avoir mon premier rapport.

Aujourd'hui, dans mon pays, de nombreuses femmes et filles meurent à cause de cela. Mon souhait est de devenir infirmière pour protéger les jeunes filles de cet acte criminel.

KADY, 17 ANS, LYCÉENNE

J'AVAIS QUINZE ANS QUAND J'AI SU QUE J'AVAIS ÉTÉ EXCISÉE. MON SOUHAIT EST DE DEVENIR INFIRMIÈRE POUR PROTÉGER LES JEUNES FILLES DE CET ACTE CRIMINEL.

#famille #amour de soi

DIANA

Au décès de sa mère, Diana est partie chez son père. L'amour qu'il ne lui a pas donné, c'est auprès de sa sœur et à l'école qu'elle l'a trouvé.

J'avais 10 ans lorsque ma mère est décédée. J'ai senti que c'était comme si ma vie s'arrêtait. Lorsque ma mère était vivante, je voyais mon père une fois tous les six mois. Il était gendarme et c'était un peu difficile de venir tous les jours. Lui, il était dans le Sahara et nous, on était dans la ville de Rabat, la capitale du Maroc. On n'avait pas vraiment une relation entre un père et sa fille.

Après la mort de ma mère, mon père a laissé son travail pour s'occuper de nous (avec mes frères). C'était un peu difficile avec lui. Il a jamais montré qu'il avait des sentiments pour nous. C'était à ce moment-là que j'avais besoin de tendresse. J'ai senti que j'étais toute seule dans ma vie.

« Tu n'es pas notre fille. » C'est la phrase que j'entendais tout le temps dans la maison. C'est la phrase qui me dérange. C'est la phrase qui reste tout le temps en moi. Tout le temps, je me pose des questions : « Est-ce que vraiment, je ne suis pas la fille que mon père a rêvé d'avoir ? »

Après toutes les difficultés et tous les sentiments négatifs, ma sœur qui est plus grande de six ans a remplacé ma mère et mon père. Elle, c'est toutes les formes d'amour dans ma vie. Elle m'a donné la force. Aujourd'hui, après l'amour de ma sœur, la deuxième chose qui me laisse à l'aise et heureuse, c'est l'école. Pour moi, l'école, c'est un amour. J'aime apprendre beaucoup de choses. La classe, c'est comme un château. Le professeur, c'est lui qui dirige ce château. Si le professeur n'est pas là, le château se noie. Si le château représente la maison, le professeur, c'est la mère. Et s'il n'y a pas de mère dans la maison, la famille se noie.

DIANA, 17 ANS, LYCÉENNE

MARYAM

Le copain de Maryam était parfait jusqu'à ce qu'il la trompe et la frappe. Après avoir beaucoup pardonné, elle s'est résolue à le quitter.

Je suis sortie avec un garçon pendant trois ans. Il habitait dans ma ville. J'étais au collège. Au début, tout était parfait. C'est un mec qui faisait la prière, allait à la mosquée, il était protecteur… Tout était vraiment parfait. Il ne buvait pas, ne fumait pas. BREF, parfait ! Notre histoire était puissante et sincère. On s'est vus plusieurs fois avant de se mettre en couple.

Sauf qu'une fille est venue me voir : il me trompait avec elle depuis un an, lui promettait le mariage. Ça m'a fait débiel [choquée]. C'était tout mon contraire cette meuf : elle n'était jamais sortie avec des garçons, elle était dans la religion et même la chicha, elle n'y touchait pas. Elle se maquillait pas, elle était discrète. PTDR, mon opposé carrément, la fille parfaite. Il m'a parlé et m'a rassurée, je l'ai cru. De nombreuses filles ont suivi, en trois ans, une dizaine environ. J'ai toujours pardonné, mais j'étais blessée.

Il m'a frappée

L'été 2017, je suis partie dans le Sud avec mes copines et les gars d'un quartier voisin, dont un ex-flirt que j'avais recalé. Mon mec a ragé et est parti parler à mon ex, pour lui dire qu'on avait dormi ensemble. Il a pris mon téléphone et lui a envoyé un message : « Je suis en couple, arrête de me casser les couilles. » Chose que je n'aurais jamais dite, je le respectais trop. À mon retour, nous nous sommes vus et il m'a frappée. Je suis partie à l'hôpital. J'ai eu des béquilles pendant quelques semaines. Suite à cette histoire, je me suis beaucoup embrouillée avec mes proches, dont ma mère. Elle m'a virée de chez moi, le dialogue était rompu. Ma mère avait peur pour moi. Une amie a essayé de m'ouvrir les yeux, mais je l'ai mal pris, car j'étais amoureuse et je ne voulais rien savoir. N'ayant pas de père ni de frère, il était mon seul repère masculin. Il était présent malgré le fait qu'il soit devenu mauvais. Il s'est excusé et je l'ai pardonné, encore une fois.

Après cet été, plus rien n'a été comme avant : il est devenu irrespectueux, il avait commencé à boire et à fumer, des ex réapparaissaient. Mais je le pardonnais toujours parce qu'il avait les bons mots, il me connaissait par cœur. Puis, il m'a lâchée pour une fille de la cité. Mais j'y croyais encore. De septembre 2017 jusqu'à mars 2018, il m'a fait la misère. Lorsqu'on se séparait, lui et moi, j'étais archi en déprime, je pleurais. Je ne sortais plus, même l'école, c'était mort. Au bout d'un moment, j'ai arrêté de raconter nos histoires à mes copines, car leurs paroles me faisaient encore plus de mal.

« Si tu te remets avec lui, tu vas me tuer. »

En mars, je me suis réveillée et j'ai eu un déclic. J'en ai eu marre des reproches des gens et de passer pour une petite conne. J'ai parlé avec des garçons pour le blesser comme il m'avait blessée. Lorsqu'il a appris ça, il m'a frappée encore une fois. Je suis restée à l'hôpital deux jours. J'avais peur de lui, mais je ne voulais pas me l'avouer. Je l'ai quand même

#couple #tromperie #séparation #violences #relations amoureuses

présenté à ma mère. Au début, elle m'a interdit de lui parler, elle m'a dit : « C'est lui ou moi. Si tu te remets avec lui, tu vas me tuer. » Mais plus le temps passait, plus elle se rendait compte que j'allais mal sans lui : je ne sortais plus, je ne mangeais plus. Alors elle a fini par accepter.

Il voulait que je sois la femme de sa vie, la mère de ses enfants. Il venait d'avoir 18 ans et moi 16 ans, il attendait que je sois majeure pour qu'on s'en aille loin d'ici, dans le sud de la France. Mais les derniers temps, il m'interdisait de sortir, choisissait comment je m'habillais. Il avait une grande emprise sur moi et je n'étais plus moi-même. Nous deux, c'était vraiment mort : il y avait trop de rancune, de mensonges, de haine. Il est devenu de plus en plus mauvais et violent. J'étais H24 dans le mal, je n'allais pas en cours, j'ai perdu du poids et l'appétit.

J'ai mis trois ans pour me rendre compte que cette relation était destructrice. Je n'arrive plus à avoir confiance. J'ai peur qu'un garçon recommence à me faire du mal. Mais cette histoire m'a rendue plus forte. Si un garçon me paraît violent, même verbalement, je m'éloigne, c'est le mieux à faire. J'ai assez donné.

Mon ex m'a bloquée sur les réseaux, j'ai changé de numéro et j'évite de me faire remarquer. Je ne reste plus là où il traîne. Je ne veux pas qu'il ait de mes nouvelles, ça lui ferait autant de mal que quand je vois des snaps de lui. J'y arrive peu à peu. Je n'arrêterai pas de l'aimer, mais je finirai par l'oublier. C'est le mieux pour nous. Avant que je le bloque, on s'est embrouillés et il m'a dit qu'il allait bientôt revenir. J'ai peur qu'il sache avec qui je parle et qu'il veuille me frapper. J'espère ne pas le croiser, encore moins avec une fille. Je ne suis pas encore prête mentalement et j'espère réellement qu'il va me laisser tranquille.

MARYAM, 17 ANS, VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE

BALLA

Balla a toujours été passionné par la France. Même avant d'y habiter. Son histoire, sa culture et ses monuments, il les aime.

#migration #passion #pays

Je suis venu en Espagne du Mali par le bateau de Salvamento. Mais c'est en France que je voulais aller depuis longtemps. Pendant des années, j'ai rêvé d'aller y étudier. Je suis passionné par la France.

Mes amis et leurs parents qui y avaient été parlaient beaucoup de la France quand j'étais au Mali. Et leur famille française qui venait aussi. Ça m'a passionné parce que c'est un pays très différent du Mali et que je parlais déjà un peu le français. J'ai été six ans à l'école, on parlait français. Ils m'ont dit que l'éducation en France, c'était différent, qu'il n'y avait pas de grèves pendant un ou deux mois comme au Mali. Ils me disaient aussi qu'il y avait des écoles pro qui formaient des gens. J'ai imaginé qu'en France, tout le monde habitait dans sa propre maison, que tout le monde était riche, calme. Que tout était moins cher !

Une passion pour les documentaires à la télé sur la France

Je suis arrivé en France au mois d'octobre 2018. Depuis mon arrivée, j'ai cette passion pour les documentaires à la télé sur la France. Il y a beaucoup de chaînes qui diffusent les histoires, et j'ai lu des livres aussi. À France Terre d'Asile, j'interroge les profs, les éducateurs, je fais souvent des recherches sur internet et je participe à des ateliers pour en savoir plus sur la France. On visite des lieux historiques, des musées et les statues de savants. J'aime bien les anciennes histoires pour connaître mieux la France !

Ce pays est laïque, toutes les religions sont les bienvenues. Et les monuments... Après quelques mois, je suis allé voir la Tour Eiffel, c'était plus grand que ce que j'imaginais. La France est un État de droit et démocratique. Les histoires de la France m'intéressent trop, en particulier la Deuxième Guerre mondiale et le royaume des Francs qui est devenu la France en 987. J'aime aussi les savants français, comme Jean-Jacques Rousseau, Victor Hugo, Pierre et Marie Curie.

Mais c'est un peu différent de ce que j'imaginais. Il y a des gens qui dorment dans la rue et souvent, ils n'ont rien à manger. Au Mali, il n'y a pas de sans-abris, sauf les fous. Les produits sont très chers, ça m'a étonné aussi. Comme acheter un téléphone Android ! Ils sont à 100, 200, 300 euros, jusqu'à très haut. Au Mali, ça commence à 25 000 francs CFA, environ 38 euros. Les parcs aussi, il n'y a pas beaucoup de parcs au Mali. Ici, il y en a beaucoup. Et puis, chaque fois que je rentre en métro pendant la nuit, je vois que tout est lumineux, ça m'a donné envie d'étudier l'électronique. Depuis que je suis ici, j'ai appris beaucoup de choses et j'aimerais encore en apprendre plus.

BALLA, 16 ANS, EN FORMATION

#migration

#pays

DIVAN

Divan a été obligé de quitter son pays, mais y penser lui réchauffe le cœur.

Mon cher pays Afghanistan, tu me manques. Ma belle province de Baghlan, mon village fleuri de Touroni le long de la rivière, la forêt de Karkar, les collines vertes au sud de la ville, l'école, les parcs, la mosquée, le gymnase de cricket, le stade de foot et celui de volley-ball, le marché au centre de la commune. Les beaux jours que j'ai passés à jouer et les nuits à regarder les étoiles avant de m'endormir me manquent.

Les quatre saisons me reviennent en mémoire.

Le printemps, je partais marcher pour profiter de la nature, je jouais au cricket, à courir dans les rues ou à regarder les bergers nourrir les vaches et les moutons. À la sortie de l'école, on plaisantait avec mes camarades, on jouait à des petites bagarres. J'étais le chef des gamins du village, j'étais fort et audacieux quand j'étais enfant.

L'été, je me souviens quand je nageais avec mes amis dans la rivière, je me rappelle de nos balades dans les champs, alors que les agriculteurs étaient en train de travailler. La chaleur était étouffante, mais cela ne nous empêchait pas de nous amuser.

Penser à toi, mon pays, me rend à la fois triste et heureux

L'automne, les animaux semblaient tristes de voir les feuilles tomber. Il n'y avait plus d'herbes sur la terre, elles avaient été brûlées par le soleil. Les agriculteurs me disaient : « Prince, on entre dans la mauvaise saison. » J'aimais faire voler un cerf-volant à cette époque de l'année. Une des rares choses qu'on pouvait encore faire. Du coup, le ciel en était rempli.

L'hiver, c'était les batailles de boules de neige avec les copains, les glissades sur le sol gelé. Les arbres penchaient sous le poids des flocons. Je repense au feu dans la cheminée et aux chasseurs en quête de gibier.

Cela fait bientôt cinq ans que je ne t'ai pas vu, mon cher pays Afghanistan. Tu me manques, tu me manques, tu me manques.

Je vis en France maintenant. La vie est tellement différente ici : la langue, la culture, les habits, la cuisine… Penser à toi, mon pays, me rend à la fois triste et heureux. Je ne pense pas pouvoir te revoir un jour, mais tu restes dans mon cœur.

DIVAN, 16 ANS, LYCÉEN

CELA FAIT BIENTÔT
CINQ ANS QUE JE
NE T'AI PAS VU,
MON CHER PAYS
AFGHANISTAN.
TU ME MANQUES,
TU ME MANQUES,

DJAMEL

Djamel s'est inscrit sur un site de rencontres sans trop y croire. Et pourtant, tout timide qu'il est, il y a rencontré la fille qu'il aime.

#virtuel #réseaux sociaux #dragues #relations amoureuses

J'ai toujours été timide, alors parler derrière un écran, c'est toujours plus facile pour faire des rencontres. Un jour, coincé à la maison, vie sociale au point mort, je me suis dit : « Inscris-toi sur un site de rencontres. Ça n'engage à rien à condition d'être clair sur ce que tu veux et ce que tu ne veux pas. » Je me suis lancé, sans trop y croire.

J'ai « matché » quelques profils de filles qui me semblaient intéressantes… Quinze heures plus tard, j'ai reçu la réponse d'un match sur mon smartphone. Son profil m'a tout de suite plu ! Nous avions pas mal de centres d'intérêt communs : musique, loisirs, religion… Elle était d'origine algérienne, comme moi. Elle faisait ses études à Paris aussi. Notre premier « chat » a été super décontracté. On a beaucoup discuté de l'endroit où on habitait, de ce qu'on aimait et du site de rencontres en lui-même. Elle était curieuse de savoir comment le sexe opposé s'en servait. J'ai essayé de me montrer plus gentleman que tous ceux qui basculent mécaniquement les profils vers la droite sans les avoir regardés.

On partageait les mêmes envies, les mêmes goûts, la même vision de la vie. On s'est ajoutés sur Facebook, on a échangé nos numéros. On parlait pendant des heures, on se bombardait de textos à longueur de journée. Et puis, au bout de deux semaines, nous nous sommes rencontrés en vrai.

C'était la première fois que j'allais passer du virtuel au réel. J'avais la peur au ventre et le cœur qui battait à toute allure. Et si le feeling ne passait pas comme derrière l'écran ?

Une sorte de coup de foudre

Rendez-vous, un dimanche de décembre, devant l'entrée d'un parc. Et par miracle, y avait qu'elle dans le parc ! Elle faisait semblant de lire le journal. Je lui ai demandé ce qu'elle lisait. Elle est devenue rouge en m'avouant qu'elle ne lisait pas pour de vrai ! Au début, nous étions très timides, on savait pas quoi dire, mais la gêne s'est vite estompée. On parlait de tout sans tabou. On se marrait, on refaisait le monde… comme si on se connaissait depuis toujours. En partant, sur le quai du métro, elle m'a demandé : « Tu fais quoi demain ? » On s'est revus pour aller au cinéma.

Elle est belle, elle est mignonne, elle me fait rire… Je suis déjà amoureux. Ça a été une sorte de coup de foudre et on réalise aujourd'hui que, sans ce site de rencontre, on ne se serait jamais rencontrés. J'ai l'impression d'être un homme nouveau depuis ce rendez-vous durant lequel je me suis beaucoup plus ouvert. Et cela m'aide également dans ma vie sociale de tous les jours.

DJAMEL, 27 ANS, ÉTUDIANT

DU VIRTUEL AU RÉEL, J'AVAIS PEUR, LE CŒUR QUI BATTAIT À TOUTE ALLURE.

ALYSON

À peine majeure, Alyson a choisi de garder le bébé qu'elle portait. Aujourd'hui, cet enfant lui donne le courage de reprendre sa vie en main.

#solo #maternité #famille

J'ai appris que j'étais enceinte. J'avoue que cette nouvelle a été dure pour moi, car je n'étais pas prête à être maman aussi jeune, à 18 ans. J'étais perdue, je ne savais pas quoi faire. J'ai appelé le père du petit et il était comme moi : pas prêt. Mais il m'a dit que, quel que soit mon choix, il accepterait. Des amis m'ont conseillée d'avorter car je n'avais pas une situation stable, j'avais arrêté l'école en seconde, je n'avais pas de travail, j'étais inscrite à la mission locale et je vivais chez ma mère. Heureusement qu'elle n'était pas d'accord pour que j'avorte. Elle m'a donné le courage pour assumer mes actes. Elle m'a dit qu'elle serait là pour moi, qu'elle garderait le bébé pour que je puisse reprendre mes études.

Les trois premiers mois ont été très durs : les nausées, le regard des autres dans la rue... Je me sentais gênée et énervée, car les gens jugent sans rien connaître de votre vie. J'essayais qu'on ne voie pas trop mon ventre avec des habits amples. Je me sentais mieux comme ça. Et puis, je me suis habituée. Du coup, je m'en foutais un peu, les mois s'écoulaient et j'ai davantage accepté ma situation.

Avec le père du petit, la grossesse, ça nous a éloignés. Le fait d'être maman, papa… On n'était pas prêts. Ça a créé des tensions, mais même si on n'était plus ensemble, il était là pour moi, il m'accompagnait aux échographies. C'était dur qu'il ne soit plus toujours là.

Le jour J est arrivé. Les contractions, c'était une douleur indescriptible. C'était tellement douloureux que je n'arrivais pas à pleurer. Bref, on m'a emmenée dans la salle d'accouchement. J'ai demandé la péridurale car je n'en pouvais plus. C'était comme un cadeau tombé du ciel et le travail a commencé. J'ai accouché, tout s'est très bien passé. On m'a mis mon fils sur moi et la première fois que je l'ai senti près de moi, j'ai senti le vrai amour, un amour inconditionnel que je n'arrive pas à expliquer. J'étais très fière de moi. Maintenant, les fêtes et les grasses matinées, c'est fini. Les sorties, c'est avec bébé, changer les couches, donner le biberon. C'était vraiment difficile de l'accepter au début, mais j'y suis arrivée.

Avant qu'il naisse, je n'avais pas de motivation. Quand je commençais quelque chose – je parle d'études, de stages –, j'arrêtais à la moitié. Il y a deux ans, j'avais commencé gestion-administration par exemple et j'ai arrêté à la moitié. Et maintenant qu'il est né, c'est ma motivation ! Il est ma force pour ne pas abandonner quelque chose que je commence. Si je ne l'avais pas eu et que j'étais quand même allée à l'E2C, je pense que j'aurais déjà arrêté. Je ne sais pas comment l'expliquer : c'est pour avoir une meilleure situation pour lui, pour moi, pour nous. Pour le futur, pour plus tard. Pour avoir un travail stable, et être sûre qu'il ne manque de rien.

L'amour de mon fils, son sourire, le voir grandir chaque jour qui passe… Ça m'a donné la force, l'envie d'avancer et de me battre pour devenir quelqu'un dans la vie.

ALYSON, 18 ANS, STAGIAIRE

HAYCE

Délaissée par ses parents et après s'être sentie longtemps isolée, Hayce s'est découvert une famille d'adoption : ses amis de collège.

#famille

#amitié

Plus jeune, mes parents ne m'ont jamais vraiment fait part de leurs expériences avec toutes formes d'amour. Ils se sont séparés avant ma naissance mais ils sont restés constamment en conflit. L'amour n'a jamais été un sujet de nature joyeuse. J'ai dû en prendre connaissance par mes propres moyens, me construire aussi une identité, un environnement, et un entourage solide en qui je pourrais avoir confiance à chaque instant, autre que mon cercle familial.

Au début, toute notion d'affection était à bannir de mon vocabulaire. Je n'étais absolument pas certaine de ce que j'avançais. J'étais acculée par la peur de l'échec et de l'abandon scolaire dû à mon isolement affectif. En pensant que personne ne pouvait m'aider, dans mes années de primaire, je m'enfermais dans ma bulle.

Mes amis sont ma vraie famille

Mon arrivée dans un nouveau collège jouxtant le merveilleux monument qu'est le Sacré-Cœur dans le 18e m'a complètement fait changer d'optique de vie. J'y ai rencontré d'excellentes personnes qui, malgré leur très jeune âge, étaient dotées d'une maturité extraordinaire. Elles m'ont aidée à sortir de ma coquille, à apprendre à m'accepter telle que je suis et à me dévoiler corporellement et psychiquement, à devenir même exubérante par moment. Grâce à elles, j'ai pu bâtir mon identité avec envie, entrain et même plus encore, à m'assumer en tant que femme. Une femme libérée, sans plus aucune contrainte vestimentaire et comportementale. Les amis qui m'entourent ont la même optique de vie que moi.

J'ai donc réussi à trouver un substitut à ma famille par des amis. Plus que des amis, une famille non-sanguine qui sait inculquer des valeurs gravées à vie dans mes principes, comme celui-ci : « Quand on aime, on ne compte pas ! » Cette phrase me fait penser au partage qu'il y a entre des êtres aimants, comme une épaule sur laquelle s'appuyer quand on en a besoin, comme un guide qui nous aide à prendre les bonnes décisions. On peut choisir d'aimer des personnes sans aucun lien de parenté, mais qui, par leurs valeurs, leurs principes et leurs vécus, nous ressemblent. Quelque part, ils sont mon autre famille.

HAYCE, 16 ANS, LYCÉENNE, PARIS

DAOUDA

À la mort de leur mère, la grande sœur de Daouda s'est occupée de lui et ses sœurs. Aujourd'hui en France, il veut lui rendre la pareille.

#migration

#solidarité

#famille

Le jour où j'ai perdu ma mère, j'ai pleuré, j'ai pleuré. Toute la famille est venue et après six jours, tout le monde est parti. Je me voyais seul. Ma grande sœur, elle est venue à côté de moi, elle m'a promis de me calmer : « Je ferai tout pour toi. Confiance à moi, confiance à Dieu depuis ce jour. » Elle avait 24 ans, moi 14.

Ma grande sœur s'appelle Ami, elle a 26 ans. Elle est la fierté de la famille : elle a tout fait pour que je ne sois plus triste après la mort de notre mère. Elle m'a promis que tout ce que je voulais, elle le ferait pour moi : je voulais pouvoir aller à l'école, étudier la mécanique. Elle est venue me dire que si je voulais, je pourrais partir en Europe. Moi, j'ai dit oui. Je n'ai pas pu aller à l'école en Côte d'Ivoire, car c'était payant et ma famille n'a pas d'argent. Le temps que j'ai fait avec ma grande sœur, je partais à l'école la nuit.

Elle m'a fait oublier la mort de ma mère et de mon père et elle a pris la place de ma mère dans mon cœur. Elle s'est débrouillée. Ma sœur, elle est commerçante. Tout ce qu'elle gagnait, c'était juste pour mes deux sœurs et moi, pour nous rendre heureux. Elle m'achetait tout ce que je voulais : téléphone, des habits pendant le ramadan, etc.

Réaliser mon rêve et ceux de ma grande sœur

C'est elle qui m'a fait venir en France, tranquille, tranquille. Je sais pas combien de temps elle a économisé. Elle m'a dit : « Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer, si Dieu le veut ». Elle m'a dit de partir, qu'elle me confiait à Dieu. Moi aussi, je la confie à Dieu. Elle m'a confié à une connaissance à elle. La personne a respecté les règles, elle m'a soutenu jusqu'au bout, jusqu'au Maroc. Je suis venu en France avec le bus, le bateau, puis le bus. J'étais bien là-bas, mais c'est moi qui aujourd'hui dois me battre pour elle après tout ce qu'elle a fait pour moi. Et je dois aussi me battre pour mes deux petites sœurs, pour les rendre fières. Pour réaliser mon rêve et ceux de ma grande sœur.

Je veux apprendre un métier pour m'occuper d'elle comme je veux. Depuis mon enfance, je veux faire de la mécanique. Quand j'aurai un diplôme et un travail, je lui construirai une maison. Je veux faire tout ce qu'elle veut dans la vie : ce que je devrais faire pour ma mère et pour mon père, je le ferai pour elle, si Dieu le veut. Pour qu'elle ne souffre pas dans la vie encore, comme dans le passé. Merci Dieu de m'avoir donné une belle famille. Ma grande sœur, je t'aime, je t'embrasse, dans mon cœur.

DAOUDA, 15 ANS, EN FORMATION

JEYMAR

Franco-péruvien, Jeymar est fan de foot. La dernière Coupe du Monde lui a fait découvrir les avantages de sa double nationalité !

À la Coupe du Monde de football 2018, mes deux équipes étaient présentes : le Pérou et la France. Lors du tirage au sort, j'ai vu qu'elles étaient dans le même groupe. Je me suis retrouvé dans un dilemme de supporter auquel je n'avais jamais été confronté !

D'une part, la France qui est le pays où je suis né, où j'ai grandi et où je fais mes études. Un pays que j'aime, avec une culture et une histoire passionnantes. D'autre part, l'équipe du Pérou, le pays où ma mère est née, a grandi, a fait ses études. Deux équipes que je supporte à l'année. Le Pérou est dans ma vie, il me passionne et m'accompagne au quotidien, que ce soit par la langue (l'espagnol), la culture, la musique (reggaeton, salsa....) ou même la nourriture. J'ai également la nationalité péruvienne. Je ne supporte pas spécialement de club péruvien, mais lors des rencontres entre équipes nationales, j'aime bien supporter les équipes d'Amérique du Sud.

Je suis coupé entre deux nations

Quelques semaines après l'annonce du tirage, avant le fameux match confrontant mes deux équipes, je me suis dit : au lieu de choisir un camp, pourquoi ne pas prendre les deux équipes et supporter celle qui ira le plus loin dans la compétition ? Résultat des courses, ceci m'a été très bénéfique, car après que la France ait éliminé le Pérou - malgré un très beau match - je ne suis pas devenu triste et j'ai continué à supporter la France au maximum. Et la France a gagné la Coupe du Monde !

Un beau but donne des frissons, de l'énergie. Je suis une personne coupée en deux, entre deux nations, mais le foot les réunit. J'ai découvert l'avantage de la double nationalité dans ma manière de vivre cette Coupe du Monde et ça a été une révélation dans ma vie. Avec cette double nationalité, maintenant, je peux me dire que si je dois quitter la France pour n'importe quelle raison, je pourrais m'installer au Pérou et vivre comme je le fais en France.

JEYMAR, 16 ANS, LYCÉEN

#passion

#identité

#pays

DIANE

Depuis sa puberté, Diane a l'habitude de parler sexualité avec ses parents. Pas de tout, mais très librement !

#famille
#éducation sexuelle
#sexualité

Je peux aborder pas mal de choses avec mes parents. Je suis plutôt à l'aise. Il arrive même que je parle de sexualité avec eux... Pas tout le temps hein ! Mais parfois. Je pense que j'ai commencé à leur en parler à la puberté. Et ça a changé tellement les choses... Ils ont bien vu que je n'étais pas du tout à l'aise avec un tas de sujets. Ils se sont donc débrouillés pour m'expliquer, me rassurer et essayer de décoincer la gêne que j'avais.

Le premier copain que j'ai eu était plus âgé que moi, alors ils m'ont dit que si je voulais discuter de choses dont je ne pouvais pas parler avec eux, il y avait le planning familial. Du coup, j'y suis allée… sans trop savoir ce que je faisais là-bas ! Maintenant, c'est de ma propre initiative que j'aborde le sujet avec eux. En fait, dès que j'ai une question à propos de la protection ou de la santé, je leur en parle. Je ne raconte pas mes exploits sexuels hein, c'est pas du tout ça... *Awkward* ! Mais dès que j'ai un doute sur une infection, une cystite, une pilule qui ne marche pas bien, dès que j'ai peur d'être enceinte, je leur dis. Il y a une vraie confiance entre nous, sans jugement.

Mon père est psychiatre, donc tout ce que je peux lui dire à propos de la santé est pris de manière médicale, genre neutre et avec bienveillance. Et puis, il a souvent des conférences à propos de la sexualité, du désir, même du toucher ou de toutes les manières qui existent d'aimer l'autre physiquement. On peut parler ensemble de choses intimes de manière... je ne sais pas comment dire... de manière presque professionnelle, détachée. C'est ça, détachée.

M'adresser à des gens qui ont de l'expérience

Je ne parle pas de sexualité avec eux comme avec mes potes ou mon frère. Je leur parle de choses pour lesquelles je sais qu'il me faut m'adresser à des gens qui ont de l'expérience. Par exemple, j'ai peur d'être enceinte, je préfère demander à ma mère qui a eu quatre enfants et qui connait les vrais signes plutôt qu'à une pote à qui ça n'est jamais arrivé. Pareil pour les dépistages et tous les types de contraception. Mais avec mon frère ou mes potes, là, je raconte vraiment des trucs sexuels, les positions, les prélis et tout ce qui va avec.

Parfois, les limites de nos discussions se sont posées d'elles-mêmes. Ma mère est curieuse. Ou plutôt, elle ne comprend pas tout à ma génération alors... j'évite de parler de certaines choses. Lui expliquer le concept de sexfriend, pfffffuiiii… Plus jamais ! « Oui c'est un super pote, on a des rencards... Non c'est pas mon copain... Bah oui on fait des trucs, mais c'est quand même pas mon copain. Oui je l'aime, mais c'est pas comme ça. » Bref.

Ce qui est génial, c'est qu'ils réagissent toujours bien. En fait, je pense qu'ils préfèrent que je leur en parle plutôt qu'être toute seule avec un problème que je ne saurais pas gérer. Et même si c'est juste pour leur dire, sans qu'ils puissent rien faire, ça permet quand même de partager et de lâcher un truc qui me pèse. En général, j'en tire de bons conseils. Mais sinon, ça me fait vraiment plaisir de savoir que je peux leur faire confiance.

EXPLIQUER LE CONCEPT DE SEXFRIEND À MA MÈRE... PLUS JAMAIS !

Je ne connais pas d'amis qui puissent parler librement avec leurs parents. La plupart du temps, quand ils veulent des conseils ou un avis médical, ils me demandent parce qu'ils savent que j'ai déjà demandé un sacré paquet de trucs à mes parents. Je suis contente d'avoir une relation comme ça avec eux, je me suis rendu compte très tard que j'étais privilégiée et que presque personne, à mon âge, n'osait parler sexualité à ses parents.

DIANE, 22 ANS, ÉTUDIANTE

LUCIE

En quittant le domicile familial, son amour de la cuisine lui a permis de prendre son indépendance et d'avoir confiance en elle.

#passion

#amour de soi

Chez moi, on mangeait n'importe comment. Tout le monde rentrait à des heures différentes, tout le monde était fatigué et voulait manger quelque chose de différent. Mon frère a plusieurs allergies, ma maman des intolérances. C'était très compliqué d'arriver à faire à manger pour nous quatre et de manger ensemble. On était assez individualistes concernant la nourriture.

La nourriture, elle, ne me déçoit jamais

L'année dernière, pour mes études, j'ai quitté ma maison pour m'installer à Tours. J'ai quitté ma famille, mes amis, mes habitudes, mon quotidien. J'avais enfin mon petit chez moi. Vivre seule, c'était la liberté, mais il a aussi fallu apprendre certaines choses. Mon autonomie est notamment passée par l'apprentissage de la gestion d'un budget. Je pouvais acheter ce que je voulais à manger. Pour moi, la nourriture, au-delà d'être vitale, représente un réconfort, un repère. La nourriture, elle, ne me déçoit jamais. Elle est toujours là quand j'en ai besoin. Elle soigne plus de maux que tous les mots. Je pense être affectivement dépendante de la nourriture. Mais ce n'est pas grave, j'en ai conscience et je fais en sorte que cela ne devienne pas une relation malsaine.

C'est pendant mon année à Tours que j'ai compris ma relation à la nourriture et l'amour que je lui porte. Je suivais un master Histoire et cultures de l'alimentation. Mon amour de l'apprentissage et celui de la nourriture étaient réunis. Les amis que je m'y suis faits étaient tout aussi passionnés que moi. On aimait apprendre, comprendre l'alimentation sous son angle social, économique, historique, émotionnel… Mes soirées voyaient se succéder des dîners chez les copines et des petits repas chez moi devant un film.

Ces moments liés à mon amour de la nourriture ont construit mon autonomie. Faire mes propres courses, choisir les produits, réfléchir à ce dont j'avais besoin, envie, rentrer chez moi et me préparer un repas que je serais fière de manger ensuite… Prendre plaisir à manger ce que je m'étais cuisiné, seule, me permettait quelque part de devenir indépendante, de mes parents surtout. Nouvelle alimentation, nouveau moi !

La façon dont j'ai construit ma nouvelle alimentation reflète mon éducation, mes nouvelles rencontres et l'apprentissage de comment je fonctionne. Mon amour pour la nourriture m'a permis de construire mon amour pour moi-même.

LUCIE, 22 ANS, VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE

#corps

#amour de soi

NOURA

Jusqu'à 15 ans, Noura s'est vue grandir et changer. Ce qu'elle n'avait pas prévu : l'arrivée de la puberté qui ébranle son amour de soi.

La course de ma croissance vers le corps adulte a commencé un 15 septembre 2004, à Paris. J'étais un petit bébé, noir, de peau claire, avec les cheveux noirs, et j'étais surtout « skinny » : ni trop grosse, ni trop maigre. À six mois, j'ai commencé à devenir une bouboule, les cheveux rasés et toujours le teint clair.

La course a continué. Je grandissais, toujours claire de peau, mes cheveux noirs poussaient. Je suis redevenue une « skinny ». La course a continué. 4 ans, toujours « skinny ». Mes cheveux ont pris du volume et sont devenus crépus.

Soudain, la course a pris un mauvais tournant. À 8 ans, j'ai commencé à prendre du poids, ni balaise, ni obèse, mais grosse par rapport aux filles de mon âge. La plupart, elles étaient maigres, mais bref, la course a continué et je m'assumais pleinement. Je portais des jupes, des robes, des shorts, sans gêne car j'avais confiance en moi…

Puis, j'ai eu 11 ans. L'entrée au collège, la puberté… J'ai pris du volume au niveau de la poitrine et des fesses. Je m'assumais, mais je perdais confiance. J'avais plus de mal à porter des jupes, des shorts, des robes… À la piscine, j'étais gênée de porter des maillots de bain, impatiente de sauter dans l'eau pour éviter le regard des autres. Les années ont passé. À 13 ans, j'étais toujours aussi grosse, ni balaise, ni obèse.

Été 2018. Je suis partie en Italie. J'ai raconté mes problèmes de complexes à ma cousine, qui m'a dit : « Noura, arrête d'être comme ça ! Tu sais qu'il y a des gens qui seraient prêts à dépenser une somme incroyable d'argent pour avoir ce corps. » Je lui ai répondu : « D'acc Nina, c'est compris. » Sur le coup, j'me suis dit : « C'est plus facile à dire qu'à faire. » Mais j'ai fait des efforts.

Cette morale est restée quelque temps dans ma tête. J'ai repris confiance, mais ça a duré seulement deux, trois mois. Je ne portais plus de jupes, ni de robes, mais des jeans et des crop tops sans problème, même si souvent, certaines personnes me disaient que je mettais trop mes formes en valeur.

La course s'arrête, mon adolescence s'arrête bientôt. Je vais avoir 15 ans dans cinq mois : toujours aussi complexée par mon corps, mes cheveux sont toujours aussi volumineux, mais je les ai teints en blond pour avoir un nouveau style. J'ai une envie : avoir confiance en moi comme quand j'étais petite. Pouvoir reporter des shorts, des robes et des jupes, me sentir plus à l'aise en m'habillant. J'ai du mal. Mais je sais que cette confiance n'est pas perdue. Elle reviendra.

NOURA, 14 ANS, COLLÉGIENNE

L'ENTRÉE
AU COLLÈGE,
LA PUBERTÉ...
JE M'ASSUMAIS,
MAIS JE PERDAIS
CONFIANCE.

PHYNE

Catholique pratiquante, Phyne n'imagine pas faire l'amour avant le mariage. Elle a dû apprendre à contrôler ses envies, ses pulsions…

#sexualité #mariage #religion

Le sexe ne doit pas être une priorité dans nos vies. Pendant deux ans, j'ai été dans une relation qui a failli me détruire. J'ai fréquenté un mec gentil, attentionné et doux. Tout ce que les meufs recherchent. Le seul problème de mon ex, c'était qu'il était en demande de sexe. Ça me mettait mal à l'aise, parce que je ne voulais pas le faire. Vis-à-vis de ma religion et de mon éducation.

Je ne pouvais pas, je suis chrétienne. Comme toute ma famille, je me base sur la Sainte Parole, et dans la Bible, il est écrit qu'une femme ne peut s'accoupler à un homme que si ce dernier l'honore devant Dieu. Faire l'amour avant le mariage, c'est la fornication et c'est un grand péché. J'adhère totalement à ça, parce que ne pas le faire avant le mariage nous permet de nous préserver. Imaginez, je sors avec 18 mecs avant le mariage ?!! 18 gars auront donc vu mon corps. Pour moi, cela diminue ma valeur en tant que femme.

Le sexe ne peut pas être une priorité dans nos vies

Ce qui est drôle c'est que, plus petite, je me disais : « Obligé, ma première fois sera à mes 18 ans. » J'ai toujours pensé que la majorité était le commencement de toute chose. Sans mentir, j'avais hâte d'avoir 18 ans pour faire l'amour. Mais aujourd'hui, le sexe ne figure plus parmi mes priorités.

Avant, dans ma famille, on ne parlait pas de sexe. Comme dans presque toutes les familles africaines, c'était un sujet trop tabou. C'était aussi un sujet évité dans les églises. Arrivée en France, j'ai découvert avec ma grand-mère qu'on pouvait en parler. Dans l'église dans laquelle elle prie et où je prie aujourd'hui, cet aspect est prêché sans tabou. J'ai ainsi pu changer de vision vis-à-vis du sexe. Mais je ne vous cache pas que, comme tout être humain, j'ai des désirs qui me rendent folle aussi. Croyante ne veut pas dire sainte. Eh oui ! Cela nous arrive d'avoir toutes sortes de pensées parfois malsaines... Mais j'apprends à contrôler mes pulsions. Ce n'est pas facile je vous jure, il y a des moments, mon corps me demande de lui ramener un homme, il veut se faire caresser, mais je me contrôle. J'ai une technique qui fonctionne tout le temps. Lorsque vous êtes excitées, prenez une douche avec de l'eau froide, mais genre froide comme l'eau de l'Antarctique !

Après, je ne suis pas une anti-sexe. Loin de là. Mais je me dis que chaque chose doit se faire en son temps. Le sexe ne peut pas être une priorité dans nos vies et je pense que la société doit arrêter de nous mettre la pression.

Les préliminaires, c'est compliqué de s'arrêter

Personne ne doit exercer de pression sur nous ou nous dicter quoi que ce soit. La relation dont je vous ai parlé a failli me détruire. Mon ex me blessait énormément. Il me disait : « Si tu m'aimes, obligé tu couches avec moi sans hésiter. Si tu hésites, ça veut dire que tu ne m'aimes pas. » Il s'énervait contre moi, me traitait de menteuse, me disait : « Si t'étais vraiment vierge, t'aurais accepté.

Ça veut dire que tu ne l'es plus… » J'ai failli céder à ses avances ! Les préliminaires, c'est dangereux. Au début, on se dit que ça ne va pas aller loin, mais une fois excités, c'est compliqué de s'arrêter. J'ai déjà failli ne plus réussir à me contrôler, mais la petite voix au fond de moi m'a sauvée, et je n'ai plus jamais fait de préliminaires.

Je me suis remise en question, s'il m'aimait sérieusement et sincèrement, il ne ferait pas du sexe un problème international. Je me suis dit : « Cocotte, un homme qui t'aime que pour ton corps et rien d'autre t'abandonnera le jour où il aura trouvé une nouvelle proie. » Je ne dis pas qu'il ne m'aimait pas, mais il ne m'aimait pas assez pour attendre pour moi. Je me suis donc dit que je n'avais rien à faire avec lui. Aujourd'hui, je suis célibataire et fière de l'être. Je ne suis pas pressée. Le jour où il faudra que je me mette en couple n'est pas encore arrivé.

PHYNE, 17 ANS, LYCÉENNE

AÏSHA

Après un mariage arrangé, Aïsha est tombée enceinte de son mari. Très vite, elle a voulu divorcer mais ne voulait pas déshonorer sa famille.

#maternité #divorce #séparation #mariage #famille

Étudiante, adolescente, je suis devenue maman à 17 ans. Malgré mon jeune âge, j'étais responsable et prête à assumer ce rôle. J'ai été obligée de me marier au père de ma fille, aujourd'hui mon ex-mari. On était rarement d'accord à cause de nos différences culturelles. Je suis née et j'ai grandi en Italie. J'ai la culture italienne, j'ai toujours été libre même si mes parents, parfois, me mettaient des limites. Lui, il est né et a grandi en Côte d'Ivoire. Les hommes africains sont un peu compliqués : y en a comme mon père qui donnent beaucoup de liberté à la femme sans problème et d'autres où dans leur propre foyer, c'est la dictature.

Une fois qu'on a eu notre fille, j'ai compris que notre histoire n'allait pas durer. Il voulait le respect absolu, même de la part de son bébé qui ne savait pas ce qu'il faisait. Et j'avais peur de l'éducation qu'elle allait recevoir car, selon lui, je n'avais pas le droit de le conseiller dans l'éducation de sa fille. J'ai décidé de prendre les choses en main et de le quitter pour donner une vie meilleure à ma fille, et à moi.

La bonne décision ? Chez nous, en Afrique, une fois que la femme divorce, elle couvre ses parents de honte et même si mes parents m'ont imposé ce mariage, je suis très proche d'eux. Je ne voulais pas leur faire ça. Le père de ma fille me promettait un changement radical. Il me disait de retourner à la maison, que sans moi c'était vide, que je ne pouvais pas faire ça à notre fille et que si je l'aimais vraiment, j'allais revenir. Exactement… Si je l'aimais ! Je ne l'ai jamais aimé. Même le regarder dans les yeux me dégoûtait. Chaque fois qu'il me touchait, j'avais envie de vomir, mais par amour pour mes parents, je laissais faire.

Je ne pouvais pas faire semblant d'aimer

Ma seule confidente, ma mère, savait que je le détestais, mais chaque fois que je craquais, elle me rappelait que la plupart des femmes (africaines) étaient passées par là et que j'allais apprendre à l'aimer. Je lui disais que je ne l'aimerais jamais. Je priais Dieu de me donner la mort, car je ne pouvais pas faire semblant d'aimer une personne toute ma vie, je ne pouvais pas accepter que mes parents soient indifférents à ma souffrance. Je me sentais seule au monde, la seule chose qui me donnait le sourire était ma fille. Un être innocent, le sang de mon sang. J'éprouvais pour elle un amour immense.

Je me suis promis que son bonheur viendrait toujours avant le mien. Mais cette fois-ci, je me suis choisie, moi. Je méritais de vivre ma vie comme je voulais. Cet homme ne me méritait pas et je n'allais pas gâcher ma vie pour quelqu'un qui n'en valait pas la peine. J'ai divorcé. Même si mes parents étaient déçus, j'ai pu retourner chez eux. Le jour où j'ai fait mes bagages et que je l'ai officiellement quitté, c'était un des plus beaux jours de ma vie. Je voulais crier, pleurer et danser de joie, mais je me suis contenue devant mes parents. Enfin libre. J'avais 18 ans. Une fille de 18 ans avec un enfant et qui sort d'un divorce. Wow le scandale chez les gens, une honte chez mes parents.

Entre-temps, j'ai continué mes études et le week-end, ma fille passait du temps avec son père. J'ai finalement rencontré un homme avec lequel je m'entendais bien. Il vivait à Paris et j'ai pris la décision de le suivre. Je vivais un des meilleurs moments de ma vie, avec l'homme de ma vie et ma fille… Jusqu'au jour où j'ai reçu un appel de ma mère. Le choc total : mon ex-mari voulait que je lui ramène notre fille en Italie pour qu'il puisse la ramener en Côte d'Ivoire pour que sa grand-mère la fasse grandir. Jamais !

Qui peut prendre soin d'elle mieux que moi ? Comment il peut m'imposer ça ? Comment il peut seulement penser me séparer de ma fille ? C'était trop pour moi, j'ai craqué, j'étais paniquée. Les journées passaient et je n'arrêtais pas de pleurer, jusqu'au moment où je me suis dit : « Cherche des moyens pour empêcher ça ». J'ai été orientée vers des avocats gratuits qui m'ont rassurée : comme depuis notre séparation, j'avais la garde de notre fille, je pouvais demander la fixation de sa résidence avec moi. Et le père aurait toujours un droit de visite. J'ai amené les papiers qu'il fallait pour compléter la demande et pouvoir la déposer au tribunal.

Aujourd'hui, j'attends la convocation en espérant que le verdict sera le bon. En attendant, il peut emmener sa fille où il veut et je pourrais perdre sa trace. Je vis au jour le jour en profitant d'elle le plus possible et en cherchant un travail car son père ne nous aide plus financièrement depuis quelques mois. J'espère vraiment reprendre mes études en septembre et lui donner un futur meilleur pour qu'elle ne manque de rien.

J'espère que quand elle grandira, elle comprendra mes choix et sacrifices. Et je lui apprendrai à ne jamais renoncer à ses rêves. J'ai que 20 ans, je ne peux pas changer, mon passé mais je peux changer mon présent. Y a jamais d'échecs dans la vie, on apprend ! Mon expérience a appris à mes parents l'erreur qu'ils ont faite, je suis très contente que ça ait servi de leçon et que mes petites sœurs n'aient pas à vivre ce que j'ai vécu.

AÏSHA, 20 ANS, EN RECHERCHE D'EMPLOI

JANNY

Craquer pour des garçons, Janny avait l'habitude. Tomber amoureuse l'a chamboulée. D'autant que la religion les sépare…

#crush #religion #première fois

J'ai toujours été le genre de personne à kiffer ! J'ai toujours eu (chaque année depuis la sixième) un crush, cette personne à qui on accorde de l'importance, sans pour autant réellement l'aimer. Je m'amusais beaucoup, j'aimais ça, c'était clairement mon passe-temps. On aurait pu croire que j'étais une « meuf à mecs », mais le truc, c'est que je n'ai jamais rien fait avec aucun d'entre eux. À force de jouer débilement à ce qui pour moi était un jeu, tout s'est retourné contre moi. Quand j'ai commencé à « aimer » au lieu de « kiffer ».

J'ai essayé d'étouffer les sentiments que j'avais pour ce garçon (grand, cheveux bouclés, magnifique sourire, trop waouh) pendant un an, mais je n'ai jamais réussi. Je n'avais jamais ressenti une sensation aussi gênante ! Au début, c'était horrible, parce que je commençais vraiment à comprendre l'expression « avoir des papillons dans le ventre ». Pour moi, c'était une phrase de vieux, qui n'avait pas de sens. Pourtant, c'était tellement agréable. L'amour, c'est une chose bizarre, mais qui te fait sentir bien. Tu éprouves des milliards de sensations dont certaines sont réellement indescriptibles.

Aimer était gênant

Ce garçon, je pensais tout le temps à lui, j'avais toujours envie d'être avec lui. Et pour moi, « aimer » était gênant, car je me retrouvais carrément en position de faiblesse. C'est comme si je subissais tout ce que je critiquais. Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais même pas pourquoi je l'aimais. Ça ne devait sûrement pas être à cause de son physique, sinon j'aurais « aimé » tous mes autres crush avant lui !

Le pire dans cette histoire, c'est qu'il m'aimait aussi. On ne se l'était jamais dit directement, mais on connaissait cette réciprocité. Ça m'a poussée, moi, la petite joueuse, à complètement accepter la situation et à ne plus m'amuser avec qui que ce soit. Le problème, c'est qu'on n'a jamais été ensemble. On était super discrets. Je ne parlais pas de lui en profondeur à mes amies qui étaient un peu les siennes aussi. Et ses amis à lui ne connaissaient pas mon prénom. En gros, on était vus comme de simples potes « bonjour, au revoir ». Être amoureuse pour la première fois de ma vie était vraiment mon plus grand secret et je pense que se cacher ainsi était nécessaire pour ne pas attirer le mauvais œil des gens ou la jalousie, parce qu'il y a tellement de rumeurs dans les écoles !

On faisait toutes sortes de choses (des fois graves futiles) quand on était seuls. Ça en devenait presque romantique. Des fois après s'être checkés pour se dire au revoir, l'un retenait l'autre juste pour continuer à se faire des grands sourires et quelques compliments.

Moi chrétienne et lui musulman

Le truc qui nous a clairement empêchés d'être ensemble, c'est la religion ! Je suis chrétienne et lui musulman, c'était donc carrément impossible. J'ai tellement d'amour pour ma religion que jamais j'aurais pu faire une croix sur ça pour être avec lui. J'avais beau l'aimer de tout mon cœur, c'était hors de question. C'est vrai qu'on est jeunes et que ce ne sont pas des

choses auxquelles on devrait penser à notre âge, mais moi, j'en étais au point d'imaginer (plusieurs fois !) me marier avec lui plus tard. Le fait de se rappeler qu'on était de « mondes différents » créait un grand écart entre nous.

Je suis devenue vachement désagréable, juste pour qu'on s'éloigne. J'essayais de lui faire comprendre que je ne lui portais plus d'intérêt : je l'évitais dès que je le voyais, l'ignorais quand nos yeux se croisaient... De temps en temps, je passais mes récrés avec mes potes garçons en espérant qu'il nous verrait et qu'il serait tellement jaloux que ça le soûlerait d'être attaché à une fille comme moi. Mais rien n'y a fait. C'était comme si les autres étaient invisibles et qu'il n'y avait que moi et toujours moi dans son champ de vision. C'était adorable, mais ça compliquait encore plus les choses. Il était tellement gentil, sociable, souriant, drôle et bête à la fois, qu'on aurait presque dit qu'il était l'enfant le plus heureux du monde alors que comme tout le monde, il avait aussi sa sensibilité. Et j'avais honte de le faire souffrir bêtement comme ça. À tel point que j'en ai pleuré un jour, parce que j'avais peur qu'il me déteste.

On a continué à passer la plupart de notre temps ensemble, à discuter de tout et de rien, à se fixer lorsqu'on était beaucoup trop entourés et à rigoler de vive voix quand on était les seuls à comprendre. Et étant donné que j'aime ce Dieu qui veille sur moi jour et nuit, que je prie à chaque instant et qu'il fait tellement de miracles dans ma vie, je me dis qu'avec ce garçon, on finira peut-être un jour ensemble.

JANNY, 17 ANS, LYCÉENNE

DANIELLE

En couple, amoureuse, Danielle n'aime pas faire l'amour. Elle s'interroge sur les raisons d'un tel rejet…

#couple #corps #relations amoureuses #sexualité

J'ai l'impression que le sexe est partout. Les ados se branlent sur du porno. Ils veulent avoir le plus de conquêtes pour faire l'amour un maximum. Parce qu'ils aiment ça, le sexe. Je ne comprends pas cet engouement pour les rapports sexuels dans lesquels il n'y a pas d'amour. Le sexe pour le sexe. Je n'ai jamais aimé faire l'amour.

Avec mon copain, ça a été compliqué. J'étais en terminale. Et on a mis environ six mois à avoir un vrai rapport sexuel. Par « vrai », j'entends pénétration. Je n'y arrivais tout simplement pas. À chaque fois qu'il essayait, je pleurais, j'avais des crises de panique. J'avais très peur d'avoir mal. Mes copines au lycée m'avaient complètement traumatisée : « Tu verras, tu vas saigner de ouf ! Moi ça m'a fait tellement mal, on l'a plus refait pendant un mois après tellement c'était horrible. »

Au bout de six mois très difficiles, étant donné qu'on n'arrêtait pas de remettre notre couple en question, on a enfin réussi. Et puis après, pendant quelques mois, on l'a fait à fond. Aujourd'hui, je ne me souviens plus si j'aimais vraiment ça ou bien si je me forçais pour lui faire plaisir. Mais parfois, j'avais mal, je ne me sentais pas bien. J'avais l'impression d'être un objet : mon copain me désirait, on faisait l'amour, puis il s'endormait. C'était comme si j'étais seulement là pour satisfaire ses pulsions sexuelles.

Quelques fois je me forçais

Puis, j'ai eu une infection urinaire : douleur atroce. Après ma guérison, on a refait l'amour. Trois mois après, deuxième infection urinaire. Sur internet, j'ai lu que c'était souvent en lien avec les rapports sexuels, quand on ne se nettoie pas correctement après avoir fait l'amour. J'ai ensuite eu du mal à avoir des rapports avec mon copain. Mais il était en demande, donc je me forçais quelques fois. Puis, deux mois plus tard, troisième infection urinaire. Ma mère m'a pris rendez-vous chez un médecin spécialisé : il m'a dit qu'il fallait toujours uriner après chaque rapport et m'a donné d'autres conseils pour les éviter. Avec mon copain, ça se passait très mal : je n'arrivais plus du tout à faire l'amour. Dans ma tête, j'associais le sexe à la douleur. On ne faisait presque plus rien, cela me faisait mal, je n'étais plus excitée et j'avais du mal à lubrifier. Puis, j'ai eu des mycoses, mais j'avais peur d'aller voir une gynécologue.

Rien que d'imaginer que quelqu'un que je ne connaissais pas allait regarder dans un endroit si intime m'effrayait. Pendant des mois, on n'a plus rien fait. En tout cas, pas de pénétration. Je n'avais même plus de désir : je détestais quand il me touchait et je ne ressentais plus rien quand il m'embrassait. Son sexe me dégoûtait, et le mien aussi. Mais cette répugnance était simplement sexuelle : à part ça, je l'aimais. Juste, je ne voulais pas de sexe. J'en suis même venue à me demander si je n'étais pas asexuelle. Lui ne comprenait pas : il m'aimait et était attiré par moi. Il se demandait si je l'aimais encore. Mais comment montrer à quelqu'un qu'on l'aime sans avoir de rapports sexuels ? C'est tellement difficile…

JE N'AIME PAS
LE SEXE, CAR J'EN
AI PEUR.

Au bout d'un an, j'ai pris les choses en main. Non pas parce que je voulais avoir du sexe, mais parce que je commençais à en avoir marre de ces mycoses qui revenaient sans cesse. La gynécologue était très gentille et je lui ai tout expliqué. Elle m'a auscultée doucement. Ça s'est très bien passé. Je lui ai raconté que j'avais mal, mais elle m'a assuré que je n'avais rien. Alors je lui ai demandé l'adresse d'un sexologue pour en parler avec quelqu'un. Mais je ne suis toujours pas allée le voir. Car j'ai peur. Peur de comprendre quelque chose. Parce que quand j'y réfléchis, je me dis que j'ai un vrai problème avec le sexe. Mettre six mois à faire l'amour, pour après arrêter à cause d'infections urinaires et ne plus avoir de désir… C'est pas normal. C'est comme si mon corps trouvait des excuses pour ne pas avoir à faire l'amour.

En tout cas, je n'aime pas le sexe, car j'en ai peur. Et quand je vois toutes mes amies et la société qui met du sexe partout, qui promeut le plaisir et la jouissance sexuelle, je me sens en décalage.

DANIELLE, 21 ANS, ÉTUDIANTE

CARINE

Carine a vécu son adolescence au Bénin sans sa mère partie en France. Aujourd'hui réunies, elle se souvient de cette séparation douloureuse.

#séparation #migration #famille

Carine a vécu son adolescence au Bénin sans sa mère partie en France. Aujourd'hui réunies, elle se souvient de cette séparation douloureuse.

Il y a sept ans, je vivais au Bénin avec ma mère. Malheureusement, elle est partie à Paris. Ce n'était pas facile pour moi car je l'aimais et je ne voulais pas du tout me séparer d'elle. J'avais 13 ans.

Une fois arrivée, elle m'a appelée en disant qu'elle était en France. Elle me manquait. Elle était partie pour rejoindre mon père, pour travailler et améliorer nos conditions de vie. Elle a trouvé du travail dans une crèche.

Dès son départ, je suis allée vivre chez ma tante où il y avait mes cousins et cousines. J'étais heureuse chez ma tante, mais quand j'entendais le mot « maman », je m'énervais, parce que je n'avais pas ma mère auprès de moi. Presque tous les jours, ma maman m'appelait au téléphone. Elle me demandait comment j'allais, elle me disait que je lui manquais aussi.

C'était comme si j'avais gagné au Loto

Quatre ans plus tard, ma mère est revenue au Bénin. Lorsque je l'ai vue, c'était comme si j'avais gagné au Loto. Elle avait les mêmes sentiments que moi. Elle m'avait ramené plein de choses, des habits, des chaussures, un téléphone et je me sentais bien. Le plus beau cadeau, c'était elle. Elle est restée deux semaines. Elle est repartie et m'a promis qu'elle allait revenir dans un an. Au bout d'un an, je l'ai pas vue donc je l'ai appelée pour lui demander pourquoi. Elle m'a dit que c'était à cause du travail. J'étais mécontente, mais j'avais confiance en elle car elle n'avait pas l'habitude de mentir. Elle est revenue trois ans plus tard. Cette fois, c'était pour venir me chercher. Tant d'années étaient déjà passées !

Le mardi 8 octobre 2018, j'ai pris l'avion avec ma mère. Il y avait aussi mes frères et mes sœurs qui vivaient déjà avec ma mère. J'avais peur car c'était la première fois que je prenais l'avion. En arrivant en France, ma mère nous a emmenés manger au McDo, je me suis promenée avec ma famille dans Paris. J'étais contente d'être à nouveau avec eux.

Maintenant, je suis très heureuse car j'aime ma famille. J'aime bien Paris car ils s'y trouvent tous. Même si j'ai passé toute mon adolescence sans ma mère, je comprends que c'était pour que j'aie une meilleure vie. Mais s'il y avait toute ma famille là-bas je préférerais vivre au Bénin. Je m'y sentirai toujours chez moi.

CARINE, 20 ANS, STAGIAIRE

SIMON

Pour Simon, son quartier, sa cité, c'est sa famille : il l'aime, sans trop savoir pourquoi. Un ensemble de petites choses du quotidien…

#famille

#solidarité

#quartier

Le quartier où j'ai grandi, c'est un tout. C'est un truc de ouf ! Je le quitterais pour rien au monde. Même si j'ai déménagé, je traîne toujours dans mon quartier d'origine. Je prends le tram presque tous les jours pour y aller. Arrivé là-bas, je sers la main à tout le monde : les grands, les petits, les potes. On se pose dans le stade, on chiche, quand il manque des charbons ou du goût, un truc comme ça, on envoie les plus petits. Au quartier, il y a les anciens, les grands, les moyens et les petits. Plus on est grand, plus on a de l'autorité au sein du quartier. Moi, au sein de mon quartier, je suis un petit.

On allume la chicha et on parle de tout ! Des embrouilles par exemple. Nous et le quartier d'à côté, c'est la guerre. Ils font les malins à venir chez nous avec des armes. On réagit, on se défend et donc on s'organise…

Mais ça parle de meuf, tout ça aussi ! Quand on est au quartier, si ça parle de meuf, ça parle de sexe. Par exemple, un jour, mon pote a baisé une meuf plus petite que lui en âge. Après, on a rigolé sur lui ! C'est rare qu'on parle des sentiments, c'est un peu un tabou et les filles, elles restent dans leur coin, on reste pas ensemble. Pas avec les filles du quartier en tout cas, on n'a rien à se dire. Dans mon cas, ce sont pas mes potes, c'est « bonjour, au revoir ».

On joue au foot, on rigole, ça sort les cross [motos] quand il commence à faire chaud. C'est pour les lever. Tout le monde n'en a pas, mais il y en a beaucoup.

Quand je pense à mes potes, je souris tout seul

On fait des snaps, après on se met devant le stade. Et puis les shtards [flics] nous cassent les couilles. Toujours ils viennent pour nous fouiller ! Des trafiquants de drogue, il y en a partout mais chacun a ses raisons de se lancer dedans. Il y en a qui font ça juste pour avoir de l'argent et d'autres car ils sont en difficulté économique. Des fois, on voit des yencli [clients], ils sont fous, ils sont bourrés, c'est trop drôle !

Moi, j'aime mon quartier, mais j'ai pas les mots pour définir cet amour, c'est un tout. Des fois, ça parle d'avant, quand on était petits. Pour rien au monde j'aurais aimé grandir autre part. Quand je pense à mes potes, je souris tout seul. Quand je suis dans mon quartier, je suis à l'aise, je me sens bien. C'est ma famille. Même si on n'a pas le même sang, on reste des frères. Même si j'habite plus là-bas, ça reste ma deuxième maison.

SIMON, 15 ANS, LYCÉEN

QUAND ON EST
AU QUARTIER,
SI ÇA PARLE
DE MEUF, ÇA PARLE
DE SEXE. C'EST RARE
QU'ON PARLE DES
SENTIMENTS,
C'EST UN PEU
UN TABOU.

MOHAMMED-ALI

Chaque été, Mohammed-Ali retourne dans le pays de ses parents : la Tunisie. Il aime l'ambiance et l'accueil chaleureux qu'on lui fait.

#famille #identité #pays

Depuis que j'ai 4 ans, tous les étés, on part avec ma famille à Zarzis, en Tunisie. On part en voiture, huit heures de route, et après on prend le bateau. Chaque été, j'ai l'impression que je retourne chez moi, je me sens bien. Pendant la traversée en bateau, mes parents dorment. Avec mon frère et ma sœur, on se balade sur le pont et on y retrouve nos amis, nos cousins et nos tantes. En tout, on est une vingtaine. Les filles vont de leur côté, les petits de leur côté et moi je vais avec les garçons de mon âge. Des fois, on est dans la piscine en haut, sinon on va au restaurant manger des trucs de fast-food, dans la salle des jeux vidéo ou la salle de cinéma. C'est le début des vacances.

La première journée, quand on est encore en France, je me sens comme si j'étais encore Français et quand on passe la frontière en bateau, je me sens Tunisien. Déjà, il y a la chaleur, la mer est bleu clair et de loin, on voit qu'il y a que des maisons et pas d'immeubles. Les trottoirs, ils sont aux couleurs du drapeau : rouge et blanc. On se met sur le pont du bateau pour avoir l'impression d'arriver plus vite. Et quand on débarque à Tunis, y a toujours plein de gens pour nous souhaiter la bienvenue. Souvent, c'est les copains de mes parents qui prennent une heure à parler entre eux, avant qu'on puisse enfin prendre la route.

En Tunisie, tout le monde se connaît même quand on n'habite pas dans la même ville. Ça, ça me plaît. On arrive souvent vers midi et on mange dans un resto de Tunis. Ça fait des tablées immenses de vingt personnes. Des fois, sur les aires de repos, on fait des échanges entre les voitures, pour faire le trajet jusqu'à Zarzis. Dans les voitures on chante, on rigole et on dort la tête sur l'épaule de l'autre, sauf le conducteur qui doit rester éveillé pour nous conduire tous jusqu'à notre petite ville du sud, à 600 km de la capitale.

Zarzis, c'est un petit village de la taille d'un quartier à Paris mais sans les immeubles. Il y a que des maisons. Souvent, elles sont colorées, jaunes, rouges, bleues, avec du sable autour. Ça rend plus joyeux que des barres d'immeubles. On habite dans une maison marron et beige, c'est la maison que mon père et ma mère ont construite quand ils se sont mariés. Ils sont tous les deux nés à Zarzis. Mon père est venu en France en 1998 avec son frère et quand il a rencontré ma mère dans son village natal, il l'a ramenée avec lui en 2002. Je suis né deux ans après. Depuis que je suis bébé, chaque été, on y retourne.

Je me sens moi-même en Tunisie

Dans la maison de mes parents, je me sens chez moi, plus que dans notre appart dans le 19e. En plus on a de la chance parce qu'il y a la mer à 200 mètres. Le matin, avec mes cousins, on reste souvent assis, on parle. Les grands boivent du thé. L'après-midi on va jouer au foot ou à la plage jusqu'à 15h. Le soir, on va dans des mariages. Y a souvent des mariages l'été dans les villages aux alentours et comme y a pas besoin d'être invité pour y assister et que tout le monde se connaît, on en profite !

Dans notre partie du village, on fait ce qu'on veut. Mais dans les autres parties, il faut se tenir à carreau... Là-bas, si tu fais des bêtises, tout le monde sait qui tu es. On est les « fils de », les adultes du village nous appellent pas par nos prénoms. Ça m'est déjà arrivé quand j'étais petit, je jetais des bouteilles en verre dans des maisons inhabitées.

Dans le village, y a des regroupements de maisons qui appartiennent à des vieilles familles du village. Une fois par semaine, on se met dans la plus vieille maison. Les femmes font à manger, les vieux parlent et nous on se bat dans les chambres de nos parents, pour rigoler. À la fin du repas, les vieux nous réunissent tous et on parle de la semaine, de ce qu'on a fait, si on a bien aimé, si les autres familles nous ont pas dérangés. Les vieux, ils prennent ça en compte et après ils vont voir les autres vieux des autres familles.

Chaque année, je suis tout excité de revoir la maison. Mon père rentre en hiver et il améliore la maison pour qu'en été elle soit encore plus grande, plus belle et avec toujours plus de végétation. Je me sens moi-même à chaque fois que je retourne en Tunisie car chaque été les gens du village nous accueillent avec un grand sourire, ils nous font des compliments. C'est ça qu'on aime ma famille et moi. À Paris, c'est carrément tout l'inverse, y a pas toute cette ambiance, tous ces moments de partage. C'est pour ça que je ne changerais mes vacances d'été en Tunisie pour rien au monde.

MOHAMMED-ALI, 14 ANS, COLLÉGIEN

JULIETTE

À 15 ans, Juliette est tombée amoureuse. Mais la manière dont son copain regardait les autres garçons la dérangeait.

#couple #LGBTQI+ #séparation #relations amoureuses

Même si je n'ai que 15 ans, pour moi, l'amour, c'est très fort. C'était il y a un an. J'étais amoureuse d'un gars plus grand que moi, ce qui est très important pour moi. Je l'avais rencontré dehors quand j'étais allée chercher ma cousine à son lycée. Il avait des yeux bruns et très beaux. Je ne voyais que lui, j'ai même délaissé mes amies pour lui. On s'entendait vraiment bien, mais quelques fois je remarquais des choses étranges. Par exemple, quand on sortait, il regardait beaucoup les garçons de haut en bas, toujours avec beaucoup de curiosité. Mais je passais au-dessus. Je préférais qu'il regarde des garçons plutôt que des filles parce que j'étais très jalouse.

On était très proches, on se voyait souvent. Mais après quatre mois, il a commencé à changer de comportement. Il était beaucoup moins proche. On a eu une grosse dispute par rapport à son habitude de regarder les garçons. Je n'aimais pas, je lui disais souvent. Il m'a expliqué qu'en ce moment il était fatigué et qu'il était très proche d'un de ses potes. Je lui ai dit que c'était pas une raison de se comporter comme ça avec moi. Il était moins avec moi et puis ce feeling qu'il avait avec lui me déplaisait. Je me suis quand même demandé pourquoi il m'avait dit qu'il était très proche de son « pote ». Mais j'étais amoureuse et donc je ne voulais pas le quitter pour ça. Il m'avait déjà dit qu'il m'aimait, on était sur la même longueur d'onde.

Un jour, c'était très spécial, je l'attendais au métro pour aller à Châtelet, il est venu avec son « pote » qui est resté avec nous ! Il ne m'avait pas prévenue qu'il venait avec nous au Mcdo, sachant que j'étais sa meuf. J'étais très vénère et il le voyait bien donc il essayait de me parler, mais je lui répondais froidement.

Je pense que c'était son pote qui était gêné parce qu'il voyait qu'il me dérangeait, mais je m'en fichais. Heureusement qu'il se sentait en trop parce que c'était le cas. Quand il nous a quittés à Châtelet, j'ai très bien dit à mon mec que cette relation étrange ne me plaisait pas donc il n'a plus parlé à son pote. J'étais très contente, mais il continuait toujours à regarder des garçons.

Le jour de trop. On était sortis faire les magasins. Il m'attendait devant une boutique et là, je l'ai vu demander son Snap à un mec ! Pourtant, il m'avait toujours dit que sexuellement, il était attiré par les filles. Je l'ai quitté direct, mais il voulait toujours me voir. Il demandait beaucoup à ma cousine comment j'allais et à quelle heure je finissais pour venir me chercher, mais j'ai demandé à ma cousine de rien dire parce que je ne voulais plus le voir. Je l'ai bloqué sur tous les réseaux.

J'ai eu beaucoup de mal à passer à autre chose. Ma conclusion à cette histoire très explosive, c'est qu'il faut faire attention à ne pas tomber trop vite amoureuse. J'espère que ça ne m'arrivera plus jamais car c'est une sensation plutôt horrible de penser que son gars kiffe les garçons. Mais surtout, l'amour, c'est une question de confiance et moi, je lui faisais confiance. J'ai eu tort. J'espère ne plus être aveugle à ce point.

JULIETTE, 15 ANS, COLLÉGIENNE

CETTE SENSATION HORRIBLE DE PENSER QUE SON GARS KIFFE LES GARÇONS… MAIS SURTOUT, L'AMOUR, C'EST UNE QUESTION DE CONFIANCE ET MOI, JE LUI FAISAIS CONFIANCE.

CÉLIA

Depuis que Célia a fait l'amour pour la première fois, elle se redécouvre : sensations nouvelles, nouveaux sujets de discussion entre amis…

#première fois

#sexualité

5h du matin. Bourrée à l'arrière d'un scooter, pleine vitesse sur l'autoroute, entre le vent glacé qui frappait mon visage et la chaleur de mon corps alcoolisé, je me sentais bien. J'ai vu pour la première fois l'heure bleue. C'était quelque chose de nouveau, une lumière particulière à laquelle je n'avais jamais fait attention. Autant dire que ce soir-là, j'en ai découvert des choses ! J'ai connu pour la première fois la sexualité. Ah oui, j'ai 20 ans.

J'étais la dernière de mes potes. Filles comme mecs. J'avais l'impression qu'être vierge faisait partie de moi. C'était mon choix, et puis j'avais l'impression d'être plus courtisée, qu'il y avait une excitation en plus, justement parce que personne n'avait « réussi » à pénétrer en moi et dans moi. J'ai eu l'occasion de le faire avec d'autres mecs avant, mais y avait pas ce truc qui faisait que j'avais envie d'aller plus loin. C'était quand même quelque chose d'important pour moi. Important car on se souvient tous de notre première fois, qu'elle soit désastreuse ou incroyable. Je voulais en avoir un bon souvenir même si le garçon en question n'allait peut-être pas être l'homme de ma vie.

Ça faisait déjà un moment qu'on flirtait alors on est rentrés ensemble, chez lui. On s'est embrassés encore et encore. Des frissons, sa chaleur et puis merde j'y suis allée. Pas de galère, pas de gêne. C'était simple avec lui. Ce qui m'a fait le faire c'est qu'à un moment, je ne me posais même plus de questions : « Oui ? Non ? C'est le bon ? Comment ça va se passer ? Est-ce que ça va me faire mal ? » C'était plus ou moins évident et c'est juste arrivé. Pourtant, on est pas ensemble, il ne m'a rien promis et n'a rien fait pour. C'est sûrement son honnêteté, et la sincérité qui se dégageait de lui qui m'ont mise en confiance.

Vers ma vie de jeune femme en un coup de reins !

Avant ça, quand mes potes parlaient de cul, je savais pas quoi dire. J'avais vécu des choses, mais futiles par rapport à ce dont ils parlaient. Du coup, je me taisais, j'étais même un peu gênée et frustrée de pas pouvoir rentrer dans les discussions. Surtout à notre âge. Les mecs parlent de meufs et les meufs parlent de mecs. Moi, j'ai pas eu de vraie relation, je suis jamais tombée amoureuse et j'avais même idéalisé cette « première fois » en me disant que ça devait être avec *the* mec alors que je l'ai juste fait avec « un » mec. C'est comme ça qu'il se décrit, « juste un mec ». Aujourd'hui, je peux en parler. C'est cool et beaucoup moins frustrant, mais je me vois pas coucher avec quelqu'un d'autre, j'aurais l'impression de refaire ma première fois.

Ça m'a aussi paumée, j'ai kiffé puis regretté. J'ai même cru que forcément j'allais tomber amoureuse de lui, du coup, j'ai eu peur. Je pense que c'est normal de passer par toutes ces émotions. Finalement, le fait de découvrir le sexe avec lui, c'est archi marrant, parfois ça fail mais on se tape des barres et c'est ça qui me plaît. J'ai pas peur d'être ridicule ou de faire mal les choses. Parfois je me redécouvre aussi. Je n'ai plus l'impression d'être

dans la vraie vie, mais dans un univers parallèle où je laisse mon corps vaquer à ses envies et je trouve ça incroyable de vivre cette sensation. Une amie m'a dit qu'après avoir couché avec son mec elle avait découvert une autre facette d'elle-même. Elle qui était timide dans la vraie vie se laissait aller pendant qu'elle couchait avec son mec. J'ai ressenti ça. La vraie vie et la vie sous les draps... Ça n'a aucun rapport ! J'ai l'impression d'avoir aussi grandi, que mon innocence est partie. J'ai des responsabilités par rapport à ça, je redoutais un peu ce moment et finalement, ça a été libérateur. Je suis passée de ma vie d'ado paumée à ma vie de jeune femme en un simple coup de reins.

CÉLIA, 20 ANS, VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE

MERCI

Nous remercions très chaleureusement tous les enseignant·e·s et acteurs éducatifs parisiens qui nous ont permis de mettre en œuvre et d'animer des ateliers d'écriture avec les jeunes.

Et en particulier :
Marianne Aquaviva, coordinatrice Clémi Paris • Fatiha Galfout, professeure, et Sylvie Rabier, principale du collège Jacques Prévert • Amel Moussali, professeure au collège Guillaume Budé • Guillaume Delmas, professeur, et Dalila Djenani au collège Jean Perrin • Hélène Zamansky, professeure au collège Jean-Baptiste Poquelin • Céline Cottaz, conseillère principale d'éducation du lycée Pierre Lescot • Sandra March, professeure au lycée Camille Jénatzy • Dalila Megherbi, responsable adjointe, et Elise Desjardins, responsable du secteur 18 DASES • Claire Viardot, psychologue et Marion Feray, directrice adjointe du foyer Tandou-Les Récollets • Julien Pautot, éducateur aux Apprentis d'Auteuil • Nathalie Guettard, cheffe de service et Monique Mistico, éducatrice au Centre Dubreuil • Kahina Ladoul et Nargesse Najmi, chargées du développement du réseau au foyer Pangea de l'association Aurore • Magali Ly, cheffe de service et Lætitia Sorlat, directrice de France Terre d'Asile • Marie-Christine Boubet, formatrice de français et Chantal Lebernady, directrice adjointe de l'E2C Paris • Mohammed Adouane, responsable de la Garantie Jeune et Raphaël Wintrebert directeur général adjoint de la Mission Locale de Paris • Lucas Gorsky, directeur de l'association Créaquartier • Violaine Foizon, coordinatrice d'équipes chez UnisCité.

Merci à Anne Hidalgo, Maire de Paris, Dominique Versini et Patrick Bloche, adjoint·e·s à la Maire de Paris, Sylvain Lemoine, directeur adjoint de cabinet de la Maire, Jeanne Allaire, conseillère jeunesse, participation citoyenne et politique de la ville, Pamela Carzoli, conseillère petite enfance, éducation, familles et jeunesse auprès de la Maire, et Philippe Wehrung, conseiller petite enfance, éducation, familles et jeunesse au cabinet de Patrick Bloche qui ont porté et accompagné ce projet. Merci enfin aux personnels de la DASES (Direction de l'action sociale, de l'enfance et de la santé), de la DASCO (Direction des affaires scolaires) de la Mairie de Paris, à tous les élu·e·s du Conseil de Paris, pour leur soutien et leur confiance.

LA ZEP

La Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média original d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture. Vous pouvez retrouver leurs productions sur notre site : www.la-zep.fr ou sur nos médias partenaires : Libération, Le Monde Campus, le HuffPost et Konbini.

Direction de la rédaction : Emmanuel Vaillant • **Responsable des partenariats :** Sophia Hocini avec Maëlle Dietrich • **Rédaction en chef et coordination des ateliers :** Elliot Clarke
Journalistes à l'animation des ateliers : Yannis Ambrogiani, Sheerazad Chekaik-Chaila, Elliot Clarke, Sonia Déchamps, Céline De-Saër, Inès Edel-Garcia, Margaux Dzuilka, Chaya Fontana, Alizée Gau, Nathalie Hof, Sofia Khier, Leïla Khouiel, Sylvie Lecherbonnier, Yasmine Mady, Hawa N'Dongo.
Conception graphique et mise en page : Maé Bouquillon & Amélie Bonnin • **Contact :** contact@la-zep.fr

médias

récits de vie

Ces histoires d'amour(s) sont le résultat d'une aventure éditoriale inédite avec les jeunes Parisien·ne·s. – collégien·ne·s, lycéen·ne·s, stagiaires en école de la deuxième chance, jeunes en mission locale, en foyers de l'Aide Sociale à l'Enfance, jeunes réfugiés… qui ont participé aux ateliers d'écriture animés par les journalistes de la Zone d'Expression Prioritaire (ZEP). Amour de soi, dragues, premiers émois, sexualité… mais aussi amour de son pays, de sa famille, de son quartier… chacun nous livre ici un récit qui donne à comprendre sa place, ses désirs, ses manques… Mais ces dévoilements - heureux ou malheureux - ne sont pas juste à lire comme des intimités éparses. Ils nous éveillent sur des réalités bien tangibles, sur des enjeux et des problématiques sociales que vivent aujourd'hui les jeunes.

prendre la parole

expression

Un projet éditorial mené avec le soutien de MAIRIE DE PARIS